This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

715

CARNET D'UN COMBATTANT

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright 1917, by PAYOT & Cie.

LIEUTENANT E. R.
(CAPITAINE TUFFRAU)

CARNET D'UN COMBATTANT

64 dessins à la plume de Carlègle.

PARIS
LIBRAIRIE PAYOT ET Cie
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 106
1917

Tous droits réservés.

II 640
T 78

A mon Régiment,

Le 246me Régiment d'Infanterie.

394454

« Quelques étrangers nous ont cru tombés dans un état semblable à celui du Bas-Empire, et des hommes graves se sont demandé si le caractère national n'allait pas se perdre pour toujours. Mais ceux qui ont su nous voir de plus près ont remarqué ce caractère de mâle détermination qui survit en nous à tout ce que le frottement des sophismes a usé déplorablement. Les actions viriles n'ont rien perdu en France de leur valeur antique. Une prompte résolution gouverne des sacrifices aussi grands, aussi entiers que jamais. »

A. DE VIGNY, *La Canne de Jonc.*

AVANT L'ASSAUT



CE n'est pas de l'assaut que je veux parler, mais des heures qui le précèdent. Quiconque les aura vécues dans le creux des boyaux, au milieu de l'activité silencieuse et disciplinée qui les remplit, pensera comme moi qu'il faut plus de courage pour les endurer avec calme que pour vivre la minute héroïque et toujours grisante où la première vague d'hommes enjambe le parapet, la baïonnette haute. Ou si l'on veut, il y faut d'autres qualités, des qualités passives, — empire sur soi, stoïcisme, renoncement, — qui brillent moins, mais coûtent davantage. Infiniment rares, d'ailleurs, sont ceux qui parviennent à cette maîtrise de soi-même. Depuis vingt-sept mois je n'ai jamais vu, pendant les

instants qui rapprochent de l'assaut, cette impatience joyeuse, cette gouaillerie crâneuse, cette verve drolatique que les journaux aiment à présenter comme l'attitude constante du soldat français. J'ai vu quelque chose de bien plus grand : des hommes silencieux, avertis des effroyables dangers qui les attendaient, qui rajustaient leur équipement en s'efforçant d'arracher leurs âmes à de trop chers souvenirs, puis se groupaient au pied des échelles et me souriaient pour montrer qu'ils étaient prêts.

Je pense à notre dernière attaque. On nous avait amenés dans la tranchée quarante-huit heures avant : quarante-huit heures à subir l'énervement de la canonnade qui remplit le ciel et fait trembler la terre ; à surveiller l'aménagement des abris à munitions, des postes d'eau, des postes de secours, l'installation des canons de tranchée, le transport des torpilles et des sacs de mélinite pour le bourrage de la mine. Dormi un peu, malgré le claquement rageur d'une batterie de 75, qui tire juste par-dessus nous et dont chaque détonation nous traverse la tête.

Et puis, voici le grand matin. De bonne heure, on m'apporte l'enveloppe jaune que j'attendais : « La 18e compagnie attaquera la tranchée allemande devant son front, la franchira et s'établira dans la deuxième ligne ennemie qu'elle organisera aussitôt. L'heure sera indiquée ultérieurement. » Je fourre le papier dans ma poche et je sors. Tout est prêt. Il n'y a plus qu'à attendre et à exécuter.

Dehors, il fait une aurore superbe, un ciel rose déjà bourdonnant d'aéros et un calme insolite : plus un coup de canon. Les hommes s'ébrouent en buvant le café. « Alors, c'est aujourd'hui qu'on en met un coup, mon lieutenant ? Pensez-vous qu'il en reste encore, après tout ce que nos artilleurs leur versent depuis huit jours ? — Attends voir tout à l'heure, mon bleu : suffit qu'ils aient oublié une saleté de mitrailleuse dans un coin, et tu verras ce que nous prendrons. Enfin, ce n'est pas notre affaire : c'est celle des artiflots. Baoum ! Baoum ! les voilà qui recommencent. »

Les voix tonnantes des deux grosses pièces enterrées là-bas, dans les ruines du village,

ont rompu le silence: les lourds projectiles passent là-haut en haletant, le bruit se perd... Et tout à coup, deux nuages de poussière s'épanouissent en éventail sur le mince cordon des arrière-lignes allemandes, comme l'éclatement d'une lame de fond sur deux rochers. Les hommes regardent et apprécient: «Un peu court pour commencer... Encore deux autres qui partent... Oh ! mais ça, ça va plus à droite, sur R... — C'est du 155. — Ces deux gros-là? Du 270, pour sûr. » Les voilà tous empoignés par la lutte d'artillerie qui reprend.

« Vautier, vous avez reçu vos grenades ? Oui. S'il vous manque des cartouches, vous savez que vous pouvez vous compléter sur le dépôt de la compagnie. Ah ! n'oubliez pas de faire remplir les bidons; les territoriaux ont apporté quatre tonneaux d'eau derrière la ferme. Et pour l'eau-de-vie, au dernier moment, comme convenu. » Vautier est un de mes sous-lieutenants, un garçon blond, au visage énergique et froid, avec des yeux clairs comme l'acier. Il parle peu. « Ce sera fait. Avez-vous une idée de l'heure? — Ce sera

pour midi, je pense. L'observateur du 120 long, le lieutenant rasé qui porte lorgnon, m'a parlé de plusieurs heures de préparation bien tassée avant l'assaut. —Ah ! tant mieux. — Vous trouvez ? — Oui. Ils démoliront peut-être la mitrailleuse du point D. Elle a encore tiré cette nuit. Si elle vit toujours quand nous sortirons, vous l'entendrez moudre son café. — Diable ! je vais la signaler pour la dixième fois ; l'artillerie prétend qu'elle n'existe plus. Prenez mon heure : 8 h. 52. Et venez manger tôt, afin d'avoir le temps. »

Je passe ainsi dans tout mon secteur. Tout est prêt, sauf les échelles couchées sur lesquelles je marche et qu'on dressera au moment de l'assaut. Mais j'ai toujours besoin de revoir mes hommes avant l'attaque et d'éprouver une dernière fois, à travers une parole ou un regard, la fermeté de leur courage.

« Eh bien ! la jeune classe, on va s'offrir du Boche, aujourd'hui ?... Baissez-vous, mon petit, ne mettez pas comme ça le nez à la fenêtre, ce serait bête de vous faire moucher avant votre premier combat. — Oui, mon lieutenant. — Occupez-vous plutôt comme

Poupardin, qui est un vieux guerrier. Voyez comme il fourbit sa baïonnette : c'est un objet d'art que vous allez leur offrir, Poupardin ! — Et jusqu'à la garde, mon lieutenant. » Poupardin est trimardeur, sans parent connu. Mais la plupart sont pères de famille : et ceux-là, assis ou accroupis, profitent de ces dernières heures pour tracer au crayon, sur leurs genoux, de pauvres lettres dont chaque mot malhabile est riche de bien des choses. J'ai scrupule à les déranger pour passer. Pourtant, il le faut. Il faut les arracher doucement à ces choses troublantes. « Allons ! mes enfants, il faut penser à manger. On se bat mal avec le ventre vide. »

Quelle avalanche d'obus, maintenant, en avant de notre front ! Sur ces roulements continus, des explosions plus violentes tranchent, toutes proches, et, à chaque secousse, la terre du parapet coule un peu. Ce sont nos torpilles. Je m'arrête sur le seuil de ma « guitoune », et je les regarde monter comme des mouches vers le ciel où elles oscillent une seconde avant de plonger, le nez en avant, vers les lignes allemandes.

«Toujours rien sur l'heure? — Non.» C'est Vautier qui arrive. Derrière lui entre mon autre sous-lieutenant, Grégère, petit blond aux yeux attentifs dont c'est la première affaire, et qui joue le grognard avec l'aplomb naïf de Rosemberg. « On m'avait toujours dit qu'à l'approche de l'attaque on ne mangeait pas. Ce n'est pas vrai du tout, n'est-ce pas? J'ai très faim. » Malgré cela, les morceaux de viande lui restent dans la gorge, et je remarque qu'il remplit et vide souvent son verre. Vautier me semble un peu raidi dans son calme. Et moi-même? J'éprouve le besoin de causer beaucoup, de rire pour m'étourdir... Ah! du nouveau : une enveloppe jaune! Ils me la passent. Je l'ouvre.

«Eh bien? — Eh bien! messieurs, l'officier d'approvisionnement vous informe qu'il tient à la disposition des popotes d'officiers d'excellentes conserves à titre remboursable...» Et de rire! Mais voici qui semble plus sérieux. Deuxième pli, confidentiel.

C'est l'ordre. Je le lis d'un coup d'œil : H. = 10 h. 35. Je le leur passe, et regarde ma montre à mon poignet. Il est 10 heures.

Dans trente-cinq minutes... Du coup, le déjeuner est fini, chacun se rééquipe en hâte. Nous prenons chacun un fusil, c'est convenu. « Bonne chance, mon vieux ! — On s'embrasse ? — Parbleu ! Et à tout à l'heure, dans la tranchée boche. »

En nous voyant sortir, les hommes ont compris ; aussitôt la tranchée, qui semblait endormie sous l'abrutissante canonnade, s'emplit de mouvement. « Dressez les échelles ! Baïonnette au canon ! Mais doucement, sans les faire voir ! »

C'est le moment tragique, où le plus brave sent peser comme un poids sur son estomac, où les visages pâlissent et se contractent, et où les yeux, fixés au loin sur de chères images, ne suivent pas le travail des mains qui accomplissent d'instinct les gestes appris. Certains blaguent, avec la volonté visible de ne pas prendre au sérieux le risque qu'ils vont courir. D'autres, déjà prêts, regardent une dernière fois, droit devant eux, le terrain mortel sur lequel il va falloir marcher, afin de se graver dans les yeux les deux ou trois détails qui comptent : « Quand je serai à cette brous-

saille, j'obliquerai à droite pour éviter le trou d'obus, et il me faudra alors enjamber ce cadavre... »

Il est 10 h. 20. Les caporaux distribuent l'alcool. Les quarts se tendent; les premiers à sortir, qui sont déjà en haut des échelles, se baissent pour reprendre les leurs qu'on leur fait passer.

« C'est bien entendu, pas de coup de clairon ni de coup de sifflet. Quand on me verra enjamber le parapet, tout le monde dehors, et droit devant soi! » Comme ils me regardent!

10 h. 33. Le tir de notre artillerie se ralentit, les obus arrivent espacés. Les artilleurs avancent peut-être sur nous? Ces damnées minutes n'en finissent plus. Je compte, pour occuper ma pensée... Voilà 10 h. 35. — Oh! comme on est ébloui en franchissant le rebord de la tranchée, comme on perçoit par tous les sens l'immensité de l'étendue qui vous entoure! Derrière moi, une tempête de cris s'élève. Ils sortent, *je les sens* sortir à ma droite, à ma gauche... Mais mes yeux sont fixés sur le parapet ennemi, au-dessus duquel

des bérets gris apparaissent et des fusils se couchent... En avant!

Voilà la vérité. Voilà ce qui fait la vraie grandeur du soldat. Avant de triompher de l'ennemi, il lui faut d'abord triompher de lui-même : il lui faut s'arracher à l'obsession du bonheur vécu, aux pensées d'amour ferventes comme des prières, aux inquiétudes pour son cher foyer. Drame obscur et muet, qui se répète à la fois dans des milliers de consciences, qui met en conflit les instincts les plus profonds et les sentiments les plus hauts, et qui toujours se dénoue par le sacrifice : une tragédie cornélienne vécue par des âmes populaires, et dont on ne peut parler qu'avec une admirative pitié.



LA BOUE
DANS LA TRANCHÉE



Il PLEUT. Du fond de mon abri, j'entends le grignotement de la pluie sur la tôle ondulée qui défend l'entrée, les gargouillements des mille gouttières qui se déversent inlassablement dans la tranchée, les pas incertains et lourds d'un homme au milieu des mares clapotantes et de la boue tenace.

Il pleut depuis trois jours, il pleuvra tout aujourd'hui. Je suis las de lutter contre l'eau envahissante ; voilà que ça gagne de nouveau par le coin droit de l'entrée ! Rien, un mince filet qui coule par-dessus le barrage de boue et qui s'insinue en serpentant vers l'escalier... Par là toute l'eau de la terre va rentrer, et toute l'eau du ciel. Je regarde sans bouger la fatalité s'accomplir. Mais Cordier, mon ordon-

nance, qui écrit près de moi sur son genou, jette brusquement sa lettre, bondit sur son quart :

« Ah ça, mon lieutenant, à quoi que vous pensez ? »

Et le voilà à quatre pattes, qui écope l'eau, la rejette dehors, dans le ruissellement universel.

« Cordier, je suis dégoûté. Ce que tu fais là ou rien... Dans un quart d'heure, elle reviendra.

— Eh bien, je recommencerai.

— Bon, mais si ça filtre à travers le plafond, tu n'y pourras plus rien.

— D'abord, le plafond se maintient. Touchez voir...

— Et quel gâchis, quel pataugeage, dehors! Dans quel état ils doivent être, les pauvres gens !

— Bien sûr, c'est un temps à prendre le cafard. Mais il faut se faire une raison. Tant qu'on vit, ça va. »

Je passe à grand'peine mon caoutchouc fumant, mes gants trempés, et je m'apprête à sortir de la buée affadissante et tiède qui

remplit le trou. Il faut ramper un peu, en se rétablissant hors du guichet qui sert d'entrée, au ras du sol. Debout, les pieds aussitôt engloutis, je secoue les paquets de boue glaciale qui pèsent autour de mes deux mains, je cligne des yeux dans l'averse froide qui me fait du bien. C'est la désolation. Une bise mordante, les nuages contre terre, à peine soulevés au-dessus des fils de fer par une lumière salie, des corvées égrenées hors des boyaux impraticables, et qui tâtonnent entre les trous d'obus. Quant à ma pauvre tranchée... c'est un bourbier ignoble et navrant, écroulé de partout, où la boue molle, triturée jusqu'à profondeur de genou, alterne avec l'eau sale, semée d'épaves flottantes.

Comment les abris, qui s'enfoncent sous les deux talus, ne servent-ils pas de déversoir à ce cloaque, dont le niveau affleurerait presque au niveau de leur plafond ? C'est que les abris se défendent : par-dessus les bourrelets de sacs qui rehaussent le bord des trappes, des quarts, tenus à bout de bras, apparaissent et disparaissent sans cesse, épuisant l'eau.

« Ça ne va pas, les amis ?

— Ça peut aller tout de même, mon lieutenant. On vide l'eau tous les quarts d'heure, et puis on a mis deux planches dans l'abri, pour être au sec. Fromont donnerait bien quelque chose pour avoir notre coin.

— Eh bien, et le sien ?

— Vous n'avez pas vu ? Vlouf !... C'est venu d'un seul coup, ils ont juste eu le temps de sortir. Munier y a laissé son casque et sa musette.

— Mais où sont-ils allés ?

— Par-dessus ! Voyez-vous là-bas cette toile de tente tendue contre la paroi avec quatre cartouches ?... Ils sont derrière. »

J'y vais, en m'agrippant aux deux côtés, en écartant les jambes pour prendre des appuis solides. Et je soulève la toile cachou : derrière, Fromont et Munier, assis côte à côte (sur quoi, mon Dieu !), les genoux pris sous la même couverture comme les doubles statues égyptiennes, fument sans parler, d'un geste semblable, deux pipes identiques.

« Vous voyez, mon lieutenant, on s'est mis à l'abri des éboulements des immeubles. »

Je ne les plains pas. Ce sont les heureux de la section de réserve; ils n'ont à songer qu'à leur bien-être. Mais ma première ligne!... J'entreprends de franchir les cinquante mètres de boyau qui me séparent d'elle. Je reprends ma marche les jambes écartées, enjambant la terre meuble des éboulements, sondant prudemment la fange qui nivelle les trous. Et malgré tout, parfois le bout de bois, le coin de sac vers lequel j'ai calculé mon élan s'enfonce, la boue aspire ma jambe, l'empoigne, la cramponne, la paralyse; il me faut peiner durement pour la retirer. Du fond du trou, aussitôt rempli d'eau, mon pied ramène un enchevêtrement de fils dans lequel je reconnais tout le réseau téléphonique, agrafé d'ordinaire le long de la paroi, et que celle-ci a entraîné en tombant. Justement voilà le téléphoniste qui répare les lignes, la face contractée sous les aiguilles de la pluie :

« Vous parlez d'un fourbi !... Rien ne veut tenir là-dedans. C'est de la boue et du cadavre. »

Oui, du cadavre. Les vieux morts des combats d'automne, qu'on avait enterrés sommai-

rement dans le parapet, réapparaissent par morceaux dans l'écoulement des terres : ici, deux pieds énormes chaussés de bottes allemandes ; puis un genou vêtu de kaki ; puis une main ridée, parcheminée, aux ongles longs, tournée vers le ciel : la plaque d'identité, fixée par une chaînette, pend au poignet. Et voici l'homme tout entier, qui a glissé d'un bloc, enfonçant sa tête dans un puisard plein d'eau, et confondant avec la boue ses vêtements gris liserés de rouge.

Il pleut, il pleut. Des sacs à terre éparpillés, des restes de riz jetés là, des flaques douteuses, car les rondins qui toituraient les feuillées sont écroulés. Tout au fond d'une sape transversale, le canon de 58, à demi-enlisé, semble un gros crapaud tapi dans un marais.

La première ligne. Juste au débouché du boyau, le dos énorme d'un guetteur se dandine, bardé d'une peau de mouton toute frisée. Il monologue doucement, en observant par le créneau blindé :

« Messieurs et dames, il n'y a pas plus heureux que nos poilus dans la tranchée. Ils ont

tout le confort moderne : du feu, de la paille, de l'électricité, et puis quoi encore?... Le sol, il a été soigneusement bitumé, et il y a un marchand de gnole tous les vingt mètres. C'est Joffre qui l'a dit. Oui, oui, oui... »

Et il se penche vers son voisin, empaqueté dans sa toile de tente.

« Dis donc, Labarthe, crois-tu qu'ils pourront tenir, les pauvres civils? »

Je la connais bien, cette façon goguenarde qu'ils ont de railler leurs propres misères, et leur vie, et leurs chefs. Ça leur fait du bien, et il n'y a de vrai danger que lorsqu'ils se taisent.

Pauvres gens! Les plus jeunes, je les sens épuisés : ils sont assis dans la boue de la banquette de tir, les pieds dans l'eau, enveloppés de leur toile de tente ruisselante et raide comme une bâche; ils se détournent à peine quand je passe et lèvent vers moi des faces pâles, aux yeux mornes.

« Allons, mes amis, encore quelques heures et nous serons relevés! »

Ils hochent la tête et la baissent, et c'est un vieux, occupé à nettoyer la tranchée à grands

coups de pelle, qui me répond, en retirant de sa bouche sa pipe vide :

« C'est jeune, ça n'a pas de résistance. C'est encore les anciens qui tiennent le mieux.

— Oh ! vous, Michau, vous êtes un solide.

— C'est égal, mon lieutenant, après quatre jours et quatre nuits comme ça, on a son compte. J'ai eu des frissons cette nuit : ce sale vent vous colle le linge trempé sur la peau.

— Les Boches sont sages, ce matin ?

— Oh ! ils ne veulent point attaquer, allez. Regardez leurs pelles par-dessus leurs parapets : ça monte, ça rentre, ça rejette de l'eau. Ils travaillent pour ne pas se noyer, tout comme nous. C'est même ce qui me console. »

Il crache dans ses mains et reprend sa pelle. Derrière lui, Vautier, dans son caoutchouc ruisselant, me tend la main.

« Oui, heureusement qu'ils ont leurs embêtements. S'ils venaient, pas un fusil ne partirait : les canons sont bouchés, les culasses rouillées, grippées, enrayées ; il faudrait y aller à coups de grenades. Et encore, éclateraient-elles ? Il pleut dessus depuis trois jours... C'est comme les fusées... Un désas-

tre ! Il y a eu des infiltrations dans le dépôt, elles sont gorgées d'eau, le carton est mou comme une pâte.»

Il reste là, l'air absent et dégoûté, dans le petit vent aigre qui secoue la pluie. Car il pleut, il pleut toujours sur la lande plate qui sépare les tranchées ; et c'est infiniment triste, cette pluie sur les fils de fer barbelés, sur les trous d'obus pleins d'une eau verdâtre, sur les vieux cadavres aux visages noircis qui gisent çà et là au milieu des armes éparses.

Tout-à-coup, un mouvement se fait ; une file d'êtres fangeux et suants apparaît, ployant sous des sacs énormes ou des marmites : les cuistots.

On est crevé. On n'en peut plus. Pas de café, on l'a chaviré en route. Et Martin est tombé dans un trou plein d'eau, avec le sac des boules. Ça doit faire une fameuse panade là-dedans !

Ils ne protestent pas ; ils savent que tout est misère dans ce monde de misère. Ils remplissent leurs gamelles et mangent silencieusement leur ratatouille froide, — bœuf bouilli,

pommes de terre vinaigrées, — en se penchant dessus pour la préserver de l'eau et de la terre ; mais ils ont les mains glaiseuses, et le pain qu'ils ont touché crie sous leurs dents.

Le courage était jadis une chose étincelante et joyeuse, et certes il le redevient encore, les jours de combat. Mais au cours de cette longue guerre, il s'est chargé de vertus moins éclatantes : la patience, la ténacité, la résignation, — toutes vertus que la France avait en réserve dans ses campagnes et qu'elle ne montrait pas. Ce qui la sauve, c'est qu'elle est, avant tout, un peuple de paysans.



LA TERRE

Janvier 1916.

AUJOURD'HUI, jour de repos au cantonnement, nous sommes allés flâner dans la campagne, Vautier et moi. L'après-midi est merveilleux, du soleil plein les prés, des pigeons sur tous les toits ; une nonchalance de printemps flotte dans l'air tiède. Nos hommes se sont répandus aux abords du village et se promènent par petits groupes sur les routes qui ondulent dans les fonds, sur les sentiers qui montent vers les crêtes. Peu s'aventurent dans les prairies mouillées, sauf ceux qui lavent leur linge dans l'eau brillante, en étalant sur les haies des lessives éclatantes. Mais les chaumes usés des pentes, couleur de lièvre et de perdreau, sont criblés de petites silhouettes bleues qui semblent

immobiles ; elles vont en effet très lentement, avec des pauses, afin de mieux jouir de ce léthargique après-midi d'avril égaré en plein janvier. Quelques-uns ont poussé jusqu'aux crêtes de la vallée : ils vont chercher là-haut un air plus vif, un espace plus large, car la journée est sans brume et le regard doit s'étendre très loin sur les plaines.

Quel bon soleil ! Quel beau dimanche ! Cette première poussée de la vie met dans l'air attiédi du bonheur et de la bonté. On suit des yeux, sans désirer qu'il lui arrive malaventure, un aviatik aux élytres blonds qui joue dans la lumière avec les mouchetures de nos shrapnells ; elles dérivent paresseusement, dénouées et floconneuses comme des duvets de peupliers. Je cherche des yeux, au pied des haies encore endormies, les perce-neige et les premières violettes...

« C'est une chance qu'on ne soit pas aux tranchées. Je n'ai pas du tout envie de me battre. »

Vautier rallume sa cigarette à la mienne :

« Se battre ? Pourquoi faire ? Regardez celui-là qui laboure. »

Sur un des côtés de la route, où est arrêté un groupe de connaisseurs en bonnets de police, un soldat travaille à retourner une longue bande de terre. Ses quatre chevaux avancent à grands coups de reins en marquant chaque effort du même geste obstiné de la tête; l'homme suit, incliné comme eux, la veste déboutonnée pour plus d'aisance, les mains crispées sur les deux mancherons. Tous sont attentifs au sillon brun qui se déroule derrière lui.

« Il a mal réglé sa charrue, opine un grand maigre en hochant la tête.

— Oui, il prend trop large; son champ ne sera pas retourné serré. »

Un d'eux se baisse, ramasse une motte fraîche qu'il ouvre.

« Tout rougeron gras, il y en a de l'argent à gagner là-dedans ! Hé ! le gars, qu'est-ce que tu vas y semer ?

— Holà, hô !... crie l'autre à son attelage qui arrive contre la route et tourne déjà. C'est de l'avoine qu'ils veulent y mettre, et un peu de blé.

— De la bonne terre, n'est-ce pas ?

— Oui, mais trop d'eau déjà. Ici encore, ça verse loin, ça fait le luisant, les chevaux ne fatiguent point trop. Mais là-bas — hô !... — là bas, dans le fond, la terre est en sève comme en mars, ça verse tout contre et ça coule menu derrière l'areau.

— Dame, tant plus tu descends, tant plus tu as d'eau. »

L'homme chavire à deux mains le grand soc clair et bleu comme le ciel. Les chaînes se tendent, les petites roues, couvertes de boue, se désembourbent, et le voilà qui repart pour un nouveau sillon.

« Des terres grasses comme ça, ça crève les chevaux, dit un autre. Il y faudrait des bœufs.

— Avec des bœufs, on peut employer des charrues plus fortes, et c'est ce qu'il faut dans ces terres lourdes.

— Sans compter que des bœufs, ça ne perd point sa qualité en travaillant. Après cinq, six ans de service, je te « graisse » bien les miens, comprends-tu ? et quand je les revends au boucher, j'y trouve toujours plus que mon compte. »

Il est visible que tout souvenir pénible

ou sanglant est banni de leurs âmes paysannes, reprises tout naturellement par l'attrait de ce travail pacifique.

« Hein, dit Vautier, en continuant la promenade, sont-ils assez nature? Un beau labour, ça les rend sérieux, ça les absorbe. Je suis sûr qu'ils seront encore là quand nous reviendrons, à parler culture, charrues, rougerons gras et rougerons clairs.

— Avez-vous remarqué à la tranchée, le plaisir qu'ils ont à creuser dans de la belle terre? Ils travaillent tout le jour, sans parler, sans plaindre leur peine, et je suis sûr qu'ils ne pensent pas aux Boches qui s'amusent à canarder leurs pelles, mais au temps où ils se remettront à labourer leurs champs. Ils sont pleins de cette idée. J'entends encore Munier, en bras de chemise au bout de la sape 3, — et vous savez si ça tape, pourtant, dans ce coin-là! — me dire d'un air émerveillé, en crachant dans ses mains avant de prendre sa pioche : « Ah! mon lieutenant, si je pouvais emporter cette terre-là chez moi, ça ferait bien mon affaire! Il y en a pour des cents et des mille, là-dedans. »

— Oui. C'est peut-être la seule chose qu'ils n'aient jamais blaguée. Ils la défendent même. Quand je m'engage dans un champ de blé, — sans le savoir, car, pour moi, du blé c'est de l'herbe, — je n'ai jamais le temps d'y faire trois pas : « Passez pas par là. c'est du blé qui lève ! » Et combien de fois les avons-nous entendus grogner rageusement contre des officiers à peu près aussi versés que moi en agriculture, qui poussaient leurs chevaux dans des terres ensemencées ! »

Cla-cla-cla-cla ! fait tout à coup une mitrailleuse étouffée, au delà des collines. Mais il est impossible de rien prendre au tragique avec un si beau ciel, et je pense, en souriant, au chant d'un grillon. Même les coups sourds et répétés de la batterie lointaine qui s'acharne après la petite étincelle mouvante semblent, dans le silence où bruit déjà le travail de la sève, les battements de cœur de la campagne qui s'éveille.

« Et là-bas, voilà Mathieu, de la 19, « Mathieu-salem », comme ils l'appellent. Là... derrière un buisson, le petit bonhomme trapu, à longue barbe, qui bêche un potager... Vous

ne le connaissez pas, Vautier? Il n'y en a pas deux au régiment qui geignent plus qu'il ne fait sur son âge, ses rhumatismes, ses vaches et sa pauvre vieille mère. Oui, mais quand les Boches ont attaqué son coin, le 13, qui est-ce qui est monté sur le parapet comme un jeune homme et qui leur lançait à tour de bras des grenades dans la figure? C'est Mathieu, qui n'en est pas plus fier pour ça, je parie.»

Le fait est que Mathieu n'a pas l'allure prestigieuse des héros : il est en chandail bleu, en salopette terreuse, avec un passe-montagne relevé comme une casquette et de grosses galoches. Il rectifie la position autant qu'il peut pour nous saluer, et rit en même temps de nous voir sourire.

«Comment, Mathieu, vous travaillez même le dimanche?

— Oh! je prends point de peine. Ça m'amuse de remuer la terre. Le fusil, voyez-vous, ce n'est pas mon vrai outil. Le voilà, mon vrai outil. Ah! pour bêcher, je crains personne!

— Mais vous ne vous servez pas trop mal de l'autre.

— Je fais ce que je peux. Mais j'aimerais mieux biner mes betteraves ou botteler mon blé. Ça me connaît davantage. »

Il soupire, fronce les sourcils et s'appuie des deux mains sur sa bêche.

« Croyez-vous, mon lieutenant, que je puisse demander au capitaine d'avancer ma permission ? Ma femme m'écrit qu'on a rappelé tous les gars qui l'aidaient à faire la terre; jamais le vieux père n'aura fini de labourer pour l'avoine de mars. Il faudrait que j'aille y faire un tour et donner de l'aide. Je sais bien, c'est la guerre... Mais ça fait tout de même de la peine de penser que de la bonne terre comme ça, que je n'ai jamais fatiguée, qui ne demande qu'à produire, tomberait au-dessous de son rapport !

— J'en parlerai à votre capitaine, Mathieu.

— Merci, mon lieutenant. »

Nous reprenons notre lente promenade. Oui, la bonne terre de France ne demande qu'à produire et les paysans de France ne demandent qu'à labourer... Un désir passionné d'épanouissement et de fécondité gonfle autour de nous les longs vallonnements de

la campagne, où brillent partout des eaux. Ah ! comme elle éclatera, comme elle fera crouler les greniers et crever les granges, la première moisson de la paix, quand le temps des moissons reviendra !



UN TUÉ

Nous achevons tous trois de déjeuner gaiement sur le versant du ravin plein de soleil, quand Cordier, mon ordonnance, dégringole au-dessus de nous, en se retenant aux branches, le sentier rocheux qui vient du plateau.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a que Leroux vient d'être tué.

— Leroux ?

— Oui, le clairon. Il a reçu ça en plein dans l'œil. Oh ! il y est bien ! »

Cette mort, tombant au milieu de nos rires, nous glace. Puis Vautier se lève, boucle son ceinturon en jurant : « Sacré nom de D... de nom de D... ! » Grégère, encore peu habitué à voir mourir, a pâli et nous regarde ; et

moi, je sens une tristesse m'envahir, mêlée d'irritation et de lassitude : on me les tuera donc tous, les uns après les autres ! Ce Leroux était un de mes meilleurs soldats.

Nous remontons rapidement le boyau vers la première ligne, sans parler. Dans ma pensée, je revois l'homme à qui j'ai causé le matin même, un joli blond à la moustache retroussée, au képi volontiers crâneur, mais brave, discipliné et toujours très net ; et son attitude, sa voix, son regard sont trop vivants dans ma tête pour que je puisse imaginer le cadavre inerte qui m'attend là-bas.

Voici la tranchée, pleine d'hommes mornes, immobiles, tous descendus de la banquette de tir. Je sens, dans le silence de chacun, la pensée terrifiante qui le travaille : pourquoi celui-là plutôt que moi ? La mort me guettait peut-être aussi tout à l'heure au créneau, et si je m'y risque encore, elle me foudroiera.

« C'est ici, dit Cordier qui me précède. Le voilà. »

Les deux ou trois hommes qui l'entouraient s'écartent, et j'aperçois dans le fond de la tranchée le corps renversé sur le dos, un

bras plié, l'autre étendu, avec un mouchoir, largement taché de sang, jeté sur la face. Je le soulève, le temps de voir en haut du visage blêmi l'effroyable blessure qui a peu saigné. Tout le sang a dû s'écouler par l'orifice de sortie de la balle, sous la tête traversée qui repose au milieu d'une flaque brune. Au-dessus de lui, dressés sur la banquette, son sac et son clairon astiqué de frais mais balafré d'éclaboussures rouges, déjà sèches ; et son fusil fracassé, dont le magasin, ouvert par une longue estafilade, laisse pendre le ressort détendu.

« Il guettait à ce créneau, m'explique le caporal. Depuis ce matin, il tirait sans arrêter sur les créneaux des Boches, et il a même dû en blesser, car on a entendu crier. Il visait fin, vous savez. Après déjeuner, il s'est remis à l'affût ; il nous disait comme ça qu'il lui en fallait douze avant ce soir. Nous, on était resté assis à côté, à manger du fromage. On le blaguait, on lui disait : « Méfie-toi, petit gars, tu veux trop en faire... » Il riait dans sa moustache, vous savez, comme il faisait. Tout d'un coup, il se baisse un peu, il dit :

« Oh ! le beau ! » Et le voilà qui épaule doucement son fusil... Il voyait un Boche, ou quelque chose que ces saletés lui montraient pour l'attirer. Ah ! il n'a pas eu le temps d'ajuster ! On devait le guetter. La balle a claqué, il a fait un petit : « Ah ! » de la gorge, et il est tombé de la banquette en lâchant tout. Il a remué les jambes deux ou trois fois, et puis ç'a été fini. »

Pendant ce temps, Vautier s'est agenouillé. Il fait, en secouant la tête, les gestes rituels, la main posée sur le cœur pour épier s'il bat, la glace présentée vainement à la buée d'un souffle qui n'existe plus. Il se relève en glissant sa glace dans sa vareuse.

« Il est déjà froid. »

Et nous restons immobiles, pleins de la stupeur qui saisit les hommes et les bêtes devant l'énigme de la mort.

« Marié ?

— Marié. Trois petits enfants. Et une femme qui l'aimait bien. Elle lui envoyait des colis tout le temps. Il en a reçu un ce matin, il l'a fourré dans son sac en disant :

« Ça fera un dessert pour l'escouade ce soir. » Pauvre petit gars ! Il avait bon cœur.

— Sergent Dumont, les brancardiers sont prévenus ?

— Oui, mon lieutenant, ils vont venir. On pourrait peut-être lui retirer ses papiers, en attendant ?

— Faites. »

C'est toujours sinistre, cet examen d'un corps inerte, qu'on déshabille un peu et qui laisse retomber pesamment, à l'abandon, ses membres sans vie. A mesure que le sergent trouve un objet, il le tend à Cordier, en appelant tout haut : « Un briquet. Un paquet de tabac. Un couteau. Un portemonnaie contenant... contenant dix francs en papier, un franc en argent et deux sous. Un petit portefeuille noir avec des lettres. Voilà. Pas de ceinture. Faut-il lui retirer son alliance? »

J'hésite une seconde.

« Non, laissez-la-lui. »

Clac ! Clac ! Clac ! Des poignées de terre, des morceaux de bois hâchés volent sur nous.

Juste au-dessus, le créneau de bois où tout

à l'heure il fut tué tremble dans le parapet, déchiqueté par des balles très ajustées qui s'acharnent tout-à-coup sur lui. Nous nous écartons un peu, pendant que Dumont grogne :

« Hein ! comme ils l'ont repéré ! Il faudra le condamner ce soir. Sans ça, d'autres s'y feront tuer. »

Voilà les quatre brancardiers qui arrivent.

« Leroux, un de mes pays ! Ah ! le pauvre gars ! C'est un coup de fusil qui va faire pleurer bien du monde. Sa petite femme, si courageuse !... Ils avaient loué une belle ferme à côté de chez nous ; ça marchait... »

Les trois autres se penchent sur la plaie, en connaisseurs qui en ont vu beaucoup.

« C'est comme ça qu'ils ont tué Rême, à la 20e. Il regardait par un créneau, et vlan ! Faut pas être trop curieux. »

Ils se concertent un instant, puis me disent :

« Nous ne pourrons pas le charger sur le brancard ici-même, à cause des pare-éclats. Il va falloir le sortir de la tranchée dans une toile de tente, et après ça ira tout seul. »

Déjà deux d'entre eux s'agitent autour du cadavre, l'enjambent et le manient sans brusquerie, afin de le placer plus commodément.

« Ramène les mains en avant et attache-les avec sa cravate, pour qu'elles ne gênent pas... Là, et maintenant, passez une toile de tente, la sienne. Bon. Tu y es, Laval ? Prends les pieds, je prends les épaules. Comme il est lourd, le pauvre vieux ! »

Avec son visage couvert, ses deux mains liées sur le ventre, il a l'air d'un supplicié étendu sur un linceul brun. Mais les brancardiers ne s'attardent pas à cette impression ; ils referment sur lui la toile, qu'ils nouent. Le geste nécessaire, mais brutal, choque sourdement ceux qui regardent, et j'en entends un, un berger qui parle peu, dire à mi-voix :

« C'est tout de même terrible de voir ça. »

Et dans la toile qu'il tend de tout son poids, moitié le soutenant, moitié le traînant, ils l'emportent.

Il ne reste plus maintenant que la petite mare de sang figé, où est marquée la place de sa tête.

« Dumont, faites enlever tout de suite le

sang, avec une pelle. Quant au colis, j'en fais cadeau à l'escouade, puisqu'il le lui destinait.

— Bien, mon lieutenant. Pour son équipement, son clairon et son fusil, je les ferai descendre par les cuisiniers ?

— Oh ! le fusil...

— On pourrait le coucher sur sa tombe. Ça montrerait bien à tous qu'il est mort à l'ennemi. »

Je reviens lentement à mon abri, dans la tranchée de deuxième ligne. Et j'étale sur ma table les humbles reliques. Je pense au meurtrier qui cause, fume, joue aux cartes dans quelque abri creusé à cent mètres, et s'il parle du meurtre, que probablement il ignore, c'est comme d'un joli coup de fusil. Tiens, une photographie qui a glissé du portefeuille... Une jeune femme assise, avec deux enfants auprès d'elle. Le troisième a dû naître depuis la guerre. C'est une photo banale, faite dans la petite ville campagnarde un jour de marché, froissée, écornée par dix-sept mois de campagne, et qui porte en travers, écrit par une main maladroite : « Ma chère Elise, si cette

carte te parvient, c'est que je serai mort pour la France. Je t'embrasse ainsi que nos enfants. » Oui, pauvre petit gars !

« Mon lieutenant ?

— Quoi ?

— C'est une corvée du génie, qui apporte des grenades. Et le commandant demande au téléphone combien il doit vous envoyer de fusées pour ce soir. »



SOUS LES RUINES

Jamais les étoiles n'ont mieux brillé au-dessus des vergers ténébreux.

« Rien de neuf ?

— Rien, répond à mi-voix le guetteur, drapé dans sa couverture. Tout à l'heure, ils ont dû allumer une lampe électrique au milieu du bois... »

Il se dandine d'un pied sur l'autre, en regardant le pré sombre qui se perd tout de suite sous les pommiers confus :

« Il fait rudement froid. »

C'est l'autre bataillon qui tient les tranchées. Nous autres, nous gardons le village : mitrailleuses aux barricades, mitrailleuses au cimetière, murs percés ou crénelés, tranchées creusées au pied des haies, — toute une organisation savante, enchevêtrée de ruisseaux,

dont la variété nous amuse et nous repose des boyaux boueux et monotones. Et puis nous avons, sous les ruines, le confort des caves chaudes et sèches où les habitants, en se serrant, nous laissent un peu de place.

Ma ronde est finie, je regagne mon gîte, les yeux fixés sur le ciel étincelant qui se déploie largement entre les ruines ; à ma droite, à ma gauche, elles font comme des tas de charbon dans la nuit légère. Quelques rares demeures subsistent, que les obus n'ont point rasées ; mais le souffle des explosions a chassé toutes les tuiles des toitures, et elles sont coiffées d'une ossature grêle et transparente, comme une carcasse de poisson crevé. Les étoiles clignotent au travers; elles clignotent aussi par les rectangles vides qui furent des fenêtres. C'est au pied des ruines, sous les décombres, que s'est réfugiée la vie ; d'étroites lignes de clarté décèlent l'entrée des abris où les cuisiniers préparent le « jus » du matin. Parfois une porte de cave s'entr'ouvre, laissant échapper à la fois un jet de lumière, aussitôt réprimé, et des malédictions, car c'est avec ces maladresses qu'on appelle le bom-

bardement sur le village immobile, désert, glacé.

Je tourne ici, dans cette cour vaguement discernable encore au milieu des bâtiments écrasés. Je vais tout droit, par une piste à peu près déblayée, vers un porche surbaissé qui arrondit son cintre dans l'angle. Trois marches à descendre, deux couvertures à soulever, — la seconde, mal rapiécée, est toute pailletée de lumière, — et je reçois au visage l'air chaud de la cave où mes hôtes sont assis en silence autour de l'éclairage très doux d'une lampe. Au même instant, une balle claque au dehors, très haut.

« Hein, vous l'avez entendu, le Clacheu ? Avez-vous vu comme il a l'œil ?

— Oh ! croyez-vous qu'il ait vu la lumière ?

— Sûr et certain. Tout à l'heure, Yvonne est sortie. Aussitôt, clac ! contre le mur. Ça ne peut faire de mal à personne, heureusement. »

J'ôte mon revolver sans plus insister. Je sais que ces braves gens croient fermement au Clacheu, comme ils disent ; le Clacheu est un Allemand très vigilant, qui s'acharne spécialement sur ce coin du village et qui tire, de

jour et de nuit, dès qu'il soupçonne quelque chose. Ils l'ont appelé Clacheu parce que son coup de fusil fait clac! comme un coup de fouet. A mon jugement, il s'agit plutôt d'une mitrailleuse pointée trop haut, qui prétend interdire au delà du village un petit sentier d'accès.

Humbles vies désœuvrées et ralenties, réfugiées depuis quinze mois sous l'abri précaire de ces trois caves obscures, fixées sur quelques idées très simples, réduites aux gestes nécessaires pour soutenir l'existence; la mère Thierry, une petite vieille prompte au geste, vive à la répartie, toute ridée sous son serre-tête noir; le père Thierry, un grand paysan maigre et flegmatique, qui traîne tout le jour ses savates dans les trois caves, sans oser sortir, par crainte des « skrapnells »; leur fille, une jeune femme fanée, aux yeux battus, molle, lasse, découragée, partagée entre l'allaitement de son dernier né et la surveillance de ses deux grands, et trois réfugiés d'une ferme voisine que les Boches occupent, mais qui ne peuvent se résigner à partir.

« Les balles du Clacheu, je ne les crains

point, dit le père Thierry, les yeux fixés sur la lampe ; mais les obus, ça me fait quelque chose. Quand j'entends s'amener les gros, tiou... tiou... tiou..., je me gare. Mais avec les « skrapnells », il n'y a pas moyen. Ça part, ça siffle, ça éclate en même temps. Quelle sale invention !

— Tu n'y comprends rien, vieille bête. Le dangereux, ce sont les balles. C'est-il un obus qui a tué le pauvre grand Georges, le soir où il allait voir son champ ?

— Et c'est-il une balle qui a tué Marie-Rose, le soir où elle ramassait de l'herbe dans son pré ? »

Car tous les soirs, à la brune, les plus hardis sortent des ruines et vont voir leurs terres. Elles sont en friche, creusées parfois de vastes entonnoirs. Ils n'y font rien, ils les regardent et s'en reviennent, contents. Ils ne peuvent se détacher d'elles : sous les ruines de leurs maisons écroulées, elles leur gardent l'espérance. Cette muette contemplation leur coûte cher parfois. Mais, malgré les morts tragiques du grand Georges et de Marie-Rose, ils continuent d'y aller.

« Nos champs, nos prés, nous ne pouvons même pas les voir, nous autres, soupire un des réfugiés. Il paraît que les Boches et vous, vous y avez creusé des tranchées. Seigneur Dieu ! comment allons-nous boucher tous ces trous ? Et comment pourrons-nous labourer, dans tous ces débris de ferraille ? »

Je ne veux pas leur faire de peine, mais je doute qu'ils puissent, avant des années, récolter quelque chose dans ces terres brûlées, empoisonnées, fracassées, dont le sous-sol s'étale aujourd'hui au soleil.

« On vous donnera des soldats pour vous aider. Et puis la pluie, le tassement des terres combleront en partie tous les fossés.

— Est-ce qu'il y a encore quelques toits qui tiennent à notre ferme ? »

Leur pauvre ferme ! L'hiver dernier, nous l'apercevions encore, les jours de soleil ; ses toits rouges affleuraient, au milieu des noisetiers, le pli de terrain qui nous dérobait ses murs. Maintenant, plus rien n'apparaît : nos 120 ont tout rasé, et les rimailhos travaillent quotidiennement à piler les débris et à défoncer les caves. Je mens résolument :

« Je ne la vois pas de ma tranchée. Je crois qu'elle est endommagée.

— Oui. Après la Marne, le pigeonnier a été démoli. Et M. Richard nous disait qu'il y avait des trous d'obus dans le toit de droite. C'est l'écurie.

— M. Richard, le capitaine de tirailleurs ?

— Vous le connaissez ? Il a logé ici, au début. Ils ont bien failli la reprendre, notre ferme. Ils étaient arrivés jusqu'à l'allée des pommiers. Mais les Boches avaient déjà mis des mitrailleuses partout, derrière les murs, dans les vignes. Ils n'ont pas pu.

— Vous savez ce qu'il est devenu, M. Richard ?

— Oui. Il est tué.

— Oh ! Il était si gentil ! »

Ç' a été un cri unanime, et le père Thierry ajoute, d'un air entendu : « Skrapnell, sans doute ? »

— Non, une balle en plein cœur dans un assaut. »

La petite Yvonne me regarde avec des yeux effrayés et désolés, en se serrant un peu contre sa mère, qui lui caresse doucement la tête :

« Yvonne l'aimait bien. Il avait toujours dans ses poches du chocolat pour elle.

— Il était bien honnête. Il craignait toujours de déranger. Il donnait le bonjour quand il entrait, quand il sortait.

— Et complaisant ! Il nous a fait ramasser toutes nos pommes de terre par ses Arabes. Ça nous a bien aidé, l'hiver dernier.

— Oui, mais cette année, il faut vivre avec des charités que nous font les soldats. Quand c'est-il donc que vous allez les chasser, ces brigands, qu'on puisse se remettre à travailler la terre ? Elle se languit de nous. »

Tout le monde se lève, et le père Thierry, se mettant debout le dernier, conclut lentement : « Misère en France, et puis misère en Prusse... Ça fait misère partout, comme ça. »

Ils regagnent leurs paillasses et moi je vais m'étendre dans le cellier à droite de l'entrée, — une cellule noire de reclus, tristement éclairée par une veilleuse de cire. Les yeux grands ouverts, je songe à cet invincible amour de leur terre, si profond qu'ils en vivent et ne pensent pas à l'exprimer, mais qui les retient là, tout près d'elle, sous la menace des pires

aventures. Au fond des deux caves, où ils dorment pêle-mêle, la chèvre des réfugiés remue sa paille et bêle par instants d'une voix plaintive qui tremblotte ; la petite Yvonne gémit tout haut dans son rêve : « Ils ont tué notre capitaine... Je ne veux pas... » Et dehors, dans le grand silence de la nuit glacée, la balle du Clacheu claque à intervalles réguliers contre un grand pan de muraille.



UN POSTE D'ÉCOUTE DANS LES BOIS



On y va tout doucement, en étouffant son pas, après avoir enduit son casque de boue afin qu'il ne reflète pas le clair de la lune ; elle brille, haute, large et glacée, entre les squelettes des arbres rompus. Rien ne bouge. Le bois semble mort. Des branches pendent, brisées ; des lianes enchevêtrées retombent comme des chevelures ; des souches, amputées par les obus, dressent leurs moignons dans les clairières ; d'autres, éraflées de toutes parts, font avec leurs maîtresses branches de grands gestes de malédiction et d'horreur : au milieu de ce sabbat, un chêne majestueux comme un fantôme élève des chiffons blancs dans sa ramure ; les fusées, en montant, y ont accroché leurs

petits parachutes. On songe au temps où la terre refroidie n'étalera plus sous l'indifférence des astres que des décombres de villes ou des vestiges de forêts.

Le bois semble mort. Et pourtant des hommes s'épient à travers les broussailles où sont répandues à profusion les ombres fantastiques ; dans les boyaux qui circulent parmi ce fouillis, entre les racines mises à nu, sous les troncs abattus, le grand drame se poursuit, accru par les angoisses nocturnes et l'horreur religieuse des bois. Il y a des cadavres dans cette clairière, qui fait une large tache de lune entre les deux lignes ; clairière factice d'ailleurs ; mais ici, tant de torpilles aériennes, tant de crapouillots, tant de mines ont haché les arbres qu'il ne reste plus, au-dessus des branchages tombés, que des pilotis inégaux, effilochés au sommet. Et la clarté lunaire pénètre à flots, blanchit, inonde. C'est à l'ombre de cette racine énorme, dans le trou profond qu'elle a fait en s'arrachant au sol au-dessus duquel elle demeure crispée comme une chevelure de furie, que se tiennent nos guetteurs avancés. Mauvais coin

s'il en fut. A plusieurs reprises, des Boches déséquipés, mains et visages noircis comme des démons, sont venus, en rampant à travers les branchages morts, jeter des grenades.

Tout est inquiétant, ici. On peut être attaqué de tous les côtés, même derrière. Et les hommes qui veillent ont les nerfs tendus. Aussi, quand j'arrive près d'eux, ai-je soin de faire un peu de bruit pour qu'ils ne s'alarment pas.

« Chut ! Chut ! Fais doucement. On écoute.

— Qu'est-ce que vous écoutez ?

— Ah ! c'est vous, mon lieutenant. Depuis un moment, il se passe quelque chose sous terre qui n'est pas dans l'ordre. Ça cogne et en même temps ça trépide, et puis il y a des arrêts. A présent, on n'entend plus rien. Et puis ça recommence, comme si quelque chose creusait, perçait très vite, en reprenant haleine.

— Tout à l'heure, on a entendu un bruit de moteur, dit l'autre.

— Ça doit être une foreuse. »

De relève en relève, ils se transmettent ce soupçon, qui ne fut peut-être, à l'origine, que

l'hallucination d'un guetteur dont les oreilles bourdonnaient et dont le cœur battait trop fort ; aucun officier n'a jamais pu l'entendre, le bruit sournois et redouté du travail souterrain ; le génie a vainement écouté, avec ses microphones : mais les appréhensions deviennent vite des réalités, au milieu de la nuit mystérieuse et des bois hostiles.

« Tenez, ça recommence. Entendez-vous ? »

L'oreille collée contre terre, je n'entends rien. Pourtant, si... un bruit sourd, à cadence irrégulière, qui résonne contre la terre plutôt qu'il ne l'ébranle. C'est peut-être le guetteur boche qui bat en sourdine la semelle dans son trou ? Car il y a un Allemand à quinze mètres d'ici, nous le savons, entre ces deux souches brisées. On l'entend tousser par instants, en étouffant sa toux.

« Dzin, din, din... » fait bruyamment quelque chose à droite.

« La sonnette !... » murmurent mes guetteurs.

On n'a pas pu planter de fil de fer ici. Par une nuit obscure, on a déposé dans l'herbe, un peu partout, de longs bâtons garnis de

boîtes de conserves qui s'entre-choquent au premier contact maladroit. Un d'eux vient de résonner. Qu'y a-t-il là, qui se traîne à plat ventre? Nous regardons de tous nos yeux ; je tire à tout hasard mon revolver, afin d'abattre aussitôt, avant qu'elle n'ait fait le geste de brandir et de lancer, l'ombre agile qui va peut-être surgir en silence de cet inextricable fouillis. Des minutes passent. Si c'est un homme, il va faire le mort un moment, peut-être une heure. Mais ce n'est pas un homme, car les boîtes résonnent encore faiblement deux fois, trois fois, puis quelque chose pousse un petit cri furtif et s'enfuit à travers les broussailles.

« Une bête, dit le premier.

— Une saleté de rat, dit le deuxième, en crachant de mépris. Oh! il y en a de ces charognes, par ici. Ce sont tous ces morts qui les attirent.

— Chut! C'est un homme. »

Et le guetteur se baisse davantage dans l'ombre, le regard fixe.

« Je suis sûr que ça vient de remuer. Ça ne bouge plus, mais je suis sûr... Encore! Oh!

— Où donc ?

— Vous regardez trop à droite. Voyez-vous ce point blanc, qui brille à vingt mètres sous la lune ? Oui ? A deux mètres à gauche, un bouleau tombé s'appuie contre une souche. Ça fait une ombre. Au bas de cette ombre, il y a une tache noire. Vous y êtes ? Ça vient sur nous. Ça s'arrête. Ça repart.

— Vous êtes sûr ?

— Oh ! sûr, mon lieutenant. Quand il s'est soulevé pour avancer, j'ai vu briller quelque chose sur son dos. Ah ! le cochon, je vais lui f... un coup de fusil. »

Il soulève l'arme tout abattue vers son épaule, car il faut éviter de donner l'éveil en la couchant par-dessus le parapet, et il l'appuie sur un chicot de racine, il s'accote lui-même au bord de la cavité, pour plus de sûreté : il vise longuement la tache immobile, qui présente en effet une forme humaine... Clac ! La détonation cingle l'écho du bois comme un coup de fouet. Rien n'a bougé. Il reste en joue, hochant la tête, cherchant à voir.

« Vous vous êtes trompé, Sellier.

— Pas sûr. Ils ont du vice. Il ne l'a pas pris dans la peau, mais il a senti le vent et il fait le mort. »

Je tire ma jumelle de l'étui, et je regarde. Même par les nuits noires, les objets semblent plus nets à travers les lentilles. Et les broussailles que je fouille apparaissent avec une limpidité merveilleuse ; il n'y a rien du tout dans l'ombre des deux arbres, qu'une branche tombée dont je perçois distinctement tous les rameaux.

« Il y a erreur. C'est une branche morte. »

Clac ! La réponse de l'ennemi. La balle a frappé quelque part dans le tronc renversé qui nous cache. Pas très loin. Et ce n'est pas venu de la broussaille suspecte, mais de gauche, d'une tranchée dont les sinuosités s'enlacent aux racines des arbres. Le guetteur allemand a tiré au jugé sur la flamme de notre coup de feu.

« J'aime mieux ça, dit paisiblement Sellier. Un coup de fusil, c'est clair, ça se comprend tout de suite. Mais je n'aime pas toutes les manigances qui se font dans ce fouillis. Ah ! vingt dieux ! Je n'aurais jamais cru qu'il y

avait tellement de choses qui grouillent dans un bois. »

C'est vrai. On perçoit partout des pas cauteleux, des frôlements furtifs qui demeurent en suspens. Des vies mystérieuses se faufilent en tous sens. Quelque chose glisse dans l'air et s'abat sur un arbre mort avec un bruit soyeux. Puis un cri sinistre s'élève dans le silence. Au loin, l'appel se répète.

« Le chat-huant ! Et l'autre, là-bas, qui lui répond en boche. Avec ces pleines lunes, ils chantent toute la nuit. »

Je repars en respirant largement l'air glacé. Mon sang bat plus vite, je sens en moi rentrer à grands flots l'ivresse de cette vie dangereuse et passionnante, exaltée par un sentiment que je connais bien. La lune qui m'éclaire répand cette même lumière froide et pure tout le long de l'interminable ligne de front, sur les plages, sur les plaines, sur les sommets, sur les cathédrales bombardées et sur les villages détruits, — partout où de petits postes semblables s'affrontent et se surveillent ; elle trempe son reflet dans l'Yser, dans l'Aisne, dans la Meuse, et dans toutes

les eaux noires qui glissent en silence sous des ponts écroulés. Je suis un anneau de la chaîne frémissante qui barre l'accès de la France et protège son repos; de ma vigilance dépend la solidité de la chaîne entière. N'est-ce pas, camarades qui montez comme moi cette garde épique et qui connaissez aussi, aux heures les plus imprévues, cet afflux subit de forces ardentes, qu'il s'y mêle toujours de l'orgueil ?



EN ÉCOUTANT LE CANON DE VERDUN

Mars 1916.



Ce n'est pour nous qu'un bruit sourd et continu qui roule à limite de son, très loin vers l'est; une basse grondante qui par instant se renfle et par instant diminue, mais jamais ne cesse. Aux soubresauts plus violents, nous distinguons les moments où la canonnade s'acharne. Les premiers jours, nous avons cru à une affaire toute locale, et nous plaisantions : « Il paraît que nous occupons un entonnoir en Argonne. » Mais le roulement, profond comme le tonnerre dans la montagne, ne s'est plus arrêté. Et les journaux sont venus, les bruits les ont devancés : « C'est Verdun... Ça se déclanche sur Verdun... » Tout le monde est devenu grave et tend l'oreille.

Un silence poignant remplit le bois. Pas un coup de feu, aucun bruit. En face, ils savent aussi et ils écoutent. Tout semble mort sous le linceul perpétuellement épaissi de la neige qui tombe; car elle tombe, elle tombe sur la France entière, et il faut que le canon soit bien dense pour qu'elle n'étouffe pas le roulement lointain...

Un claquement amorti de sabots patinant sur le sol glacé s'éveille et se rapproche par les détours sans nombre de la tranchée ; les guetteurs, espacés, emmitouflés jusqu'aux yeux, tournent la tête de ce côté-là : voici les cuistots, avec des marmites aux deux mains et des sautoirs de boules enfilées dans une ficelle.

« Vous avez vu les journaux? Les nouvelles sont bonnes?

— Mais oui, il paraît que ça va. Ça marche très bien, même. »

Je n'aime pas cet optimisme sans fondement, qui demeure associé dans mon souvenir aux plus mauvais jours de la retraite : la turpinite, l'arrivée des Cosaques, von Kluck cerné... Un tel besoin d'illusion, d'où peuvent naître les déceptions et les défaillances, ne

m'apparaît pas comme une preuve de fermeté, mais comme une marque de faiblesse.

« Qui vous a dit ça ?

— Mon lieutenant, c'est un téléphoniste ; il a entendu un officier d'état-major le dire au colonel. Ils perdent vingt-cinq mille hommes par kilomètre gagné, et on les a repoussés sur la côte du Poivre. »

Personne ne s'étonne parmi les hommes accroupis dans leurs couvertures à l'entrée des abris, et qui écoutent en se chauffant autour des braseros. Nous savons ce qu'il en coûte d'avancer sous une artillerie bien réglée et des mitrailleuses en position.

« Moi, dit quelqu'un, j'y ai mon frère.

— Moi aussi.

— Moi, un beau-frère dans l'artillerie.

— Ah ! ce ne doit pas être des roses, là-bas. Nous avons de la casse. »

Les cuistots ont déposé les marmites et les ont ouvertes ; elles fument. Chacun se sert sans parler. Le canon lointain, obsédant, dont on ne peut déprendre son attention, cette neige triste, l'universelle anxiété qui pèse sur toute chose, les rendent muets.

« J'ai confiance, dit le sergent. Ils ne prendront pas Verdun. Et puis, même s'ils le prenaient?

— Ça impressionnerait l'opinion civile, dit un caporal. Les lettres qu'on m'écrit sont nerveuses, je le sens bien.

— Ça, c'est l'ennui, dit le sergent. Les civils feraient des bêtises. Ça serait dommage.

— Nous pouvons l'éviter, mes amis. L'opinion de l'arrière est ce que nous la faisons. Nous savons, ils ne savent pas. Nous sentons notre force; eux ne la connaissent que par les journaux et, au moindre fléchissement, ils croient que toute la presse leur a menti. Que chacun leur écrive ce qu'il pense au vrai et ils seront raffermis. Et ils ne feront pas de bêtises, ce qui serait dommage, en effet, car il ne faut pas jeter la poire au panier quand elle est presque mûre. »

Nous nous taisons de nouveau. Invinciblement, la pensée retombe et l'oreille écoute. L'horizon sourd et fermé résonne toujours sous l'écroulement des mêmes tonnerres, sem-

blables à de lourdes barres de fer que des titans déchargeraient d'un coup d'épaule sur un sol retentissant.

« Hein ! ça cogne toujours, dit Vautier en m'abordant la main tendue. Et cette nuit, avez-vous entendu ? C'était terrible. Il y a un morceau de vitre qui donne du jour dans ma cagna ; il n'arrête plus de frémir. Venez l'entendre, et vous prendrez en même temps un peu de rhum que j'ai reçu en fraude. »

Il fait trop chaud chez Vautier, une chaleur ardente qui cuit la peau dès la première minute, et ça sent fortement le charbon de terre. Il laisse ouvert le châssis de toile huilée qui sert de porte et m'avance l'unique petit banc de bois.

« Des nouvelles ?

— Oui, celles que viennent de me redonner les cuistots. Ah ! ils sont étonnants. On peut bien installer la T. S. F. sous coupole bétonnée et la faire garder par les muets du sérail. Ça n'empêchera pas les cuistots de connaître avant nous le communiqué de 15 heures et puis celui de 23. Les Boches sont à la côte du

Poivre, mais ne passent pas pour l'instant. Officiel. C'est L... qui me l'a confié ce matin. »

Nous nous penchons tous deux sur une petite carte découpée dans un journal et fixée par une épingle contre la paroi crayeuse.

« Ici, au-dessous de Champneuville, c'est l'attache du plateau, sa partie la plus étranglée. Là, plus moyen de se faufiler ni de s'infiltrer. C'est le choc de front.

— Oui.

— Vous avez votre quart, mon lieutenant ? »

Non, je ne l'ai pas. Je boirai donc dans celui de Vautier.

« S'ils ne prennent pas Verdun, dit-il pensivement, ce sera pour nous l'équivalent d'une grande victoire. S'ils le prenaient, il est probable qu'ils y auraient mis le prix ; mais je ne vois pas que rien en soit changé.

— Si, l'état d'esprit de l'arrière. C'est sur lui qu'ils tirent avec leurs 305 et leurs 420. Je connais des gens qui, dans la vie ordinaire, ne sont pas des imbéciles, mais qui croiraient

tout perdu. Comme disait Tisserand tout à l'heure, ils feraient peut-être des bêtises.

— Quelles bêtises ? dit Vautier en nettoyant ses bottes avec une curette de bois.

— Représentez-vous une famille bourgeoise, revenue dans ses foyers après avoir passé, comme tout le monde, ses vacances dans le Midi, il y a dix-huit mois. Chacun a repris ses occupations coutumières, monsieur son bureau, madame ses visites, mademoiselle son piano. Tous les soirs, on lit le communiqué : peuh ! pas grand'chose... Quand vous ou moi, permissionnaires, nous venons présenter nos hommages, on nous dit, en nous offrant le thé : « Mais quand sortirez-vous donc de vos tranchées ? » Et comme on est poli, on ne nous reproche pas de nous endormir dans leurs délices, mais on le pense. Les journaux en ont tant de fois décrit le confort et l'agrément ! Ils ont aussi affirmé, ces mêmes journaux, que notre front était inexpugnable, infrangible, barbelé, bétonné, cuirassé, que sais-je ? Monsieur en a conclu que la patrie n'était plus en danger. Tout-à-coup, une ca-

nonnade monstrueuse s'éveille là-bas ; elle accompagne et soutient une poussée qui nous refoule; nous évacuons Brabant, Haumont, Samogneux; les évacués de Verdun envahissent toutes les gares. La guerre réapparaît, avec son visage terrible et ses poings sanglants. Le ménage s'affole, descend du grenier les malles qui ont fait la bataille de la Marne : « Mais nous n'avons donc plus de soldats, ni de canons, ni de munitions? On nous a trompés? » Et v'lan! on change les généraux, on fiche les ministres par terre, on désorganise tout, et ça fait bien mieux l'affaire des Boches que la prise de la côte Saint-Michel.

— Buvez donc, que je boive après. »

Le petit carreau, d'où tombe un jour blême, frémit sans arrêt dans le châssis.

« Tiens, un coup de feu... Comme c'est calme, aujourd'hui !

— Oui, les Boches écoutent comme nous. Pour revenir au sujet, j'espère que les civils auraient assez d'intelligence pour garder le silence et de patriotisme pour l'imposer à

ceux qui ne se tairaient pas. Dans les moments de crise, disait Joseph de Maistre, il faut se grouper autour du gouvernement, quel qu'il soit, parce qu'on ne discute pas au moment du danger la forme de la patrie. Il disait ça mieux, mais c'est l'essentiel de son idée. Quant au ménage dont vous parliez, j'estime que de pareilles secousses lui font du bien : il s'endormait trop volontiers dans sa quiétude et ne se sentait plus engagé dans des événements qui ne concernaient que les soldats : « Oui, une mine a sauté dans nos lignes à la route de Lille... Les pauvres gens! Ah ! très bien, nous avons démoli un blockhaus ennemi à Tahure. » Tout d'un coup, le mur oscille... J'espère que cette fois ils se sentiront pris jusqu'aux entrailles, qu'ils comprendront bien que notre lutte c'est la leur, qu'ils ne doivent pas avoir d'autre pensée que de combattre avec nous, de se défendre avec nous, de vaincre avec nous, qu'ils ne doivent vivre que pour ça, travailler que pour ça, et tout ramener à ça. La flamme a couvé longtemps, voilà l'incendie qui se développe. On

ne dort pas quand on a le feu chez soi ; on l'éteint ou il vous brûle. »

Il avale son rhum d'une lampée et pose le quart sur une saillie de la roche enfumée... Ainsi pensent et parlent, au fond de leurs tranchées neigeuses, tous les soldats qui écoutent le canon de Verdun rouler par-dessus l'Argonne et la Lorraine. Il est bon que les civils le sachent.



UNE ALERTE



Le canon qui gronde à Verdun a gagné notre secteur. Depuis trois jours, nous sommes alertés au cantonnement, cantines chargées, faisceaux formés, prêts à partir au premier signal ; nous écoutons, au delà des crêtes couvertes de neige, le fracas sourd et multiple des arrivées et des départs. Attaqueront-ils ? Beaucoup, dont je suis, croient à une simple diversion d'artillerie. C'est avec cette pensée que je calme mon ami Leduc, qui se promène dans son cantonnement, casqué, sanglé dans toutes ses courroies, et se désole parce que les hommes ne restent pas équipés à son exemple. « Ne te frappe pas, vieux ! Il n'y aura rien du tout. Ils nous l'ont fait tant de fois, le coup de

l'alerte... » Leduc me regarde un instant dans les yeux, et je sens qu'en ayant l'air de m'écouter, il est tout à sa pensée intérieure ; il la secoue brusquement et me déclare en hochant la tête : « Tu crois ça, toi? Moi, je m'attends à partir dans cinq minutes... Tu n'entends pas le canon? Ça ne te dit rien? »

Dans le silence et l'immobilité de ce jour de neige, les explosions sourdes résonnent toujours, tantôt ici, tantôt là, arrosant de tous côtés, semble-t-il, la campagne blanche. Une batterie sur la hauteur riposte, et l'on entend les sifflements des obus qui s'éloignent en se vissant dans l'air mouillé. Le soir tombe, il est cinq heures, il semblerait logique que la canonnade s'apaisât; pas du tout, elle continue, aussi dispersée, cherchant les batteries, fouillant les défilements, barrant les routes.

« Tiens, voilà le cycliste du bataillon. Je parie que c'est l'ordre. »

Il tient à la main deux enveloppes jaunes et vient vers nous à pas rapides, jetant aux camarades groupés aux portes des granges quelques mots qui les font rentrer. Leduc lui demande de loin :

« Ça y est ?

— Oui, mon lieutenant. On part dans dix minutes.

— Pour où ?

— Je ne sais pas. »

Nous signons les enveloppes, les rendons, et lisons d'un coup d'œil l'ordre laconique : « Rassemblement à 17 h. 15, la tête de la colonne à hauteur de l'église. Ordre de marche : 19, 20, 17, 18. »

Quelques mots qui nous lancent dans l'inconnu. Je me sens gagné par l'agitation qui grouille tout à coup dans la rue, piétinant la neige où se multiplient les empreintes boueuses.

La nouvelle se sait déjà. Des hommes sortent de partout et courent ; un fourrier, grimpé sur une échelle, annonce, à l'entrée d'un grenier, que le jus est prêt et qu'on peut remplir les bidons à la cuisine ; les mulets des mitrailleurs débouchent d'une ruelle ; des ordonnances amènent des chevaux d'officiers, chargés du paquetage réglementaire. Les petites blanchisseuses du coin — convoitise de toutes les troupes qui séjournent — ont laissé là leurs fers à repasser et regardent,

avec de grands yeux étonnés et anxieux, ce brusque départ pour la bataille; des soldats qui bouclent leurs sacs sous leur fenêtre, tenant le fusil serré entre les genoux, les ont vues et les interpellent. Et il en sort sans cesse, des caves, des greniers, des granges...

« Un verre de café, R... ?

— Volontiers, mon commandant. »

Sur le seuil de sa popote, il mange à belles dents un sandwich improvisé avec un morceau de viande froide. C'est toujours ça de pris. Qui sait quand nous mangerons ?

« Vous savez où nous allons ?

— Non, mais je m'en doute. Les Boches attaquent, paraît-il, sur le front de la ...ᵉ division. Alors on nous rapproche. »

J'avale mon café brûlant, écoute distraitement mon ordonnance me parler, en me tenant l'étrier, de conserves et de bidons de vin qu'il emporte, et je m'installe sur mon cheval, entre les sacoches bourrées et le manteau roulé. Là-bas, cette masse sombre et confuse piquée de points de feu par les cigarettes et les briquets, c'est ma compagnie qui se rassemble. Vautier vient à ma rencontre et, tou-

jours très militaire devant les hommes, salue :

« Manque personne.

— Merci, Vautier. Les hommes ont tous bu leur café ?

C'est un petit jeune qui me répond :

— Oui, mon lieutenant ; et même on a eu du rabiot. Les Boches peuvent venir, on est là. »

Autour de lui, les autres, au repos sur leurs fusils, rient, fument, jacassent. J'admire comme la tristesse farouche de ce crépuscule, chargé de menaces, semble leur échapper ; mais la sagesse est de ne point s'y prêter pour garder intacte son énergie, et peut-être est-ce un instinct secret qui les en avertit.

Le son nasillard d'une corne retentit en tête, puis des coups de sifflet ; les compagnies qui me précèdent s'ébranlent successivement. Je laisse la 17e décoller à trois cents mètres. Vautier a commandé le garde-à-vous, je n'entends plus derrière moi que des toux, des froissements légers d'armes, des piétinements dans la neige. Je siffle et pousse mon cheval. Nous partons. Et nous défilons devant la douceur des lampes posées sur les tables, au tond des intérieurs tranquilles.

A mesure que nous montons la côte, les explosions se font plus vibrantes. Tout à coup, nous découvrons le vaste paysage trouble et neigeux où il se passe quelque chose. Sur le ciel gris, des étoiles de feu éclatent çà et là pendant une seconde : ce sont les shrapnells ennemis ; de vastes lueurs éclairent brusquement ces bois, au bout des étangs étalés en grandes taches grises : ce sont nos batteries lourdes qui répondent.

Tiens, des blessés, tête ou bras bandés, qui s'évacuent le long de la colonne... Au passage, nos hommes les interrogent : « Quel régiment ? Qu'est-ce qui se passe ? Vrai, ça tombe si fort que ça ? » Et les autres, sans distinguer qui les interpelle parmi ces têtes multiples tournées vers eux, répondent à tous : « C'est des salauds ! Ah ! qu'est-ce qu'ils nous ont versé ! Des grosses marmites, et puis de l'asphyxiant... »

Voilà un cycliste qui me cherche : « On va appuyer à gauche, en pleins champs ; les Boches font un barrage sur la route. — Bon. Changement de direction. » Mon cheval se dérobe un peu, puis franchit le fossé plein

d'eau. Et, derrière lui, les premiers rangs sautent à leur tour, avec des jurons. J'aime mieux nous voir au milieu de cette étendue livide, où les herbes gelées grésillent sous les pas, plutôt que sur la route trop repérée où six percutants viennent s'abattre tour à tour, en soulevant des chevelures de fumée. C'est quelque chose de plus poignant encore que la tristesse déjà poignante de la campagne, ces longs sifflements éperdus et sinistres accourant de l'horizon ; on dirait des harpies en quête d'une proie vivante.

Au delà d'un petit bois, nous voyons monter des fusées et la fusillade s'allume. C'est donc là-bas qu'est la ligne où nous serons peut-être tout à l'heure... Les hommes, devenus plus graves, regardent sans parler le paysage vaste et mystérieux. Il y en a un qui dit : « Tiens, les mitrailleuses ! » On s'arrête. Pourquoi s'arrête-t-on ? On ne sait pas.

« Mon lieutenant, le chef du bataillon demande les commandants de compagnie en tête de la colonne. »

Je le trouve dans une petite logette de cantonnier, éclairé par une bougie que tient son ordon-

nance. Il est penché sur une carte et regarde attentivement un point qu'un officier d'état-major, un grand dragon à moustaches blondes, lui montre d'une main élégamment gantée.

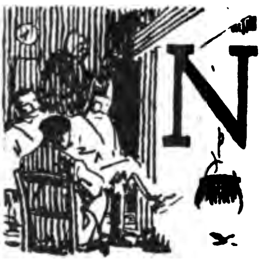
« Ah! c'est vous, R...? En deux mots, voici la situation. Les Boches attaquent la... division sur son front, mais elle tient le coup. Nous venons simplement en soutien, au cas où cela tournerait mal. Nous sommes ici, sur ce chemin à un trait, à l'ouest de la cote 185. Repos sur place, en attendant les ordres. »

Repos sur place, dans la neige et la nuit glaciale... Les hommes grognent, puis s'asseoient sur leurs sacs dos à dos, cherchant frileusement la chaleur du camarade, ramenant leurs capotes sur leur genoux. « On dormirait tout de même mieux avec une bouillotte d'eau chaude, près de sa petite femme. » Les fusées ne montent plus, la fusillade a cessé, on n'entend plus que les sifflements des obus qui continuent à pleuvoir dans les solitudes qu'ils ébranlent. Peut-être ne donnerons-nous pas et rentrerons-nous au petit jour. J'ai l'onglée et les pieds morts de froid.

Ce n'est pas toujours héroïque, la guerre.

L'ÉVOCATION DES DISPARUS

En souvenir du lieutenant Maurice Oulman,
du 246, tombé à Crouy, le 12 janvier 1915,
à l'âge de vingt et un ans.



Nous sommes cinq officiers qui causons des camarades tombés, cinq qui savons ce que c'est que vivre et mourir.

C'est l'heure tranquille de la journée : huit heures du soir au cantonnement, quand les travaux sont finis, l'appel rendu, et qu'on laisse les souvenirs s'élever et flotter dans la fumée des cigarettes. Notre popote est installée, faute de mieux, dans l'unique pièce d'une petite ferme ; les vieilles gens nous écoutent en se chauffant sous le vaste manteau de la cheminée. Et le lit où ils dormiront tout à l'heure bombe dans l'angle le plus sombre de la pièce son énorme édredon rouge.

Tic-tac ! fait dans l'autre coin l'horloge campagnarde, dont le balancier terni oscille

sans hâte. A travers la vapeur bleue qui demeure en suspens, les visages amis des morts apparaissent, se suivent et s'effacent ; une foule de présences invisibles remplit la pièce, et chacune s'arrête un instant devant la songerie de nos yeux. C'est peut-être cela qui fait la mélancolique intimité de cette soirée. Ils sont tous là, ceux que nous connaissions à peine et qui sont tombés à la Marne, ceux que nous avons laissés devant Langemarck, ceux que nous avons perdus en Argonne, en Artois, en Champagne, et dont de longs mois vécus côte à côte nous avaient rendu l'humeur et les idées familières. Voici B..., le cavalier, indépendant, mais chevaleresque et fougueux ; M..., venu des tirailleurs, nerveux, mobile, cinglant, avec des colères et des caprices d'enfant gâté ; D..., si épris de sa jeune femme, dont il ne parlait jamais, mais à laquelle il pensait toujours ; F..., à l'esprit aigu et fin, prompt à passer des discussions les plus subtiles aux plaisanteries les plus folles ; M..., le benjamin du régiment, qui commandait sa compagnie avec l'autorité d'un vétéran, malgré ses vingt ans.

« Il paraît que c'était un garçon remarquable, dit Grégère, qui écoutait cette énumération sans parler. Où est-il mort ?

— Il est mort à Lorette, dit Vautier en secouant les cendres de sa cigarette sur le bord de la table. Et cela vaut d'être conté. Il était couché, le pied bandé, à cause d'une foulure qui le faisait boiter. L'ordre d'alerte arrive. Ni le docteur ni le commandant n'ont pu le contraindre à rester. Il s'est levé, habillé ; il a fait fendre son soulier pour y entrer son pied bandé, et il est parti à la tête de ses hommes en s'appuyant, vaille que vaille, sur une canne. Même, en me dépassant, il a voulu faire un moulinet pour me montrer combien il était redevenu ingambe ; la douleur l'a emporté, car il a fléchi et s'est rattrapé très vite, avec une grimace ; mais il m'a crié : « Ça ne fait rien, je chargerai à cloche-pied ! » Pauvre petit ! Il ne devait même pas esquisser cette folie. On les a massés derrière cet éperon crayeux que nous connaissons bien et qui descend vers Ablain-Saint-Nazaire. L'artillerie boche battait ce coin-là comme une omelette. Il a fait abriter ses hommes et

s'est porté en avant, dans la zone marmitée, pour y chercher un défilement plus sûr. Le sergent de la 1re demi-section, qui m'a rapporté ses papiers, lui a crié : « N'allez pas par là, mon lieutenant, vous allez vous faire tuer ! » Il lui a répondu tranquillement, sans se retourner : « Ne vous occupez pas de ça. » A cinquante mètres, ils l'ont vu lâcher sa canne, tomber en avant, ne plus bouger. Le sergent en question est allé jusqu'à lui, en rampant : il avait un éclat d'acier dans la tête, tué raide. Et ça pleuvait tellement fort que la compagnie est restée là, devant ce barrage. Les brancardiers n'ont relevé le corps que le soir.

— C'est pitoyable d'entendre ça, dit la vieille femme qui écoute, les mains sur les genoux et les yeux fixés sur les braises.

— La lettre à faire aux parents n'était pas commode, je vous prie de le croire. dis-je à mon tour. Une mère très tendre, qui le traitait encore en enfant (ce qui l'agaçait un peu), le comblait de recommandations et de gâteries et croyait fermement que son amour le protégeait... J'ai eu beau y mettre toutes les

précautions usuelles, je me doutais que ce serait effroyable. Ç'a été pire.

— Folle ?

— Ou presque.

— Pas de fiancée ?

— Non.

— Et je serais même étonné que M... ait jamais eu de maîtresse, dit Hébert. Il était très fermé sur le chapitre femmes, en écoutait parler avec une indifférence amusée et devait posséder un mépris prodigieux pour les professionnelles du métier. Vous souvenez-vous, Sorel, que vous le taquiniez là-dessus, vous faisant fort de le faire rougir à volonté, comme une jeune fille ? Vous y arriviez sans difficulté et sans qu'il s'en défendît. Il riait, au contraire, car il n'était pas pudibond. Mais il avait ce secret orgueil des chastes, qui est une force. Et la façon ardente, absolue, dont ce garçon-là eût aimé la femme qu'il aurait choisie, — s'il avait aimé, — aurait été une force aussi.

— Prenez ça pour vous, Grégère. »

Grégère, qui est en correspondance suivie avec tout un atelier de couture dont les ou-

vrières sont ses marraines, proteste de façon véhémente.

« Il est certain, reprend paisiblement Vautier qui n'a pas même souri, les yeux dans les nuages de sa cigarette, qu'il y avait en lui une force secrète. Sa chasteté probable en était peut-être la cause, à moins qu'elle n'en fût l'effet. Il savait commander à ses sens, mais en tout il était très maître de lui. Peut-être sentait-il que la maîtrise intérieure est le vrai fondement de l'autorité qu'on peut avoir sur les autres. Et comme l'âge et l'expérience lui manquaient, il se raidissait d'autant plus dans la fermeté de son caractère. Il parlait peu, même dans ses minutes d'expansion ; de petites phrases courtes, qui ne semblaient jamais à la mesure de ce qu'il éprouvait.

— Cela agit toujours sur nos hommes, qui n'estiment guère les impulsifs ou les bavards, mais sont impressionnés par les taciturnes.

— Oui. Il savait écouter patiemment l'exposé de leurs griefs et de leurs désirs, les prenant très au sérieux, ne les blessant jamais par une ironie ou par une raillerie. Il s'étonnait en lui-même, je le sais, de les trouver

menés par des mobiles si insignifiants et si petits, mais il n'en marquait rien.

— Il avait tort de s'étonner, dit Sorel en jouant avec sa tasse vide. Nos hommes n'ont d'héroïque, comme disent les journaux, que la façon dont ils se battent et dont ils meurent.

— Eh ! mais, ce n'est pas si mal. En échange de ça, ils ont le droit d'aimer le vin rouge et le tabac. M..., en les écoutant, apprenait l'importance qu'ont pour eux ces menus détails qui sont leur vie même. Il y veillait ; sa compagnie mangeait bien et marchait.

— L'homme, dit Sorel nonchalamment, suit toujours qui le nourrit. »

Le scepticisme de Sorel m'agace à l'ordinaire. Mais il n'a jamais beaucoup aimé M..., et je crois sentir ici un peu de malignité.

« En tout cas, ils le suivaient aussi pour des raisons plus hautes. J'ai entendu une nuit causer des territoriaux, arrivés en renfort l'après-midi même. Ils disaient : « Et c'est ce gamin-là qui nous commande ? » Mais l'ancien qui marchait devant a répondu

d'un ton péremptoire : « Ferme-ça ! Un blanc-bec, possible, mais qui en sait plus que ta gueule mal rasée ! »

— C'était un chic officier, dit Grégère, les yeux brillants, pendant que tout le monde se lève. Je voudrais bien finir comme ça. »

Je rentre chez moi par les sentiers obscurs, plein du souvenir que nous venons d'évoquer. Bien des choses restent à dire, il me semble, qui n'ont pas été dites. Des choses plus personnelles qui n'ont peut-être pas place dans la conversation des hommes, parce qu'elles sont comme l'arome du souvenir et les raisons mystérieuses par quoi il nous demeure cher. Il aurait fallu dire qu'il avait un visage très fin, un teint d'adolescente, une silhouette un peu maigre, élégante et nerveuse, une grâce de jeune homme dans son printemps. Il aurait fallu dire qu'il avait, sous ses dehors froids, une âme enthousiaste et ardente, ouverte à la beauté du monde comme à la grandeur du devoir qu'il accomplissait. Il aurait fallu dire sa joie de vivre une des plus grandes heures de l'histoire du monde, — ses espérances, — car il en était

plein, — ses projets d'avenir, — car il en avait...

O mon camarade, qui reposes dans un petit cimetière d'Artois, il aurait fallu dire que tu en aimais une qui ne l'a jamais su, ni elle, ni personne, — sauf moi.



LE GALON
DU SERGENT LANDRI



CE nouveau sergent est un robuste garçon, d'apparence grave et résolue, regard direct, courte moustache en brosse, longue cicatrice qui creuse profondément la joue gauche et rend le visage un peu dur. Ses galons sont neufs ; il vient d'être nommé, puis affecté à ma compagnie où une demi-section était vacante. Ses notes sont bonnes, et l'assurance tranquille avec laquelle il me répond me semble un sûr indice de fermeté et d'équilibre.

« Vous vous plaisez à la compagnie ?

— Oui, mon lieutenant.

— Vous êtes accoutumé à vos hommes ? Vous n'avez pas eu de difficultés avec vos caporaux ?

— Non, mon lieutenant. »

Ce « non » n'est pas très net et je juge bon d'insister.

« Vous pouvez compter entièrement sur moi pour faciliter les débuts de votre commandement. Je sais qu'il n'est pas toujours aisé d'obtenir l'obéissance sans murmures d'hommes qui, la semaine passé, étaient vos égaux ; mais j'y tiens absolument, parce qu'en matière d'autorité on ne répare pas un faux début. Vos caporaux le savent ; je les ai appuyés de la même façon quand ils ont été nommés. Votre « non » est incertain. Il y a quelque chose qui ne va pas. Dites-le-moi.

— Oh ! je n'ai pas à me plaindre d'eux. Pour tout ce qui est service, Bonnet et Rigaud exécutent sans jamais rien dire ; ils sont au front depuis le début, ils ont le pli de la discipline. Mais, en dehors du service, j'ai entendu des choses qui m'ont peiné, ça, c'est des affaires d'homme à homme et auxquelles vous ne pouvez rien, mon lieutenant.

— Alors, cela change. Je vous demande, non plus de vous plaindre, mais de vous confier,

— Si vous voulez. Ce sont de petites choses mesquines, mais j'aimerais mieux qu'elles ne soient pas. Les deux caporaux sont jaloux de moi. Je comprends ça. Bonnet n'a jamais lâché, il est caporal depuis la Marne ; Rigaud a été blessé en Argonne, deux fois ; il a pris ses galons aux affaires de Champagne ; moi j'ai été nommé caporal en fin septembre aussi, mais sans avoir fait les attaques, puisque je rentrais de convalescence. Ils disent que ce n'est pas juste, que j'aurais dû rester à la 20ᵉ, au lieu de venir ici leur souffler cette place de sergent. C'est vrai. Mais aussi, je n'ai pas demandé à passer à la 18 : c'est le colonel qui a décidé la chose. »

Je n'ai garde de sourire. Quiconque a vécu dans un régiment sait le rôle capital que l'amour-propre et le besoin de stricte équité jouent dans ces groupements d'hommes ; le plus petit acte arbitraire met à vif des susceptibilités innombrables, et, pour elles, l'arbitraire, c'est essentiellement le choix. Encore s'apaisent-elles assez vite devant le mérite de tel camarade bien connu, qu'on a vu à l'œuvre ; mais elles restent longtemps en éveil

autour du nouveau gradé, quand il est venu d'ailleurs.

« Tout cela, Landri, ce sont des commérages sans importance, et l'étoile d'argent que vous avez sur votre Croix de guerre vous permet de les négliger. Ce qui importe, c'est que nous, vos chefs, nous vous ayons jugé plus apte qu'aucun autre à remplir le commandement que nous vous avons donné. Et puisque eux, vos subordonnés, vous obéissent sans broncher, que voulez-vous de plus ?

— J'aurais voulu qu'ils m'obéissent non pour mes galons, mais pour moi. Cela m'ennuie d'imposer des ordres que je ne semble pas qualifié pour donner.

— Laissez faire. Avec le temps, tout se tassera. »

En réalité, je n'en suis pas très sûr. Bonnet et Rigaud et les deux ou trois anciens de cette demi-section ont d'eux une certaine opinion qui produit par ailleurs d'excellents effets. Ils ont l'orgueil de leurs souffrances, de leurs batailles, de leurs blessures et de la confiance que je leur témoigne ; quand je passe, ils se redressent dans la tranchée, sûrs

d'être reconnus au milieu des hommes sans cesse renouvelés qui les entourent, et les quelques mots que je ne manque jamais de leur dire accroissent encore le prestige que leur donne leur qualité d'anciens. C'est quelque chose que d'entendre Bonnet, un grand paysan madré au nez en bec d'aigle, raconter pour les nouveaux venus, en fermant un œil, la bataille de la Marne; et quand les marmites tombent et secouent les cagnas, Rigaud le barbu, qui parle peu, retire sa pipe de sa bouche et répète avec des yeux qui rigolent une vieille plaisanterie qu'il a adoptée : « Quelle sacrée camelote, mon fils ! Chaque fois que ça tombe, ça se casse ! » Bref, deux soldats du type grognard, que cette longue guerre a ressuscité. Mais ils agissent par l'exemple de leur personne ; ils savent mal commander. Ils exécutent, leurs hommes les imitent. Ils n'ont pas l'autorité plus élevée, l'initiative plus rapide, le coup d'œil plus large qui fait le sous-officier. Seulement, ils ne s'en rendent pas compte, ils ne s'en rendront jamais compte, et tout le mal vient de là.

Nous remontons aux tranchées. La demi-section de Landri fournit la garde au petit poste 5, le plus périlleux du secteur. On a dû le pousser sous bois, à deux cents mètres en avant des lignes, afin d'avoir des vues sur un carrefour de ravins suspects; il ne se passe guère de semaine sans qu'une patrouille allemande, se faufilant sous les couverts qui l'entourent, ne tente de l'enlever.

A 15 h. 30, le lendemain de la relève, deux coups de fusil éclatent vers le poste 5, puis des explosions courtes, saccadées, pressées : combat à la grenade, à n'en pas douter. Les grenadiers de la section de réserve sont déjà hors de leur abri, avec leurs musettes pleines et leurs paniers garnis. Je les engage dans le boyau qui mène au petit poste, lanceurs en tête, pourvoyeurs derrière, également prêts à combattre ou à ravitailler; à mesure que nous avançons, les détonations s'espacent; quand nous arrivons, elles viennent de cesser. Je trouve mes gens forts attentifs, tenant leurs fusils tout épaulés par-dessus les parapets; de temps en temps, ils tirent. Bonnet seul se détourne, descend de la banquette de

tir, et vient à moi. Il n'a pas cet air concentré et calme qu'il affecte dans les circonstances critiques; il semble agité, anxieux de quelque chose et parle d'un voix plus rapide :

« Ils sont venus par ce pli de terrain, en se coulant sous les branches. Pasquier les a vus. Il a tiré. Ils ont lancé une grenade, nous une autre, ça s'est allumé. Mais, des deux côtés, elles tombaient un peu court. Alors le sergent m'a crié : « Bonnet, veille seulement à ce qu'ils ne m'aient pas au fusil ! » Et il est passé d'un bond par-dessus le parapet, il a sauté dans le trou d'obus, où il est encore, et leur en a jeté tant et tant qu'ils ne disent plus rien.

— Landri ?

— Oui, le sergent Landri. Il est là, mon lieutenant, devant vous. »

Je regarde : à huit mètres, dans le vaste entonnoir d'une marmite, je vois Landri, couché sur le côté, qui visse tranquillement un détonateur dans la cheddite d'une grenade ; à sa droite, toute une série de noix de fonte attend, en bon ordre. Il pose celle qu'il vient d'amorcer, regarde au-dessus du trou.

Rien ne bouge. Il lance une, deux, trois grenades vers l'ondulation de terrain qui abritait tout à l'heure la patrouille boche; les trois explosions successives donnent une petite secousse à la terre ; la fumée se dissipe à travers les branches. Rien ne répond. L'ennemi est reparti.

Et Landri, à qui je demande, le soir, pourquoi il s'est exposé follement, me répond ceci :

« Je n'ai pas voulu crâner, ce n'est pas ma façon ; je sais être prudent. Mais il me déplaisait que mes caporaux n'obéissent qu'à mon galon. Je m'étais promis de leur montrer que j'en étais digne, en faisant devant eux quelque chose qu'ils n'auraient pas osé faire. L'occasion est venue, j'ai risqué le coup, j'ai rapporté ma peau, j'ai donc bien fait. Et je parie que maintenant nous nous entendrons à merveille. »

Je crois bien. Il ne ferait pas bon ricaner quand Bonnet avec son parler lent, Rigaud avec sa voix de basse ont déclaré : « Le sergent Landri ? C'est un gars. »

Ainsi voilà un homme qui n'a pas voulu

d'une obéissance formelle, à laquelle son galon lui donnait droit et que lui garantissait l'appui de son chef. Il a voulu forcer le consentement intime de ses inférieurs. Il a risqué sa vie pour cela. Je ne crois pas qu'il ait eu conscience du grand nom que le monde donne à cette probité morale. Il l'appelle l'honneur.

Et les hommes de cette trempe ne sont pas rares parmi nos soldats. Ce ne sont pas forcément des gens cultivés : Landri est ouvrier zingueur à Montrouge.



LA CONTRE-MINE

MON lieutenant, les Boches creusent sous nous. »

Je laisse tomber mes papiers et je regarde l'homme. C'est un grand brun, nouveau dans ma compagnie ; il a l'air de savoir ce qu'il dit. Nous sommes seuls tous deux dans mon poste, comme je m'en assure d'un coup d'œil.

« Vous en êtes sûr ?

— Absolument sûr. Ils minent sous notre tranchée de première ligne. J'ai entendu les coups de pic.

— D'où les avez-vous entendus ?

— Du fond de l'écoute 3, où travaillent deux hommes du génie. Ils n'y connaissent rien, ce sont des terrassiers de Paris. Moi, je suis mineur à Liévin. J'étais descendu en flâ-

neur dans le trou, parce que la mine, ça m'intéresse, c'est ma partie. Et j'ai entendu cogner en avant et sur la droite.

— Vous n'avez rien dit à personne?

— Rien. Je suis vivement remonté vous chercher. Vous allez l'entendre comme moi, si vous voulez venir. »

Je boucle mon ceinturon en pensant que tous les matins un écouteur rentre dans ma cagna, salue et me dit : « Rien de nouveau. » Je le soupçonne de dormir dans son trou; mais nous réglerons ça plus tard. Comme je sors, l'idée d'une contre-épreuve me vient. « Appelez-moi donc Chaussat ! » Chaussat est un ancien de la compagnie, que les hommes ont surnommé le Rescapé, parce qu'il était mineur à Courrières. Un homme sérieux, qui n'avance jamais rien à la légère.

« Chaussat, j'ai besoin de vos services.

— Bien, mon lieutenant. »

Il n'en demande pas plus, mais il a deviné; je vois ça à son œil qui se plisse un peu et qui cherche furtivement le regard du camarade. Tous deux me suivent en silence dans le boyau, puis la tranchée, où les guetteurs

battent la semelle devant leurs créneaux, à cause du froid. J'entends Chaussat qui grogne:

« Il faudrait arrêter ce boucan-là pendant cinq minutes.

— Vous savez donc où je vous emmène ?

— Dame, je m'en doute. Je ne sais ni lire ni écrire, j'ai les yeux fatigués, je ne suis plus bon qu'à démêler avec l'oreille ce qui se trafique sous la terre. »

J'avertis en passant les guetteurs de cesser tout bruit et d'arrêter la circulation aux abords de l'écoute 3. C'est ici, cette entrée carrée d'où un escalier rapide dégringole dans la nuit.

Nous descendons à reculons, l'échine cassée en deux, et nous heurtant cependant à chaque marche contre le chapeau du cadre. Le jour s'atténue, s'obscurcit et disparaît lorsque nous pénétrons au pied de l'escalier, dans la galerie d'écoute. Ici, il faut se retourner, faire jouer la lampe électrique. Tout au bout, à la lueur d'une bougie, dans l'air étouffant et lourd, un homme agenouillé travaille à coups de pic. Un autre, assis sur des madriers et des planches, attend pour le relayer.

« Rien de nouveau ?

— Non.

— Bien, bien, continuez. »

Mes deux mineurs se sont figés derrière moi, et je les sens occupés à saisir, à travers le travail tout proche du piocheur, un autre travail plus lointain et mystérieux. Je tends l'oreille à leur exemple ; mais le bruit du pic, la chute de la terre m'empêchent de rien percevoir. Au bout d'un instant, celui de Liévin dit : « Hein ? » Et celui de Courrières répond : « Oui. »

« Moi, dis-je, je n'entends rien du tout. Il faudrait que je colle mon oreille contre la paroi.

— Ce n'est pas la peine, mon lieutenant. Laissez-moi passer. Donne ton outil, toi. »

Chaussat s'agenouille à la tête de la sape et continue le travail. Puis il cesse net, et tendant le bras vers sa droite : « Là ! Ecoutez. » J'entends en effet, très distinct dans le silence mort de la cave, le bruit régulier d'un pic qui continue une minute encore, puis s'interrompt. Je reste attentif, mais je ne saisis plus rien que la pulsation accélérée de mes artères.

Il ne faut pas douter : le travailleur ennemi connaît depuis longtemps notre présence ; il se règle sur nous et cherche à couvrir le bruit de son travail par le bruit du nôtre. Il pioche, mais l'oreille aux aguets ; dès que nous nous arrêtons, il s'arrête et il écoute.

C'est Chaussat qui rompt le silence :

« Il ne vient pas sur nous. Il passe franchement à notre droite. Il est un peu plus profond que nous. Il va droit sous notre tranchée. »

Et le mineur de Liévin crache de mépris :

« Ah ! malheur ! Il y aurait longtemps que nous l'aurions flairé, le Boche, nous deux. Et ceux-là qui cognent sans rien entendre ! Des terrassiers, je ne dis pas non, mais pourquoi se mêlent-ils de faire de la mine ? »

Je coupe court à la querelle qui va commencer, en ramenant mes deux hommes vers le jour. Il faut aviser le génie. Je rédige un exposé des faits aussi clair et aussi précis que possible. Ce rapport va faire du bruit, je le sais. Depuis quatre mois bientôt, les tranchées s'affrontent à une distance moyenne de cent mètres, et l'activité de l'ennemi semblait

se borner à l'établissement d'un réseau de fils de fer. Nul ne soupçonnait ce travail sournois et patient qui prépare la destruction de toute notre ligne ; car je devine d'autres sapes parallèles à celle-ci, boyaux sinueux comme les vers en creusent dans la vase, qui s'étirent vers nous dans la profondeur de la terre.

Le lendemain matin, mon vieil ami Astier, qui commande une compagnie de génie, descend dans mon abri.

« Eh bien, mon vieux, il n'était que temps. Je viens de l'écoute 3, j'ai entendu travailler les Boches, j'ai flanqué huit jours de prison à l'écouteur qui n'avait rien signalé parce qu'il s'agissait, d'après lui, d'infiltrations d'eau dans une poche d'air, — et je viens te trouver. Il me faut des hommes de corvée pour monter ici le matériel. Très urgent.

— Quand ton camouflet sera-t-il prêt ?

— Demain soir, peut-être. Je vais foncer sur eux en rameau de combat, demander à mes hommes tout ce qu'ils peuvent donner, car ça presse. Mais s'ils sentent que notre sape vient à leur rencontre, ils voudront prendre les devants, c'est classique. Aussi j'aime-

rais bien avoir mes sacs de mélinite sous la main, et les sacs de terre, madriers, etc., qu'il me faut pour le bourrage. »

Tout l'après-midi, mes hommes assurent, avec une certaine défiance, le transport de l'explosif. D'autres travaillent dans la sape même au remplissage de sacs à terre ; tout au fond, à la lueur des bougies, quatre nouveaux travailleurs, vétérans de ce genre de guerre, se relaient au bout d'un boyau étroit, où tient juste un homme à genou. Travail haletant et pénible que l'homme en sueur pousse avec une hâte fébrile, car il sait que l'étouffement et l'écrasement le menacent, si son travail est éventé trop tôt.

A 11 heures du matin, je redescends dans la sape ; un des quatre, qui prend l'air près de l'entrée, me dit :

« Ça y est, les Boches ont compris. Ils doivent monter leur camouflet.

— Comment le savez-vous ?

— Le bruit du pic a cessé, mais quand on écoute bien, on distingue autre chose. Ils font un fourneau et ils se dépêchent. Le nôtre est en train. Le tout est de finir avant eux. »

Question de minutes maintenant... A 16 heures, la mélinite est en place, le bourrage solidement établi sur plusieurs mètres, épaulé par de fortes charpentes, le cordeau placé. N... m'avertit d'évacuer sur un front de cinquante mètres. Nous sommes prêts. Un coup formidable et sourd fait osciller la terre dans la tranchée et se propage un instant en grondements souterrains ; le parapet coule un peu. Entre les deux lignes, la terre semble avoir fléchi. Ce fléchissement, si faible qu'il a tout l'air d'un accident naturel du terrain, marque la tombe inviolable et profonde où gisent, écrasés sous la pesée de dix mètres de terre, les sapeurs allemands, surpris en plein travail de bourrage par la fulguration de notre contre-mine.

Je regarde longtemps, par un créneau, cet affaissement du sol avec une vague pitié. Un vent frais agite les grandes herbes sèches qui le remplissent. Je le respire avec délices, pour le seul plaisir de remplir largement mes poumons, et l'espace au-dessus de moi, plein de nuages et de rayons, me paraît tout à coup prodigieusement vaste et libre.

ANTICIPATIONS

Comme le soleil d'avril atténue toutes les tristesses ! Il dore les murs de l'église romane, labourés par les éclaboussures d'acier ; il caresse les pigeons qui roucoulent au bord de la brèche ouverte et fait étinceler ceux qui s'envolent hors du clocher par le trou d'obus béant dans les tuiles. Les bourgeons des lilas pointent hardiment vers les fenêtres cintrées aux colonnettes rompues. Tout autour, les vergers fleurissent ; les horizons sont bleus, les routes sont roses ; toutes les couleurs du printemps, crémeuses comme des touches de gouache, sont éparpillées dans la campagne verdissante.

Cette ligne de collines toute proche, c'est l'ennemi qui nous domine et qui, de temps en

temps, tire sur le village, où deux compagnies sont au demi-repos, avec ordre de se terrer pendant les heures claires. Nos positions sont au pied des collines, dans un long cordon de bois. Tous semblent subir le charme un peu lourd de cet après-midi de soleil, et l'on n'entend pas un coup de fusil, pas un coup de canon dans l'étendue où tressaillent les bruits imperceptibles de la vie heureuse.

Sur une marche du vieux calvaire, mon ami Lantier, déséquipé, dessine. Il est sergent à la 20e. C'est un esprit vif, curieux, qui a touché à tout, peinture, journalisme, théâtre, sans jamais arriver à se satisfaire, jusqu'au jour où, ayant charge de trois enfants, il est entré dans une maison d'édition.

« On peut voir ce que tu fais ?

— Si tu veux, mon lieutenant. Ce n'est pas grand'chose, mais un prétexte à rester seul et tranquille devant ce paysage que j'aime. Ces vieilles pierres, ces sculptures effacées me plaisent, et puis le soleil est tiède, le vent est doux. »

Je m'assieds près de lui. Il est amusant, son carnet. Il a copié, avec une curiosité de détail

infinie, les deux chapiteaux de la porte, où l'on voit des bêtes chimériques serpenter à travers des arabesques de feuillage; il a reproduit les mutilations toutes fraîches.

« Quels vandales, ces Boches ! »

Il s'étire, s'allonge, et en refermant ses bras autour de ses genoux, déclare sérieusement :

« Ce n'est pas mon avis. L'art français leur devra beaucoup.

— Oh ! ça va bien... As-tu des allumettes?

— Oui, j'en ai, répond Lantier sans bouger. Suis mon raisonnement, il est capital. Notre art français d'avant la guerre — mettons à part quelques noms respectés — est un fatras d'inventions saugrenues, de raffinements suprêmes, de fausses naïvetés, de pathos prétentieux; j'ai vainement cherché là-dessous quelque chose de grand, de spontané, de généreux ; il n'y a plus rien, la source est tarie, le contact avec la vie est perdu. Les artistes ne se sentent plus assez de substance pour être personnels ; ils s'évertuent à paraître originaux. Leurs œuvres n'expriment plus les choses essentielles, mais les conventions

innombrables que notre civilisation a fait naître et qui semblent être ce qu'il y a de plus profond en chacun de nous. Elles brillent, mais à la façon de grelots sonores et vides. C'est alors que la guerre est venue... Ta patience me touche, voici mon briquet. »

Il me tend la mèche d'amadou et continue :

« La guerre est venue, que l'on croyait à jamais abolie. On a revu l'invasion, les incendies, les massacres ; la peur, la haine, l'amour, le deuil, le désir de vengeance se sont réveillés au fond de l'âme humaine. Et devant ces puissances terriblement sincères, l'art de jadis a éclaté comme une coquille. Essaie de relire un de ces livres raffinés que tous vantaient : autant manger de la poussière. Maintenant, les hommes ont comme mesure ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont souffert ; ils jugeront tout d'après cela, j'imagine ; ils feront la différence de la vérité et du clinquant. Peut-être allons-nous voir reparaître ces grandes œuvres dans lesquelles tous les siècles se reconnaissent ?... »

Il suit des yeux un gros bourdon, grisé par le soleil et le parfum des fleurs, qui rebondit

obstinément contre la marche où nous sommes assis.

« Des œuvres où l'on vit et où l'on respire ; des œuvres comme *La Guerre et la Paix*, de Tolstoï, où tient le cycle entier de l'existence humaine, avec ses défauts et ses qualités, sa partie divine et sa partie terrestre, au milieu d'un univers qui la dépasse et l'ignore. Qu'aura montré cette grande crise en effaçant les différences qui semblaient diversifier les hommes à l'infini ? C'est que quelques sentiments très simples les menaient ; rien n'est si près d'être général que ce qui est profondément individuel ; en sorte que quelqu'un qui écrirait avec intelligence et sincérité l'histoire d'un seul homme écrirait par là même l'histoire de l'humanité tout entière. Voilà des sujets ! Et si j'étais artiste, j'aimerais montrer le jeu de ces mobiles éternels. L'amour en est un, et il a mérité, par l'appui moral qu'il donne aux âmes pendant ces épreuves, qu'on ne le touche plus qu'avec des mains propres. Mais la peur de la mort, la pitié, le dévouement, le sens religieux, que sais-je ? en sont d'autres que nous voyons

chaque jour en action. Ils trouveront, j'en suis sûr, leurs poètes parmi ceux qui vivent ces années tragiques et qui se souviendront.

» En vérité, je le prophétise : nous vivons des heures qui nous régénèrent. Nos écrivains auront maintenant quelque chose à dire : et ce sera la fin du maniérisme, des descriptions sans fin, du bavardage curieux et raffiné qui prétendaient compenser l'insuffisance des sujets et pesaient sur eux comme une parure barbare. Nous aurons un style sobre, cru, vigoureux, — pourquoi ne dirais-je pas militaire ?

» Vois-tu, mon vieux : si l'art élimine le faux, le factice, le convenu ; s'il s'emploie à mettre de l'ordre dans les sentiments et les idées, à les définir, à les classer ; s'il exprime les vraies puissances de la vie sous une forme capable de les exalter, il redeviendra le grand régulateur social qu'il a cessé d'être, il reprendra son rôle utile, au lieu d'être une vaine jonglerie. Utile à la façon de ce beau paysage qui s'étale devant nous, qui nous ignore, qui vit pour lui seul, et qui cependant nous ennoblit l'âme et les yeux par l'harmo-

nie de ses lignes et la délicatesse de ses couleurs.

« Voilà. Je descends de mon trépied. Humble mortel, tu peux parler.

— Très bien, ta prophétie. Il n'y a plus qu'à s'incliner devant ces Boches providentiels qui doivent rendre force et vie à l'art décadent. En attendant, cette délicieuse petite église romane a reçu un 105 dans son clocher, un 150 dans sa nef, les vitraux sont en miettes et le christ de majesté, au-dessus du portail, a été décapité par un éclat. »

Lantier écrase la cendre de sa cigarette sur la pierre.

« C'est très pénible. Et j'ai trop le sens des siècles passés, comme tout le monde maintenant, pour ne pas déplorer le bombardement de Reims, d'Arras et d'Ypres, et de ces vieux villages et de tous ces clochers. Mais je prétends que le canon qui les détruit réveille les sentiments qui les ont fait bâtir. Nous étions des générations d'historiens. Nous recensions, dans la molle sécurité de nos cabinets, les grands faits et les grandes œuvres des siècles passés, et nous cherchions, vainement d'ail-

leurs, à pénétrer la nature des grands élans qui les avaient produits. Voilà que nous sommes appelés à créer aussi de l'histoire ; nous sentons affluer en nous ces sentiments salubres et joyeux qui nous demeuraient fermés ; pourquoi, puisque nous voilà réveillés à la vie, n'inventerions-nous pas à notre tour des formes d'art aussi secourables que les églises, aussi populaires que les halles, aussi symboliques que les beffrois ? »



UNE RELÈVE

ENCORE un arrêt !... Demandez donc au lieutenant Grégère pourquoi il n'avance plus. »

La question, répétée de bouche en bouche court entre les deux rives du boyau et se perd. Il fait là dedans un noir d'encre, qui tranche sur l'obscurité légère du ciel. Derrière moi, la longue file d'hommes s'immobilise peu à peu avec des cliquetis d'armes, des jurons, des soupirs. Nous avons été amenés la veille en autos vers un village inconnu, alertés en soutien d'attaque, et nous allons relever les chasseurs dans les tranchées qu'ils ont conquises.

De bouche en bouche, la réponse revient, escortée de commentaires qu'il vaut mieux ignorer : « Le lieutenant Grégère fait dire

qu'il est bloqué : le boyau est plein de blessés qu'on ramène. »

« Le guide est là ? Bon. Est-ce qu'on peut monter en plaine ?

— Oui bien. Jusqu'à la crête, nous ne craignons guère que les marmites.

— Tout le monde dehors ! Et qu'on prenne garde aux fils téléphoniques ! »

C'est l'escalade au gré de chacun, avec l'inévitable brouhaha qui l'accompagne, bien que les sergents se tuent à répéter : « Du silence ! et jetez les cigarettes ! » Ah ! on respire !... Il fait une obscurité trouble, qui s'éclaircit à droite, où une ferme, tout en flammes au milieu d'une auréole couleur de braise, pousse vers le ciel des colonnes de clarté. Derrière l'horizon, deux reflets d'incendie rougeoient vaguement. Où est-on ? Où va-t-on ? Dans ce noir on ne s'y reconnaît plus. L'homme qui nous conduit semble incertain et suit prudemment le boyau. A peine distinguons nous dans ce couloir béant une longue file de brancards d'où montent des gémissements et des plaintes.

« Ah ! voilà de la lumière ! »

Une fusée monte, s'épanouit, retombe de l'autre côté de la longue crête qui barre durement l'horizon ; et pendant quelques instants, de grands traits lumineux tournent dans le ciel comme les rayons d'une roue invisible. On regarde de tous ses yeux les deux points qui font saillie sur la crête : à droite, un long bois sombre ; à gauche, un groupe de ruines qui portent un instant le reflet blafard, puis rentrent brusquement dans la nuit.

« J'y suis, dit le guide. Il faut prendre à gauche de la ferme qui est là-haut. Après, nous aurons deux cents mètres à faire, mais là les balles passent.

— Il n'y a donc pas de boyaux ?

— Pas encore, puisque nous avons attaqué en partant de la ferme. Une compagnie du génie y travaille, il faut qu'elle ait fini demain matin. Aussi j'ai reçu l'ordre de guider la relève à travers la plaine. Mais ça m'étonnerait bien qu'il n'y ait pas quelques « bonhommes » de décollés pendant le parcours ! »

Sur le plateau, j'écoute les balles claquer irrégulièrement, un peu folles ; certaines filent très haut, avec la vibration triste et mé-

lodieuse d'un cristal qu'on effleure. Je pense avec angoisse à cette interminable file de deux cents hommes qui me suit. Avant de franchir la crête, pendant qu'ils se regroupent, j'envoie l'ordre d'étouffer tous les bruits, de rester immobiles au départ des fusées... Et maintenant, risquons notre va-tout. « Colonne par un, en silence, le long du boyau ! »

Déjà enfoncés jusqu'à mi-corps, les travailleurs du génie s'arrêtent de piocher et regardent défiler ces fantômes muets et rapides qui vont à pas amortis, tous les sens en éveil... « Halte ! Bougez plus ! »

Une fusée monte, et déjà éclaire, en même temps que le son mat du pistolet qui l'a lancée vient jusqu'à nous. Elle tombe avec un grésillement auquel il semble que toute la plaine devienne attentive, en avant des fils de fer hachés qui pendent autour des vrilles de fer. Nous restons immobiles tant que dure la clarté crue dont l'ennemi profite pour scruter les ténèbres vers nous, les mains crispées sur les deux poignées de la mitrailleuse. Cette minute tendue semble longue.

« Mon lieutenant, nous y voici. Appuyez

à droite, donnez-moi la main, descendez... Les guides des sections vous attendent ici. Ils ne sont pas là, les guides ? »

Personne ne répond. Une voix étouffée dit :

« Qu'est-ce qui arrive ? La relève ?

— Oui, mais où sont les agents de liaison ?

— Agents de liaison ? Pas vu.

— Sacrebleu ! Je l'aurais parié ! Dans ces moments-là, il n'y a pas une unité qui fasse les choses proprement. Chacun tire son épingle du jeu. Et que le successeur se débrouille ! Il m'a l'air de connaître son métier, votre capitaine !

— Notre capitaine ? Il est tué.

— Votre lieutenant, votre commandant de compagnie, quoi !

— Il ne reste qu'un adjudant, et il est blessé. Mais je vous assure, mon lieutenant, qu'il avait ordonné aux agents de liaison de venir.

— Oui, mais ils ne sont pas là. Grégère, vous allez débrouiller ça. Faites glisser la première section vers la droite, et les autres à la suite, à trente mètres de distance, au moins. Moi, je vais voir le commandant de compagnie. »

Elle est joliment bouleversée, la tranchée. L'homme qui me précède tantôt glisse, tantôt trébuche, puis franchit des éboulements qui le soulèvent jusqu'au niveau de la plaine, puis tâtonne au bord d'un entonnoir. Les chasseurs s'effacent contre les parois, prêts à partir ; quelques-uns, qui se sont attardés dans des guitounes intactes, prétendent en sortir dans nos jambes, ce qui ajoute à la confusion. Ah ! si les Boches bombardaient maintenant cette tranchée bourrée d'hommes, quel massacre !

« Ne poussez pas, attendez donc ! Sont-ils pressés de filer, bon sang !

— Passe-moi du pinard, vieux, si tu en as. On crève de soif.

— Ils sont mauvais, les Boches, par ici ?

— Pas plus pires qu'ailleurs. »

Des mots drôles, des rebuffades s'échangent à mi-voix entre ceux qui montent et ceux qui descendent, ceux qui vont s'installer où on va les mettre, avec la placidité de gens qui ont l'habitude de tous ces hasards, et ceux qui ont hâte d'étendre dans un coin de grange leurs corps harassés par le combat.

Un rectangle de lumière, découpé au pied

de la paroi, et devant lequel les jambes des hommes s'éclairent en passant, indique le poste de commandement. Je m'y glisse, les pieds en avant.

« Qu'est-ce qu'il y a ? C'est l'officier qui me relève ?

— Oui. »

Présentations : lieutenant R... — adjudant Guéchoff. Un grand diable à figure couturée, la tête bandée jusqu'aux sourcils, ce qui lui fait la mine classique du corsaire.

« Rien de grave ?

— Non. Un shrapnell au-dessus de l'oreille gauche. Je vous prie de m'excuser, j'ai une migraine affreuse. »

Il parle lentement, et fait des efforts visibles pour surmonter son étourdissement.

« Mes quatre sections sont en ligne, ou du moins ce qui en reste. Votre compagnie est fraîche, elle va être à l'étroit. Tant pis si les Boches bombardent. Faites creuser. Avez-vous des outils ?

— Oui. Qu'est-ce qu'ils tirent ?

— Oh ! des 77 ; ce n'est pas méchant. Mais demain ils auront déplacé leurs pièces lourdes,

vous recevrez du plus gros. Avez-vous des grenades ?

— Les musettes de mes grenadiers sont pleines et, de plus, chaque homme en porte trois.

— Très bon, ça. Il y a aussi des centaines de grenades boches qui traînaient de tous les côtés ; je les ai fait ramasser, ça peut vous servir. Vous serez attaqué demain matin, peut-être avant. »

Il déplie un papier :

« J'ai essayé de vous faire un croquis de nos positions. Ce n'est pas très exact, mais ça vous aidera.

— Ils vous ont déjà attaqué ?

— Deux fois, à 16 heures, à 18 heures. Mais sans entrain. Ils avaient une mitrailleuse qui flanquait leur attaque et qui tirait d'ici... A présent, ils sont sages ; ni fusil, ni fusées, ni canon ; ils doivent faire leur relève aussi. Et demain ils vous serviront leur vraie contre-attaque au petit jour, avec des troupes fraîches. A vous d'être prêt. »

Je regarde ce bout de papier, avec la volonté d'y trouver toutes les difficultés qu'il faut

éclaircir, avant que mon prédécesseur s'en aille.

« Vous avez la liaison à droite et à gauche ?

— Oui. Ah ! la compagnie de droite fait, paraît-il, un saillant assez prononcé. Prenez garde de tirer dessus. Vous débrouillerez tout ça au jour ; c'est très compliqué. Mais, pour la nuit, dites à vos hommes de ne pas tirer à droite du deuxième incendie.

— Qu'est-ce qui brûle ?

— Je ne sais pas. »

Il reste un instant silencieux, et dehors on entend piétiner les sections qui avancent, qui reculent et se tamponnent, en grognant, dans le boyau encombré.

« Voilà toutes les consignes que je peux vous passer, mon lieutenant. Vous savez ce que c'est : nous sommes partis à l'attaque à 15 h. 5 ; deux contre-attaques avant d'avoir pu se reconnaître, et puis la nuit... Je ne sais même plus combien il me reste d'hommes. Nous en avons laissé plus d'un sur la plaine, cet après-midi ! Si vous ne voyez plus rien à me demander, je vous demanderai la permission de partir.

— Mais oui, allez vous soigner et vous reposer. Chacun son tour. Nous tâcherons de ne pas perdre ce que vous avez gagné. Bonne chance !

— Bonne chance, mon lieutenant. »

Et me voilà seul dans cet abri souterrain, tout chaud encore des présences allemandes, où traînent, dans un désordre de fuite, des biscuits de guerre, des chiffons sanglants, des lettres maculées, une biographie d'Hindenburg, une patte d'épaule... Seul. Tout seul, sans conseil si j'hésite, sans appui si je faiblis, dans cette tranchée inconnue, à demi comblée, où mes deux cents hommes s'entassent à l'aveuglette, sans rien comprendre. Leur pensée me rend mon énergie. Il s'agit de comprendre pour eux et de tout mettre sur pied avant le jour. Je regarde ma montre avant de sortir : il est minuit.



UN BOMBARDEMENT

Ce qui est survenu dans cette tranchée conquise où nous avons relevé les chasseurs, ce n'est point la contre-attaque.

La journée s'est écoulée, calme, sans que rien ne bouge. La ligne en face semble morte. Munier a rampé jusqu'à un casque d'officier, qu'il guignait à côté d'un cadavre, et l'a rapporté : pas un coup de feu. Vautier me dit : « Je n'aime pas ça. Ils préparent quelque chose. Enfin, nous aurons pu creuser un peu et relever les parapets. » Vers 17 heures, au soir tombant, une rafale sifflante culbute quelques sacs à terre. C'est tout. Je fais ma ronde : l'oreille tendue ne perçoit aucun bruit que la plainte très lointaine, presque indiscernable, d'un oiseau de nuit.

A 21 heures, je rentre dîner dans mon gourbi, seul, car trop de menaces pèsent sur nous pour que Vautier et Grégère quittent leurs postes. Cordier a déjà installé mon couvert sur une caisse vide ; il place quelque chose sur un réchaud qu'il allume, quand, du même coup, la chambre souterraine tremble sous une explosion, ma bougie vacille, la flamme de l'alcool grandit. Puis la terre coule doucement à travers le coffrage, et j'entends dehors galoper, s'exclamer : « Y a pas de casse ? » demande Cordier en tordant son torse par l'étroite ouverture. Il rentre : « C'est rien. Des bêtises. Mais ils m'ont f... de la terre dans mes petits pois, les saletés ! » Boum ! la terre tremble encore. Je l'écarte pendant qu'il grommelle : « Ça y est, vous allez encore manger froid... » Et je me hisse dans la tranchée, où règne un silence de mort.

« Où est-ce tombé ?

— Vers la droite, mon lieutenant, répond une voix dans l'ombre. C'est du 150. Attention, les revoilà... »

Le temps de me coller contre la paroi, et

le parapet éclate à cinquante mètres sur ma droite, en crachant de brèves étincelles, comme un pavé sous le fer d'un cheval ; des gerbes de fumée montent, plus noires que la nuit, tandis que des bourdonnements pleuvent longuement de toutes parts... Encore ! Encore ! Des éclairs me ploient les épaules, quelque chose craque au-dessus de ma tête comme un tonnerre, des éclaboussures d'acier tombent en coup de hache. Puis tout rentre dans le silence, un silence absolu au milieu duquel une plainte horrible et stridente s'enfuit à l'infini, comme le hurlement d'une âme : sans doute l'ogive d'un shrapnell, qui tournoie au hasard et se perd dans les ténèbres.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Percutants de 150, shrapnells de 105, c'est le grand jeu. Je ne crois guère à l'attaque de nuit. Mais beaucoup d'hommes ont pour tout abri des alvéoles hâtivement creusées dans les parois de terre, dont elles compromettent d'ailleurs la résistance ; si le bombardement s'acharne, j'aurai des pertes. Or, il ne s'arrête guère. Au milieu des sifflements et des éclatements,

j'èntends la voix de Cordier, qui crie dans mes jambes : « Mon lieutenant, rentrez donc ; à quoi que ça sert que vous soyez là ? »

Il a raison. Je redescends dans mon trou, et me mets à manger du bout des dents, inquiet. Les secousses se suivent sans arrêt, les explosions roulent tout le long de la tranchée, des souffles chauds s'engouffrent brutalement dans l'abri et font vaciller la chandelle, un morceau d'acier brûlant rebondit sur le linteau de l'entrée et roule jusqu'à mon pied. Cordier le ramasse et soupire : « Et dire qu'ils n'ont plus de munition ! » A la fin, cet acharnement inexplicable m'énerve. Je vais déclancher un tir de barrage, à tout hasard. « Téléphoniste, donnez-moi le commandant. » Le petit timbre répète avec insistance son appel nasillard et grêle... « Mon lieutenant, le commandant ne répond pas. La ligne doit être coupée. » C'est un fait remarquable, que le téléphone soit toujours coupé, quand on en a besoin.

Je griffonne la chose sur un bout de papier ; un agent de liaison passera malaisément sous cette mitraille ; mais il le faut.

« Cordier, appelle-moi le premier à marcher. » Il s'y reprend à trois fois pour se faire entendre dans le vacarme. C'est Hérail qui se laisse glisser par l'ouverture. « Le téléphone est coupé, mon petit. Tâchez d'aller jusqu'au commandant et donnez-lui ça. — Bien. — Un peu de « cric » ? — Si vous voulez. » Il boit, met le pli dans le revers de sa manche, salue et s'en va. — On l'a retrouvé au jour dans le boyau, à cinquante mètres de la tranchée, assommé par un éclat d'obus à la nuque.

L'affreuse nuit ! A mesure que les heures s'écoulent, la violence du bombardement grandit. Tout tremble et tonne, avec les sons puissants et sourds dont les falaises retentissent sous les coups de mer. Une odeur de poudre et de soufre emplit l'abri, et nous ne respirons plus que poussière et fumée. Cordier essaie de tendre une toile devant l'entrée, mais les souffles des explosions l'enfoncent ou l'arrachent et nous frappent en plein visage, comme autant de coups de poing ; la bougie tombe et nous ne la rallumons pas ; je reste dans le noir, écoutant la mort dé-

chaînée qui cogne, qui déchire, qui siffle, qui fouille la terre et sonde la nuit. Mes hommes sont là-dessous, sans abris. Combien sont morts ? Et les vivants, pourront-ils repousser l'ennemi, s'il attaque ? Il me faudrait tout mon courage et mon sang-froid pour résister à ces pensées ; mais le choc inlassablement répété des obus lourds est en train de le briser, de l'émietter, mon courage... J'ai envie de dormir, comme toujours quand le canon persiste ; et il me faut réagir avec tous mes nerfs pour ne pas succomber. Cordier, lui, s'est accroupi dans un angle, sous sa couverture, et les étais de la guitoune ont beau branler, le plafond fléchir, il ne bouge plus. Dort-il ?...

Par instants, il se fait un grand silence qui s'étale comme une nappe de fraîcheur. Et l'on respire, et l'on reprend cœur, quand on entend au loin résonner — par delà quelles collines ? — des sons voilés et sourds, comme si quelque chose s'élançait dans l'espace en donnant un coup de talon sur un tremplin ; ce sont les batteries infernales qui recommencent ; et quelques secondes s'écoulent à

peine que déjà, avec un halètement qui se précipite, les énormes obus tombent pesamment. J'imagine le travail paisible des artilleurs autour de leurs pièces monstrueuses dressées vers le ciel : les servants qui apportent la gargousse, le pointeur qui bloque la culasse et tire la ficelle, et le canon qui hurle comme un dogue, crache une courte flamme, recule dans la fumée ; tout cela très loin, dans la paix de la campagne. Combien de collines, de bois, de prés s'acharnent sur le misérable fossé où nous sommes tapis ? J'essaie de distinguer les calibres, pour tirer ma pensée de la torpeur où elle glisse : mais je me perds vite dans les explosions qui se confondent, le claquement des 105, le piaulement des 77, le vaste tonnerre des 210 et des 280. Invinciblement toutes les forces de la vie se contractent entre deux secondes, celle qui passe, — où l'obus éclate, — celle qui vient, — où le suivant siffle déjà.

Combien d'heures s'écoulent ainsi, sous cet écrasement méthodique ? Il me semble brusquement qu'il est moins dense ; un petit jour blême hésite à l'entrée de mon abri ; je bondis

dehors, dans l'air froid qui me rend ma lucidité. C'est l'instant dangereux. « Attention, mes amis, quand on ne bombarde plus, c'est qu'on attaque. » Et les uns se lèvent gauchement, en décrassant la culasse de leurs fusils, et les autres, hébétés, me regardent sans comprendre : tous ont le visage morne, fatigué, terreux.

Jusqu'ici, les obus sont tombés courts : pas de dégâts, mais d'innombrables éclats de bel acier clair, aigu et coupant. Ah ! voilà : derrière un pare-éclat, je me heurte à un éboulement long de dix mètres, grouillant d'hommes déséquipés qui creusent, creusent rapidement, comme des fourmis. Vautier est là, couvert de terre, qui les dirige : « Il doit y avoir là-dessous huit pauvres bougres, enterrés depuis deux heures. Pas moyen de venir avant. J'ai failli y passer aussi. Et vous ?... Quelle sale nuit ! »

Et il ajoute, avec un sourire lassé :

« Et dire que cela ne fera même pas un communiqué ! »

UN DRAPEAU



Des fanions blancs pour signaler notre avance ! Pourquoi des fanions blancs ? Le drapeau tricolore est donc réformé ? Il a pourtant une autre allure... »

Ainsi s'exprime notre ami L..., qui flâne avec nous dans l'unique rue du cantonnement, les mains dans les poches. Nous venons de voir distribuer aux signaleurs les carrés d'étoffe blanche dont ils devront jalonner, après l'attaque, les positions conquises. L... a vingt-trois ans, il est prompt à l'ironie et à la critique. Mais nous l'aimons justement pour l'impétuosité de sa nature, ce garçon au visage plein, dont les yeux sont hardis et les lèvres encore juvéniles.

« Si je savais où dénicher un drapeau, un

vrai, je le planterais bien moi-même sur ce qui restera du village.

— Pourquoi ne demandes-tu pas à Mlle Noémi de t'en fabriquer un ? Tu sais bien qu'elle est prête à tous les sacrifices pour toi, la pauvre fille. Mais tu la dédaignes, ingrat.

— Noémi est bien gentille, mais j'ai des principes.

— Oh ! des principes qui chantent tous les soirs à l'Olympia, des principes dont tout Paris connaît la jambe...

— Kss ! Kss ! les jaloux ! Allons trouver Noémi. D'ailleurs, voilà 19 heures. Il est temps de dîner. »

Nous entrons en tumulte dans la maisonnette où notre popote est installée. La table nous attend, toute servie, entourée de chaises; le cuisinier, à croupetons devant le feu, fait rôtir des tranches de boule devant les braises ; le père Roger et sa femme se reposent, adossés contre leur grand lit. Tout au fond, Noémi range un placard obscur.

« Mère Roger, dit L... en s'asseyant, j'ai l'honneur de vous demander pour ce soir la

main de votre fille. Sa main, son aiguille et son dé à coudre. Il s'agit de me fabriquer un drapeau pour l'attaque, un drapeau tricolore que je porterai moi-même et que je planterai là-haut.

— Mais nous n'avons pas ce qu'il faut, monsieur L..., répond la bonne femme. Pardine, le blanc est facile à trouver. Du bleu ? Noémi, tu dois en avoir un grand morceau dans ta corbeille. Mais c'est le rouge... Voilà : nous n'avons pas de rouge.

— Envoie ton ordonnance à la C. H. R.

— Inutile. Le sergent-major n'en a plus.

— Qu'est-ce qu'on pourrait prendre ? Une ceinture de flanelle ? Un drapeau de signaleur ?

— Je trouverai peut-être, en cherchant bien, dit Noémi. Je vais voir. »

Elle allume une bougie, monte lestement l'échelle qui mène au grenier. C'est là-haut qu'elle habite. Ce n'est pas une très jolie fille ; mais elle est jeune, fraîche, nette, active, et elle se tient bien : ce qui n'est pas un mince mérite dans un village où, depuis vingt-trois mois bientôt, mille hommes

désœuvrés rôdent en permanence. Les jeunes sous-lieutenants viennent promener devant sa fenêtre leurs leggings jaunes, leurs équipements anglais et leurs extravagants bonnets de police; j'en connais plus d'un qui lui conterait volontiers fleurette. Mais elle coud sans jamais lever la tête, et son visage baissé n'exprime rien. L... a seul le pouvoir de la troubler quand il lui parle. Or, il a le cœur pris ailleurs et ne songe pas à pousser plus avant un succès qui flatte son amour-propre sans même éveiller sa curiosité.

« Voilà ce que j'ai trouvé, dit Noémi en revenant. Peut-être n'est-ce pas assez rouge?

— Tn n'y songes pas? dit la mère Roger, en arrachant presque à L... l'étoffe qu'il tient déjà. C'est ton corsage de cet été; il peut très bien servir encore.

— Il est déchiré, dit timidement la jeune fille. Et puis, je ne le mettrai plus. Je préfère les couleurs plus douces.

— Ce n'est pas une raison pour gâcher l'étoffe, dit la vieille femme en maniant le petit corsage sous la lampe. Tu pourrais en tirer quelque chose.

— Un drapeau, parbleu ! s'écrie L... en le reprenant au vol et en l'agitant au-dessus de sa tête. Mère Roger, c'est pour la France, songez-y ! Mademoiselle Noémi, je vous remercie de ce sacrifice patriotique. Maintenant, il faudrait que vous cousiez mon drapeau avec les petits doigts que voici. »

Ce garçon aurait forcé la main au diable lui-même. La mère Roger va se rasseoir en bougonnant, et Noémi, « laissée libre de faire toutes les folies qu'il lui plairait, puisque, après tout, ce corsage était à elle », Noémi court chercher sa boîte à ouvrage d'un pas léger. Ah ! la jolie soirée que nous avons passée là ! Nous restâmes sagement à causer autour de la table, buvant notre café à petits coups, fumant modérément par égards pour la jeune fille. La mère Roger finit par s'assoupir, les mains croisées sur son ventre ; et quand il vit dodeliner son bonnet blanc, le père Roger alla chercher en grand mystère une bouteille de vieux marc qu'il rapporta en clignant de l'œil. L..., très en verve, riait, fumait, parlait femmes, chevaux, stratégie. Noémi s'était installée à l'écart, près de la

fenêtre ouverte ; une autre lampe l'éclairait, dont l'abat-jour baignait de rose son visage et ses cils baissés ; elle ne les releva que deux fois pour jeter, sans cesser de coudre, un regard rapide sur L...

« Attention ! s'écrie L... en levant un doigt. J'ai découvert un machin, — comment dit-on ?... — une allégorie sur la toile cirée. Voyez-vous ce Saint-Martin qui fend en deux son manteau pour vêtir un pauvre ? Ainsi fait Mlle Noémi, qui m'offre son petit corsage rouge pour en faire un drapeau.

— Ce n'est pas gentil de vous moquer comme ça, dit Noémi avec une moue de reproche. Tenez, le voilà fini, votre drapeau. Il n'est pas joli, joli...

— Il est superbe ! dit L... en le déployant à deux mains. Ça va faire richement bien dans le paysage. Le bleu est quelconque, mais le soyeux du rouge sauve tout. Mademoiselle Noémi, vous êtes adorable. J'écrirai cette histoire à Paris, et je demanderai qu'on vous envoie un autre corsage dans les tons moins vifs. Vieux rose, par exemple... Il sera

très chic. La personne qui le choisira a du goût.

— Prends garde ; si elle allait devenir jalouse ?

— Il y aurait de quoi. Je vais me battre, ma foi, sous les couleurs d'une autre dame. »

Il s'incline drôlement devant Noémi, en serrant le drapeau contre sa poitrine :

« Belle enfant, bénissez votre chevalier. »

Noémi rangeait son fil et ses aiguilles ; elle le regarda sans rire et nous fûmes tous frappés de la voix pénétrante avec laquelle elle lui dit : « Eh bien ! que ce drapeau vous préserve ! »

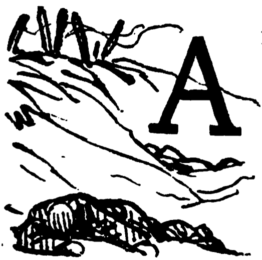
Il ne le préserva point de la balle qui, trois jours après, pendant l'assaut, l'atteignit en plein front. Pauvre petit L... ! Il garda dans la mort son visage de bataille, les sourcils levés, la bouche ouverte qui criait : « En avant ! » Nous le ramenâmes jusqu'au cantonnement d'arrière, pensant qu'il y dormirait plus tranquille que dans le cimetière bombardé, où les régiments descendaient leurs morts. Noémi m'étonna ; elle ne dit

presque rien, tandis que sa mère s'apitoyait longuement. Elle baissa seulement un peu plus la tête sur son ouvrage et ne releva plus les yeux. Cordier fut révolté de tant d'indifférence; il lui déclara méchamment : « C'est votre drapeau qui l'a fait repérer, vous savez. Il le tenait à plein poing, et on ne le lui a pas retiré sans peine. » Nous employâmes l'étoffe tragique à cravater de tricolore une grande gerbe de fleurs, à défaut de couronne. Puis il y eut une messe, le colonel fit un discours, chacun aspergea la fosse d'eau bénite et tout fut dit.

Seulement, quand je revins le lendemain, je vis que le drapeau avait disparu. Un large ruban noir le remplaçait. Jamais on n'a pu savoir qui avait dérobé la douloureuse relique.



LE BLESSÉ



Ah ! misère de misère ! Il n'en reviendra pas beaucoup, de ces pauvres gars.

— Plus que tu ne crois. Il y en a plus d'un qui fait le mort et qui attend la nuit pour rentrer.

— Ils vont se faire démolir, avec cette lune.

— Qui a vu tomber l'aspirant Gautier ?

— Moi, mon lieutenant... Oh ! lui, il y est bien. Il courait en avant, il a fait ça avec ses mains, il dû être touché à la tête. Et il est tombé en même temps. »

Toute la tranchée est garnie d'hommes anxieux qui regardent, par les ébréchures du parapet, la prairie jonchée çà et là de capotes bleues. L'attaque a raté. Notre première vague, que Gautier entraînait, a été fauchée par une

mitrailleuse embusquée à gauche dans un boqueteau. Et les bérets gris, qui ne semblent guère avoir souffert du bombardement, ont eu le temps de sortir de leurs abris. Un quart de ma compagnie est éparpillé là, dans l'herbe rousse. De temps en temps, un coup de feu claque en face. Ce sont les Boches qui achèvent les blessés, peut-être les morts.

Une même angoisse serre les cœurs : on voudrait savoir combien sont morts, combien sont blessés, leurs noms, leurs blessures. Et dans les âmes se glisse un accablement farouche, tout proche du renoncement. Sur ces sentiments tumultueux, sur l'inquiétude des vivants, sur les souffrances des blessés, sur l'immobilité des cadavres, le soir tombe, aussi calme que d'habitude ; les couleurs s'éteignent, les formes s'effacent, la lune apparaît dans le ciel pur : c'est l'heure des brancardiers.

C'est l'heure où ceux qui ne peuvent rentrer seuls, assaillis par la crainte de l'abandon et l'épouvante de la nuit, élèvent des appels douloureux. « A moi !... les brancardiers, à moi !... Venez nous chercher, les gars !...

J'ai la jambe cassée !... Je suis touché au ventre !... » Et des ombres agenouillées, circonspectes, reviennent lentement, à quatre pattes, s'arrêtant pour voir et pour écouter, incertaines sur la direction à prendre. En voici deux qui approchent lourdement, gauchement, sur les mains et sur les genoux. A voix étouffée, les hommes, dans la tranchée, appellent et conseillent : « Psst ! Pas par là... par ici ! A droite ! Du courage, tu y es... Là, donne la main, saute... Bon ! » Et comme l'autre, enfin sauvé, s'ébroue et remercie bruyamment, on lui ferme rudement la bouche : « Ta g.... ! Il y en a d'autres dehors. »

Au deuxième, maintenant. Il semble plus gauche, expliquant : « C'est à cause de mon bras... » Des mains amies l'attirent, le soutiennent, le recueillent : « C'est Guérin ? »

« Non, Lantenac, répond l'homme. Où c'est, le poste de secours ?

— On va t'y conduire. Qu'est-ce que tu as reçu ?

— Une balle. Ah ! tu diras au lieutenant que Gautier est à dix mètres de la tranchée boche, dans un trou, près du buisson noir. Il

a la jambe cassée. Il demande qu'on aille le chercher. Mais faut pas compter le ravoir. On y laisserait sa peau.

— Il est là, le lieutenant. Dis-le lui toi-même.

— J'ai entendu, Lantenac. »

Tous ont entendu, et se taisent. Il n'en est pas un qui ne soit ému par la situation désespérée du blessé ; car Gautier est un de ces aspirants très jeunes et très crânes, presque des enfants, auxquels les hommes accordent une obéissance bienveillante nuancée d'affection paternelle. Mais aller le ramasser, c'est mourir ; et dans chaque conscience se lève, avec les images de la femme et des enfants qui conseillent la prudence, la peur de la mort qui pousse à la lâcheté. Le silence se prolonge ; chacun semble le ressentir comme un reproche : « Ce pauvre gosse, tout de même... » murmurent des voix embarrassées. Mon autorité expire ici, je le sens ; il faudrait que quelqu'un s'offrît pour le sacrifice. Une voix s'élève et dissipe le malaise :

« J'irai, moi. »

Qui a parlé ? C'est Fromond, un petit ma-

çon taciturne. Tous les regards se tournent vers lui. Il ajoute très vite, comme pour s'excuser :

« Je n'ai pas de famille, je ne risque rien. Je vais me déséquiper pour être plus à l'aise... »

Et déjà il a déposé ses cuirs, déboutonné sa capote. Quelque chose de très grand se passe, qu'il ne faut pas rabaisser en parlant de citation ou de récompense. Je lui serre la main en lui disant :

« Prenez une arme. Prenez le revolver du tambour.

— Ce n'est pas la peine.

— Vous pourriez rencontrer des patrouilleurs. »

Il le met dans la poche de sa vareuse, escalade le parapet, et là se retourne :

« Il faudra prévenir pour qu'on ne me tire pas dessus. Je ne rentrerai qu'après le coucher de la lune. »

J'ai envie de saluer. Car l'homme va à la mort, et il le sait.

Nous suivons un instant sa marche rampante, puis il s'efface. Des voix chuchotent, comme pour dissiper des remords :

« C'est impossible qu'il y aille.

— Tu as entendu ce qu'a dit Lantenac : à dix mètres ! »

Je demande qu'on me prévienne s'il revient. Et je descends dans mon poste, plein d'une admiration pensive. Aurais-je eu le courage sans apprêt de ce maçon, si j'avais dû me décider ? Je n'ose me répondre.

La paperasse quotidienne expédiée, je m'étends dans mes couvertures, et, parmi les émotions de cette dure journée que je repasse, la pensée de Fromond revient et domine. A cet instant, sa vie se joue, et celle de Gautier. Il lui faut se déplacer sans arrêter le regard aigu des guetteurs, chercher le blessé qui peut-être s'est évanoui et, s'il veille toujours, prévenir l'appel qui lui montera aux lèvres en voyant apparaître un homme au bord de son trou ; il lui faut s'expliquer à voix presque imperceptible, se faire entendre de ces oreilles où bourdonne la fièvre, obtenir de lui l'effort de s'installer sur son dos et de s'y maintenir ; puis c'est le retour pénible, l'un haletant, mais obstiné, l'autre exsangue et défaillant, sous la menace du coup de feu qui

les clouerait tous deux contre terre. Ce retour surtout m'effraie : car l'homme alerte dépend du blessé lourd et maladroit auquel il est allé lier son sort. Trois coups de fusil que j'entends dehors viennent peut-être de clore l'aventure. Je glisse sans m'en apercevoir dans une torpeur pleine de sang et de massacre...

« Mon lieutenant, dit Cordier en me secouant, Fromond est revenu. Il a ramené l'aspirant. Bien touché, le pauvre petit. Il pleurait quand nous l'avons descendu. Et Fromond disait : « Mon lieutenant, si vous pleurez comme ça, je vais vous rapporter chez les Boches. »

— Appelle-moi Fromond tout de suite.

— Il est là, dehors. »

Fromond rentre, déjà rééquipé, ses yeux brillants de fierté, mais toujours aussi gauche.

« Fromond, je vous propose pour une citation à l'armée. »

Il se dandine un peu, en torturant son ceinturon de contentement :

« Je vous remercie, mon lieutenant... Ça fera plaisir à mes vieux.

— Vous avez donc des parents ? Pourquoi

avez-vous dit que vous étiez sans famille ?

— Pour ne pas humilier les camarades qui n'osaient pas y aller... Et ça se comprend : eux font vivre leur femme et leurs enfants, ça les retient, n'est-ce pas ? Moi, je ne risquais que ma vie, c'est plus facile. »



PERMISSIONNAIRES



Je rêvassais tout à l'heure dans ma cagna, tandis que Cordier furetait autour de moi, combinant pour la centième fois un arrangement nouveau de mes menus objets. Tout à coup deux hommes de corvée se sont arrêtés dans la tranchée et ont jeté lourdement à terre les sacs qu'ils portaient.

« Ouf ! En ligne, face à gauche. La pause. »

Ils ont dû s'asseoir ; ils soufflent un instant en silence.

« Oui, dit l'un, d'une voix lente, j'ai été épaté de voir ça. Jamais tu ne croirais que nous sommes en guerre. Plus elle dure, plus ils s'amusent : des magasins éclairés, des autos superbes, des femmes chic avec petits chapeaux, grandes bottes, poudre de riz, man-

chons et petits chiens, et des embusqués, mon vieux, avec de belles vareuses en drap fin et des culottes ajustées et des machins jaunes bien plus reluisants que nos officiers. Du monde plein les théâtres, plein les métros, plein les cafés... Et quand j'ai essayé de dire que nous autres n'étions pas toujours sur des roses, sais-tu ce qu'ils m'ont répondu ? « Tout de même, vous avez bonne mine. »

— C'est pas des raisonnements, dit l'autre, sur un ton pensif. Ils ne se rendent pas compte. Il faudrait... »

A cet instant précis, un sifflement approche à toute vitesse, et le craquement de l'explosion emplit ma cagna d'une poussée brutale, puis d'une odeur infecte. D'un bond, les deux hommes se sont enfoncés dans l'entrée ; ils en ressortent sans s'être retournés, et j'entends la première voix : « Filons, le coin est repéré. »

L'autre ajoute, en rechargeant son sac :

« Il faudrait, tiens, qu'ils prennent une fois un de ces demi-londrès à côté de la figure ! »

Cordier, qui a bondi dehors derrière eux pour chercher la fusée, rentre les mains vides, mais l'air gouailleur :

« Ils ne m'ont pas demandé l'heure, les deux qui étaient là. Ah ! s'ils ont fait vite pour partir ! »

Il se remet à ranger et dit à mi-voix :

« Il a raison tout de même. J'ai vu ça, moi aussi, en septembre, puis en janvier. Ah ! quand j'ai été blessé à Charleroi, alors, Paris avait un air de guerre ! Tout était triste, noir, désert, les gens allaient à pied, les magasins étaient fermés. Aujourd'hui, tout ça brille, roule, grouille, s'amuse, — pire qu'avant, je vous dis. »

C'est une chose que répètent inlassablement, — Parisiens qui me lisez, — les hommes casqués et sales, en capote fanée et gros souliers, que vous voyez errer sur vos boulevards. Quand, leurs six jours passés, ils reviennent aux tranchées, ils en causent entre eux, pendant les longues heures désœuvrées qui font le poids de cette guerre ; ils comparent avec amertume leurs misères et vos plaisirs.

« J'ai vu tout ça, moi aussi, Cordier. Mais si la vie brillante a repris à Paris, qui en profite ? Ce sont les ouvreuses, les machinistes,

les musiciens, les garçons de restaurant et de café, les cochers, les ouvrières ; ce sont tous les métiers du luxe et du confort, et derrière eux, les usines qui les fournissent. C'est ta femme, qui est modiste et qui gagne sa vie à fabriquer ces chapeaux trop chics qui t'agacent.

— Justement, dit Cordier, c'est le mot. Ce qui m'agace, ce n'est pas que ma femme gagne sa vie ; c'est que ceux qui la lui font gagner ne font pas ça pour elle, mais pour eux. Croyez-vous qu'ils pensent aux ouvrières qu'ils font travailler ? C'est une excuse commode qu'ils se donnent entre eux. Mais c'est bien le cadet de leurs soucis, allez, et leur vrai but, c'est de bien vivre.

— Possible. Si l'intention n'est pas pure, les effets sont du moins heureux. C'est à cette reprise de l'activité régulière que nous devons de sentir derrière nous le pays calme, point anémié, point nerveux ; et tu le sais bien, petit, nous avons besoin de sentir le calme derrière nous pour être tout entiers à la besogne que nous avons à faire. Il faut que les civils travaillent, mais il faut aussi qu'ils s'a-

musent; on ne peut tout de même pas exiger que les gens restent figés dans le deuil, la tristesse, l'austérité morale du premier hiver : ils sécheraient sur pied. Qu'ils se détendent, puisqu'ils en ont toute facilité. Crois-tu qu'à leur place, tu ne céderais pas un peu aux tentations qui les entourent ? C'est aussi de la santé, les divertissements ; c'est une fonction de la vie comme travailler, manger, dormir. Quand un peuple travaille et se détend, il dure. Et nous avons besoin de durer.

— Oh ! Ils dureront, mon lieutenant, vous en faites pas... Et si ça continue, ils s'habitueront très bien à nous voir dans les tranchées.

— On n'en est pas encore là, Cordier. Toutes les familles qui ont des membres sur le front souhaitent ardemment leur préservation et leur retour.

— Oui, mais il y a aussi ceux qui n'y ont personne ? Ou ceux qui ont quelqu'un dans l'intendance, dans l'administration, dans les ravitaillements d'arrière, dans les parcs, dans les convois, dans les bureaux, dans les services, dans tous ces fourbis où l'on a cinq

chances sur cent de mourir au champ d'honneur, tandis que nous autres nous en gardons quatre-vingt-quinze... Ceux-là patienteront; ils vivront normalement, comme vous dites; ils penseront être quittes avec un peu d'argent donné aux Croix-Rouges. Mais nous, bon Dieu ! nous donnons notre temps, notre peau, notre bonheur ; nous vivons dans la boue, sous la menace perpétuelle de la balle qui traverse, de l'obus qui écrase, de la mine qui enfouit, de la bouffée de chlore qui nous fera cracher nos poumons. Ça ne s'équivaut pas tout de même ! Et il ne faut pas croire qu'après la guerre, les deux partis se tiendront quittes. Ça non. »

J'arrête le récit de cette conversation sur cette phrase saisissante : les deux partis... Voilà le danger qu'il faut conjurer de toutes nos forces, car il serait vite gros de querelles civiles. Il faut que les soldats sentent qu'on fait pour eux, à l'arrière, tout ce qu'il est humainement possible de faire, et que la nation ne vit que pour les épauler et les soutenir. Il faut qu'ils voient venir amplement jusqu'à eux ces douceurs qui abondent dans l'arrière-pays

et qui ne lui parviennent qu'appauvries et raréfiées ; ravitaillez le soldat, faites-lui la vie au cantonnement plus variée et plus douce ! Il ne faut pas qu'il ait la sensation que d'autres spéculent sur ses privations : supprimez les mercantis, frappez les bénéfices de guerre ! Il ne faut pas qu'il voie de faux spécialistes quitter le front, et il y en a ! Il ne faut pas qu'il voie des francs-fileurs dispensés d'y aller ou ricocher d'embuscade en embuscade. Il ne faut pas non plus que ceux de l'arrière pensent s'en tirer avec un travail moyen ; il faut qu'ils se crèvent à la tâche ; à cette condition seule, il leur sera pardonné de n'être pas aux endroits où l'on meurt. L'inaction est une trahison, la moindre action est un crime. Et, vraiment, n'y a-t-il nulle part des bureaux où l'on lise les journaux au lieu de travailler, des journées qu'on finit trop tôt, des heures qu'on perd, des besognes qu'on bâcle ? Qui ne voit qu'en totalisant le rendement de ces énergies gaspillées et le travail de ces heures perdues, on avancerait la fin de la guerre d'au moins un jour ? Un jour de moins, c'est bien du sang de moins. Et tous ceux qui seront res-

tés, par mollesse ou par égoïsme, au-dessous de leur tâche, si pacifique et si lointaine soit-elle, auront sur les mains ce sang du dernier jour de la guerre.

Plus de bien-être, plus de justice, plus de rendement encore, il faut tout cela ; ou vous verrez s'affaisser cette admirable force morale qui fait le mur devant vous et sur laquelle, depuis vingt-sept mois, l'ennemi s'acharne sans en pouvoir desceller une pierre.



ANNIVERSAIRE

En souvenir de l'aspirant Jacques Dumont,
du 246e, tombé devant Ablain-Saint-Nazaire,
le 27 mai 1915, à l'âge de 21 ans.



QUELLES influences mystérieuses réveillent en nous les souvenirs ? Parfois un contour, un son, un parfum... Je ne pensais à rien de précis ; j'allais voir des camarades en première ligne, par la tranchée sableuse qui descend du village vers le bois ; tout-à-coup une odeur pénétrante de violettes me donna une petite secousse au cœur ; le présent s'efface, le passé réapparaît comme s'il n'avait jamais cessé d'être. C'est dans un détour semblable de tranchée, un jour tout pareil de l'avril dernier, que je fis connaissance de l'aspirant D..., tué depuis en Artois. L'heure était la même, neuf heures du ma-

tin, moment où le vent est encore frais et le soleil déjà chaud; des collines s'étendaient au loin, comme ici, cendrées de bleu et de rose; et le printemps ressemblait à tous les printemps.

Je savais que, l'avant-veille, la 18e avait reçu un jeune aspirant dont tout le monde parlait avec sympathie; il me plut tout de suite par la façon à la fois correcte et gentille dont il me salua, en s'effaçant pour que je passe. C'était un grand solide garçon de vingt ans, au visage très ouvert, avec des yeux bleus dont le regard était ingénument affectueux, et un soupçon de moustache blonde comme ses cheveux. Je m'arrêtai pour lui causer.

« Vous êtes le nouvel aspirant de la 18e, n'est-ce pas? J'ai entendu parler de vous de façon très élogieuse par mon camarade Bertrand. »

Il rougit tout de suite — il rougissait pour un rien — et il prit un air à la fois confus et souriant pour me répondre :

« Oh! tous ces messieurs m'ont accueilli d'une façon charmante; cela m'a donné con-

fiance. J'arrivais avec le désir de bien faire, mais on me facilite tout. Je vous avoue que les poilus me causaient une certaine appréhension, parce que, enfin, ils ont fait la guerre, et moi non. Mais ils sont tous très dociles, et je sens que je les aimerai bien. »

Aimer, se confier, c'était, de toute évidence, le trait principal de cette nature généreuse qui ne pouvait vivre à l'aise qu'au milieu d'une atmosphère de sympathie. Je le devinai tout de suite, en l'écoutant se livrer avec un empressement joyeux.

« Il me tardait joliment d'être au front, vous savez. A l'arrière, on prend le dégoût de soi-même. Je pensais à ceux qui se battaient sur l'Aisne, en Argonne et sur l'Yser, pendant que je restais inactif, moi jeune et bien portant. Les regards des femmes surtout m'étaient pénibles.

— Quel âge avez-vous ?

— J'aurai vingt et un ans au mois de juin... Maintenant tout me paraît beau, neuf, coloré ; j'ai ma place dans l'œuvre commune, je vous assure que je la remplirai de mon mieux. Tout ce que je vois m'intéresse et me

passionne. Je vous amuse, mon lieutenant, parce que vous, vous avez l'habitude. Hier soir, j'ai fait une patrouille au bord des marais. C'était la première. Nous n'avons rien vu, qu'une espèce de blockhaus douteux ; mais tous les détails me restent gravés avec force. Je suis sûr que toute ma vie je reverrai l'eau, les roseaux et le clair de lune, et que je ressentirai cette fièvre de l'attente...

— Vous êtes poète, je parie. »

Cette fois, il rougit jusqu'à la racine des cheveux et me regarde en dessous, d'un air qui quête l'indulgence.

« Quand la guerre a éclaté, j'avais une petite plaquette qui paraissait chez Lemerre. Je voudrais bien la rattraper. L'heure est tellement grave qu'on a honte des paroles et qu'on voudrait ne compter que par ses actions. Et puis, je n'ai aucune prétention à la littérature. J'avais écrit ça parce que... »

Il s'arrêta en hochant la tête, les yeux fixés à terre. J'achevai sa phrase en riant :

« Allons, dites tout. Parce que vous étiez amoureux. »

Je vois encore son regard redevenu sérieux.

« Je le suis toujours. Je suis fiancé, vous savez, depuis avant la guerre.

— Il n'y a pas d'indiscrétion à vous demander son âge ?

— Dix-huit ans. Sa famille habitait Valenciennes. Maintenant, nous les avons recueillis. Il n'y aura, en somme, pas grand'chose de changé quand nous nous marierons.

— La séparation ne vous a pas trop coûté, à tous deux ?

— Un peu, mais il le fallait. J'aurais eu honte devant elle, si j'étais resté, et elle n'aurait pas été très fière de moi. Je crois que les ménages qui auront rusé pour esquiver les risques de cette guerre le paieront durement plus tard. Avec la honte chez l'homme et le mépris chez la femme, il leur sera difficile de faire du bonheur. »

Ainsi, avec beaucoup d'ingénuité et d'enthousiasme, il avait l'âme sérieuse et saine. Sa nature fine et sensible me plaisait beaucoup et nous devînmes vite grands amis.

Je le vois encore, par un beau soir qui dorait les prairies, assis un peu à l'écart sur des caisses de mitrailleuses, écrivant sur son genou. Nous étions un mois plus tard, en mai. Un canon acharné grondait vers l'Est, et c'était le nôtre, le canon de Lorette, de Carency, de Neuville, qui crevait à coups furieux la ligne allemande ; une espérance fiévreuse nous gonflait le cœur à tous et s'accroissait à voir filer dans la poussière les autos chargées d'obus, à recueillir les paroles enthousiastes des blessés ; un souffle de victoire flottait vraiment dans l'air. Lui, écrivait avec une attention soutenue et, comme je m'approchais, il plia sa lettre et la mit dans son portefeuille.

« Voyez, si je mourais, il faudrait la faire parvenir tout de suite.

— Grand bêta, est-ce qu'on meurt ? »

Il avait pourtant deviné juste. Huit jours après, l'aspirant D... était tué dans Ablain-Saint-Nazaire, d'une balle au front tirée de l'église. C'est à moi qu'on remit ses papiers. J'ai gardé un petit Musset à couverture sou-

ple qui ne le quittait pas et qu'il lisait en cachette, par crainte de sembler romanesque. Quant à la lettre, je l'envoyai avec une lettre de moi... J'en fais l'aveu public : je l'ai lue avant de la cacheter. Je l'ai lue, non point par curiosité, mais pour entendre une fois encore le son de sa voix et l'expression de sa pensée. Il disait : « Je vous écris hâtivement sur mon genou, au milieu d'une prairie, sous un soleil couchant splendide. Le ciel et la terre tremblent, tant le canon tonne en avant de nous. Nous allons sans doute rentrer dans l'action, qui est pour moi ma première bataille et peut-être la bataille suprême. Même en ce cas, je m'en remets sans peur et même avec joie à mon destin, qui m'aura donné une vie heureuse et une mort utile... » Sa mère me répondit une lettre courageuse ; mais, de la douleur de la fiancée, je n'ai jamais rien su.

Il y avait du soleil dans l'église le jour où nous l'enterrâmes ; le chemin du cimetière était frais entre les haies fleuries, et les soldats marchaient sans bruit sur l'herbe lustrée. Au delà les horizons étaient libres et

lumineux... Ainsi ce que je sais de sa vie et de sa mort m'apparaît tout entier baigné dans des impressions printanières ; je n'ai pas souvenir de l'avoir jamais vu par un jour gris. Pure coïncidence qui est presque un symbole.

Voilà la qualité des jeunes hommes qu'ils nous ont tués. Et nous ne les vengerions pas ?



PAQUES FLEURIES



Un beau dimanche de printemps, mon lieutenant ! »

Je ne réponds pas, étant occupé à me débarbouiller à grande eau. Un petit vent frais avive la fraîcheur qui ruisselle sur mon cou et mes épaules, et à travers les gouttelettes qui tremblent au bord de mes cils, j'aperçois de la lumière, du ciel bleu, de la verdure décomposés en scintillements prismatiques. Qu'il fait bon vivre, ce matin ! Que la lumière est jeune et l'air limpide ! Des oiseaux chantent partout dans le bois saccagé, qui fleurit et reverdit malgré ses mutilations.

« L'entendez-vous le loriot ? reprend Cordier qui ne se tient pas d'aise. Et du muguet !

Ah ! s'il va y en avoir, du muguet ! Jusque dans les trous de marmites... »

Il bavarde à la façon dont les oiseaux chantent, parce qu'il y a dans l'air une légèreté de printemps. Moi-même je me sens alerte et joyeux, et je fredonne, en m'épongeant, le chœur de la *Damnation* : « Christ est ressuscité !... » Un beau dimanche de printemps, en vérité. Les pluies ont lavé l'atmosphère, et les horizons lointains transparaissent à travers une brume bleue, plus fine que le poudroiement doré du soleil.

Pas un coup de fusil, pas un coup de canon. La magnificence de ce matin agit à la façon d'une trêve de Dieu ; il semble que les hommes n'aient plus rien d'âpre ni de belliqueux dans le cœur. Je passe en hâte mon revolver et ma jumelle ; la tournée que je veux faire dans les petits postes s'annonce comme une promenade délicieuse.

Des herbes folles ont poussé le long des parapets, et le poids des gouttelettes de rosée les incline au-dessus du boyau. J'ai les épaules vite mouillées. Il y a partout sur le sable

de petits hannetons clairs qui se dégourdissent lentement au soleil ; tout à l'heure, ils vont remplir le bois d'une vibration profonde et continue.

Petit poste 1 : un écriteau avec une flèche, un boyau qui s'enfonce plus avant dans les ramures confuses. Je m'y engage et j'arrive sans bruit jusqu'à ce nid de soleil perdu au cœur des feuillages ; juste à temps pour voir le guetteur, qui me tourne le dos et qui regarde carrément par-dessus le parapet, soulever doucement son fusil. Il dit tout haut, pour lui ou pour ses camarades : « Ah, zut ! Celui-là... ce qu'il est bien posé ! » Et il ajuste lentement le sommet d'un arbre. J'ai compris. A l'extrême faîte se tient un petit moineau. Le coup de feu claque, le moineau s'envole, et je fais ma grosse voix : « Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ? » Il faut voir l'air penaud de mon homme, qui ne semble pourtant pas bourrelé de contrition : « C'est vrai, mon lieutenant, ce n'est pas sérieux ; mais que voulez-vous ? Avec ce beau soleil, on s'ennuie à rester comme ça, sans rien voir et sans rien faire. »

C'est le premier coup de fusil que j'aie entendu depuis mon réveil. Il n'a point donné le change à Vautier que je rencontre en revenant :

« Ils viennent de tirer. Je parie que c'est sur un oiseau.

— Ne pariez pas, vous avez gagné.

— Un beau jour de Pâques, hein ?

— Oui, mais il y manque le carillon des cloches.

— Vous les entendrez bientôt ; elles se recueillent ; ignorez-vous que la cloche de Rocamadour a tinté ces jours-ci ? Or c'est une cloche-fée, qui sonna toujours avant le début et la fin de toute guerre. Ainsi, elle avait tinté en mai 1914... C'est un vrai tuyau, n'est-ce pas ? Maintenant, Grosclaude, qui est l'esprit fort de ma section, a écrit à l'abbaye pour savoir si c'était vrai ; et les pères lui ont poliment répondu qu'ils n'étaient pas au courant du miracle... Dire que cette jolie histoire est peut-être une infâme suggestion des Boches ! »

Je l'écoute en souriant, attentif surtout au

bruissement multiple de la vie, qui vibre toujours davantage autour de nous. Il n'y a plus de hannetons sur le sable attiédi, mais des scarabées mordorés sortis partout de leurs trous. Avez-vous remarqué comme les gros bourdons qui volent dans la lumière donnent une sensation puissante du renouveau ? Pâques, c'est vraiment le jour élu où toutes les forces s'élancent et où toutes les espérances se déploient, la fête même de la vie : chère aux âmes mystiques parce qu'elles y voient une attestation et une promesse, aux âmes païennes parce qu'elles croient y toucher le cœur frais et joyeux du printemps.

Petit poste 2, en lisière du bois ; sur sa gauche s'étendent de vastes plaines, labourées par les tranchées, où des villages, si lointains qu'on ne distingue plus s'ils sont en ruines, sont épars au soleil.

« Eh bien, les œufs sont bons ? »

Je leur ai fait acheter et distribuer, à raison d'un par homme, l'œuf traditionnel à coquille rouge sans lequel il n'y aurait point de vrai jour de Pâques pour ces grands enfants. Ils

sont assis en groupe, sauf le veilleur, et les épluchent en riant.

« Ah, ça, mon lieutenant, c'est une bonne idée. Ça, et puis le quart de vin supplémentaire, et puis le temps qu'il fait... On ne se croirait pas à la guerre.

— Chut ! dit le veilleur. Un Boche.

— Où ça ?

— Dans leur poste à eux. Oh ! il se montre bien, il a toute la tête hors du parapet.

— Tire donc !

— Non, laisse tirer Pécou. Il ne le ratera pas. »

La curiosité, l'instinct du chasseur les a tous mis sur pied. Je regarde par le créneau. A cinquante mètres, au-dessus de la muraille de sacs qui est le petit poste ennemi, une tête coiffée du calot gris se montre librement. C'est un solide garçon au visage jeune et rasé. Il ne regarde point vers nous ; la grande paix de la matinée l'a mis en confiance, il a passé la tête, il regarde les plaines qui s'ensoleillent et prend visiblement plaisir à recevoir dans le visage le petit vent frais qui vient de la rivière.

« Où c'est qu'il est? » dit Pécou, en se hissant lourdement sur la banquette de tir. Pécou est un grand paysan fruste et trapu, au parler lent, avec des mains énormes et de petits yeux bridés.

« Droit devant toi. »

L'homme est toujours là, découvert jusqu'aux épaules. Il remue la tête doucement: il chantonne peut-être un lied d'Allemagne sur la beauté du printemps. A voir sa tranquillité, il doit avoir oublié la guerre.

« Ça y est, dit Pécou. Je l'ai. »

Et, sans cesser de regarder, ramant derrière lui avec sa main droite, il dit :

« Passez-moi un fusil chargé, n'importe lequel. »

On le lui passe et il l'épaule. Une seconde à peine. Le fusil claque, plus d'homme; seul le calot qui a sauté en l'air d'un bon demi-pied, retombe sur le parapet et s'y pose. Tous rient et battent des mains : « Ah ! il en a, des Boches, sur la conscience ! » Et Pécou redescend, ses petits yeux clignotant de contentement, en disant : « Kamarad, kapout ! » Il

le répète deux ou trois fois en regagnant sa place, où de nouveau il épluche son œuf en silence.

Le bois est redevenu calme. Mais ce coup de feu a brusquement terni le soleil et fait taire tous les oiseaux.



LE CURÉ DE VILLOTTE

QUAND j'eus retiré mon équipement et déposé ma capote trempée dans la chambre qui devait être mon gîte d'un soir, je suis sorti dans le village ; il était encore ruisselant de l'averse, et la lumière frisante d'un soleil bas accrochait partout des reflets et des étincelles. Je remontai en flânant vers l'église, qui subsiste seule au milieu d'une vaste étendue de décombres : souvenir des jours de la Marne, où les Boches brûlèrent partout le cœur des villages. Et c'est au milieu de cette dévastation que j'aperçus le curé : il était debout, nu-tête, entouré de quelques petites filles ; il haranguait une quinzaine de badauds en capote défraîchie et en casque,

qui l'écoutaient, les mains au dos, en fumant leurs pipes.

C'était un homme vigoureux, aux cheveux grisonnants et désordonnés, à l'encolure puissante, avec de gros yeux bleus un peu saillants et d'épais sourcils brossés en coup de vent; un sanguin, à coup sûr. Cela se devinait aussi à la façon violente dont il parlait, en agitant une burette de verre qu'il tenait d'un doigt passé dans l'anse fragile. Je m'approchai; il me salua d'une petite inclinaison de tête, sans interrompre son récit :

« Voilà que ça flambait, que ça craquait, que les femmes et les enfants criaient et pleuraient. Eh, Sainte Vierge! comment empêcher ça? Je savais qu'il y avait un état-major au château. J'y vais tout droit et je dis : « Je veux parler à votre général. » — « Qu'est-ce que vous lui voulez? » — « Je ne peux le dire qu'à lui seul. C'est très pressé. » On me conduit au salon, et là je trouve non pas un, mais deux grands généraux silésiens qui causaient. Je n'avais point peur, non, mais je n'étais pas fier non plus devant ces deux colosses. Le plus grand se lève et me

demande, comme s'il aboyait : « Eh bien ! quoi ? — « Monsieur le général, je viens faire appel à vos sentiments d'humanité en faveur de quelques pauvres innocents, des femmes et des enfants, qui vont être brûlés si vous n'intervenez pas. » — « Tant pis pour vous : c'est la guerre. Vous l'avez voulue, n'est-ce pas ? Eh bien, vous l'avez.

CENSURÉ . Les Belges aussi l'ont voulue ; nous avons tout brûlé chez eux, nous avons tout fusillé, les civils et même les curés, vous m'entendez ? Les curés, qui ont tiré sur nous... » — « Monsieur le général, je ne fais pas de politique. C'est à vos sentiments de chrétien que j'en appelle en faveur de quelques innocents qui vont mourir. Quant à moi, je n'ai tiré sur personne ; j'ai même soigné vos blessés. » — « Vous avez soigné nos blessés, vous ? » — « Parfaitement. Et il en reste un dans votre ambulance, le lieutenant Weimann, qui peut l'attester. » — « Nous allons voir. » Et il a envoyé tout de suite, sans me relâcher. Quand il a su que c'était exact, il a grogné : « C'est bon. Vous pouvez faire

cesser les hommes. » Oui, mais je me suis fait accompagner par un officier : bien m'en a pris. Ils étaient en train de piller une maison avant de l'allumer. Ils entassaient les armoires, les tables, les fauteuils sur des chariots ; et justement ils attachaient tout en haut une grande pendule. Ah ! ils n'ont pas changé depuis 70 ! Quand ils m'ont vu, ils ont couru chercher leurs fusils. Alors l'officier s'est avancé, et il a bien fallu qu'ils remettent tout en place.

» Voyez-vous, j'ai vu plus de deux mille chefs ici : je n'en ai pas vu deux qui eussent des sentiments humains.

— Vous êtes Alsacien ? lui dis-je, intrigué par son accent un peu dur.

— Je suis des environs de Metz. Je parle à peu près l'allemand. Aussi, parfois, leurs officiers venaient causer avec moi. « Eh bien ! monsieur le curé, que pensez-vous de la guerre ? Vous ne vous attendiez pas à nous voir ici, hein ? » — « Ça, non, c'est vrai ! » — « Et cette fois, vous savez, nous ne nous en irons plus. Nous garderons tout ce que nous avons pris, et en plus, il faudra

nous payer cinquante milliards. » Moi, je disais doucement : « La guerre n'est pas finie. » Cela les mettait en colère, de voir que je gardais quelque espoir. Un jour, un grand lieutenant ramassa un sac à avoine vide qui traînait, et il me dit, en faisant le geste d'y fourrer à chaque fois quelque chose : « Regardez bien. Nous mettons dans ce sac la Belgique, Charleroi et ses cinquante mille prisonniers, Maubeuge et ses cent mille prisonniers. Nous mettons dans ce sac Paris et toute la France jusqu'à la Touraine ; nous mettons dans ce sac Joffre et Poincaré; nous y mettons toute l'armée française; et quand ce sera fait, nous fermerons ce sac et nous le taperons contre la muraille, comme ça, comme ça, jusqu'à ce qu'on nous ait donné le bon Champagne. » Il disait : *le* Champagne. Ils en sont fous, de ce vin-là. »

Les hommes riaient ; et les petites filles en robes claires riaient aussi, en regardant de tous leurs yeux ces gens frustes et bonasses qui vivent au milieu de choses terrifiantes.

« Ils ne vous ont pas fait de mal ? dis-je.

— Non... Ah ! par exemple, le vendredi soir, s'il n'avait pas plu, j'étais fusillé. Voici comment. Depuis la veille, nous voyions bien que les choses tournaient mal pour eux ; ils préparaient leur départ. Vers deux heures de l'après-midi, un chef m'envoie chercher ; il me demande quel chemin ils doivent prendre pour gagner la ferme de Lamermont. « Pourquoi faire ? » — « Pour aller en forêt d'Argonne. » Là-dessus, je me dis : « Ah ! chameaux ! vous m'en avez fait assez voir, ces jours-ci ; à mon tour de rire. » Donc, je le leur explique, et j'ajoute : « Quand vous arriverez là, vous trouverez une côte devant vous. Un chemin tourne à gauche. Vous ne le prendrez pas. Un autre chemin monte tout droit. Vous le prendrez. Il conduit dans la forêt. » Il y conduit si bien qu'il s'y perd : c'est un mauvais sentier coupé de fondrières, qui va buter quelque part au bord d'un ravin. Et là-dessus leur cavalerie s'ébranle, puis leur infanterie, puis leur artillerie... J'en riais encore le soir, en me chauffant les pieds devant mon feu ; je voyais leurs

gros obusiers, traînés à huit chevaux, qui pataugeaient, qui s'embourbaient dans la nuit noire et sous la pluie. Tout-à-coup un grand diable de gendarme silésien entre. Il me salue, je le salue, et je lui découvre un petit air goguenard qui ne me disait rien du tout.

« Monsieur le curé, j'ai appris que vous aviez eu bien de la misère. » — « Oui. » — « J'ai trouvé une bouteille de champagne. Si vous voulez, nous allons la boire ensemble. » Et il s'assied à ma droite, comme pour sécher ses bottes. La porte se rouvre, il rentre un deuxième gendarme : et celui-ci s'asseoit à ma gauche. « Tiens, tu n'as pas la bouteille? » — « Non, c'est Karl qui l'apporte. » Karl rentre à son tour, pose la bouteille sur la table et s'asseoit derrière moi. Oh ! oh ! cela me paraissait louche, d'autant plus que je pensais à mon escapade de la forêt. Je dis : « Si vous permettez, messieurs, je vais faire une petite commission et, après ça, nous serons tous à l'aise pour boire le champagne. » Je sors donc. Il pleuvait à torrents et j'étais en pantouffles. Mais je n'y songeais

guère. Je cours au fond du jardin, je grimpe les douze marches, je m'étends à plat-ventre au pied d'un rucher. De là, je plongeais dans la maison. Je les vis courir à travers toutes les pièces, leur sabre à la main, en sacrant. Ah ! je vous jure que je ne sentais pas la pluie. Et pourtant elle tombait comme d'une fontaine. Ils n'ont pas cherché au dehors, à cause de ce déluge : c'est pourquoi je dis que, s'il n'avait pas plu, j'étais pris et fusillé.

» Je courus ensuite me cacher chez les parents de cette petite fille ; tu t'en souviens, hein ? Et le lendemain, les Boches partirent. Ils envoyèrent encore deux uhlans qui firent le tour de la maison avec défiance. Ça leur coûtait de s'en aller sans s'être vengés... Ah ! je dois être sur leurs tablettes, pour sûr ! »

Monsieur le curé, vous serez bien étonné en lisant ici votre humble histoire, et si vous cherchez dans vos souvenirs qui a pu vous trahir ainsi, vous ne reverrez sans doute que que la silhouette confuse d'un inconnu perdu dans la foule qui vous entourait, ce soir de

soleil et de pluie ; mais lui vous écoutait avec une sympathie très attentive, car il retrouvait dans votre récit les qualités de bravoure, de charité et d'ironie qui nous grandissent aux yeux de l'étranger. A ce titre, votre histoire ne vous appartient pas, et il est bon qu'elle ait été contée.



LA MÈRE LEGRAND



Vous savez qu'on a enfin des nouvelles de Didier ? Il est prisonnier à Dresde, avec la jambe cassée.

— Ah ! tant mieux ! En voilà encore un qu'on avait enterré sans savoir.

— Et Laurent est à Dresde aussi. Il ne doit pas décolérer, de s'être laissé refaire par les Boches.

— Ces « ballots », comme il disait... »

Tout le monde a un petit rire ; pendant un instant, chacun de nous, à califourchon sur sa chaise ou adossé au mur, fume son cigare sans parler. Cela fait autant de points brillants dans la nuit légère qui voile à peine devant nous le vaste paysage de haies, de prairies, de meules ; nuit de juin, où quelque

chose de la transparence du jour subsiste dans l'ombre bleue. La fraîcheur des herbages nous pénètre délicieusement ; et nous nous laissons aller au bonheur de vivre, en écoutant tressaillir, sous le clignotement des étoiles, l'innombrable chanson des cri-cris.

« Et M. Faure, ce grand lieutenant blond qui était si gai et qui me faisait la cour comme à une jeunesse ? Il disait que j'étais son béguin. A quatre-vingts ans ! Pensez voir !... »

C'est la mère Legrand, notre hôtesse, qui vient d'élever la voix. Elle est assise un peu à l'écart, sur le banc de pierre, et nous écoute, les mains sur ses genoux. Bonne et brave femme qui ne se fâche jamais de notre gaieté tapageuse, — encore que souvent la tête lui en tourne, — et qui porte à chacun de nous un intérêt discret, un peu maternel.

« Votre béguin, mère Legrand ? Mais il est disparu depuis l'affaire du 14 avril ! Comment, vous ne saviez pas ?...

— Ah ! le pauvre garçon ! Je me disais aussi : comment ça se fait que mon amoureux ne vienne plus ?

— Voyez-vous ça ? Elle est coquette comme

une jolie femme. C'est que vous avez dû être très bien, mère Legrand. Si, si... Oh! il y a sur la cheminée un portrait de vous... Sacristi! Quel dommage que vous ne soyez pas de soixante ans plus jeune! On aurait eu tant de plaisir à vous faire mal tourner!

— Oui... Eh bien, vous seriez resté sur vos frais, mon officier, tout reluisant que vous êtes. A cet âge-là, j'avais déjà trouvé mieux. »

Et de rire... Ce soir bucolique semble un soir d'après la guerre. Le calme qui nous entoure nous a tellement détachés des événements les plus immédiats qu'ils ne nous touchent plus qu'à la façon des souvenirs; et en causant des camarades qui furent moins heureux, nous éprouvons en secret — pourquoi ne pas l'avouer? c'est humain — la satisfaction égoïste d'avoir échappé à toutes ces choses.

« Alors, ce pauvre Faure est disparu! Et comment ça?

— Ma foi, on n'en sait rien. L'affaire s'est passée sous bois. Il y en a qui l'ont vu entrer dans un taillis, revolver au poing, et là se trouvaient certainement des Boches; d'au-

tres l'ont vu disparaître dans la tranchée ennemie; un de ses hommes jure qu'il a été frappé avant d'y arriver et qu'il est resté là, la tête enfouie dans un trou d'obus, un bras derrière le dos. Où il est au juste, nul ne le sait. Peut-être vivant en Bochie. Peut-être mort entre les lignes. En tout cas, je n'ai guère espoir de le revoir.

— Il ne faut pas dire ça, dit la mère Legrand. C'est un mot très grave. Vous ne savez pas. »

Une chouette passe au-dessus de nos têtes, d'un vol ouaté, et s'éloigne en jetant son cri lugubre.

« Ce que je trouve admirable, dit Vautier, c'est le courage de sa jeune femme. Elle n'a jamais voulu admettre que son mari soit mort. Elle s'est adressée partout : au ministère, aux Croix-Rouges, au roi d'Espagne, aux œuvres d'Amérique : pas de réponse, ou des réponses sans espoir. Et tous les jours, elle lui écrit; toutes les semaines, elle lui envoie sa lettre et un colis, pour qu'il ne souffre pas de la faim. Elle met uniquement comme adresse : « Lieutenant Louis Faure, prisonnier de guerre

en Allemagne » ; et elle expédie par la Suisse. Maintenant, expliquez ça comme vous voudrez : jamais un colis ne lui est revenu, jamais une lettre.

— Peut-être va-t-on tout lui retourner d'un coup ?

— C'est peu probable. Et je la connais. Elle s'est obstinée dans cet espoir, elle s'y tiendra avec énergie.

— Elle a raison, dit la mère Legrand avec un soupir. Il ne faut jamais chasser l'espérance, la petite espérance. Si je connaissais cette jeune dame, je lui raconterais mon histoire.

— Votre histoire, mère Legrand ? Il faut nous la raconter tout de suite. »

Au delà de l'horizon, des fusées rouges ont fleuri ; de brusques éclairs vacillent, et les détonations répétées des batteries viennent jusqu'à nous. Mais que nous importe ce lointain tir de barrage ? C'est à d'autres de tenir la tranchée : après tout, ils ne souffrent que ce que nous avons souffert. Chacun son tour. Dans les granges dispersées d'où filtrent des rais de lumière, nos hommes continuent à

chanter des airs de pays ; et penchés sur nos chaises autour de la mère Legrand, nous l'écoutons raconter sa simple histoire, qu'il faudrait dédier à l'inquiétude de tous ceux qui ne veulent pas désespérer.

« Moi aussi, j'ai été comme la dame de M. Faure, à cette différence près que Legrand n'était que mon promis quand il disparut à Sébastopol. Dans ce temps-là, c'était contre les Russes qu'on se battait... Enfin ! On mit des formes pour nous apprendre la chose. Mais tous ses camarades nous laissaient peu d'espoir. Ils l'avaient vu tué, blessé ou combattant furieusement au milieu des ennemis. Tout le monde me disait : « Ma pauvre petite », et me regardait en pleurant. Et moi, je pensais : « Imbéciles ! » Il y avait en moi un petit quelque chose qui me répétait sans cesse : « Non, ton « siffleu » n'est pas mort. » Je l'appelais mon « siffleu » parce qu'il sifflait comme un merle ; et je savais toujours qu'il arrivait quand j'entendais siffler très loin sur la route *Joyeux tambour*, — un air qui n'est pas de votre temps, pour sûr. Je ne voulus pas prendre le deuil : il me semblait

que je l'aurais tué. Par exemple, quand tout fut fini et que les prisonniers revinrent et que lui seul ne revint pas, ça me donna un rude coup de poing. Je doutai un peu, mais je n'en dis rien. Ma pauvre mère me parla d'un autre établissement; j'en devins malade. Tellement qu'on me laissa mes idées, et que trois ans s'écoulèrent. Ah ! mes bons messieurs, vous voulez savoir comment il revint ? Eh bien, un soir de juillet, nous étions assis à la table où vous mangez, dans la cuisine, et nous parlions de je ne sais quoi, quand j'entends siffler : *Joyeux tambour*, très loin sur la route. Mon sang s'est arrêté, je me suis levée, j'ai dit : « Voilà mon « siffleu » qui revient ! »

Elle l'a dit d'un tel accent que nous regardons tous, comme elle, la route où jadis eut lieu la belle rencontre.

« Et c'était lui. Il avait la tête chaude, mon Legrand. Il avait frappé un gardien là-bas et ils l'avaient gardé trois ans dans leurs prisons. Trois ans ! Pensez voir !... »

Nous pensons, sans le dire, que la mère Legrand a été jeune, qu'elle a aimé passionnément, et que c'est une chose étrange... Brave

mère Legrand ! Qu'elle trouve ici notre reconnaissance pour l'eau chaude qui nous attend toujours chez elle au retour des tranchées, pour le chocolat qu'elle offre ce soir-là et qu'elle n'accepte pas qu'on lui paie, pour les draps qu'elle nous fournit et qui sentent bon l'eau de rivière. Et aussi nos excuses pour tant d'assiettes cassées que son vaisselier, — son beau vaisselier flamand — en est presque vide...



PROPOS AVANT L'ATTAQUE



Messieurs, nous remontons en ligne demain soir.

— C'est sûr, ça ?

— Sûr comme voilà une soupière. J'ai rencontré l'interprète de la division, il m'a glissé le tuyau. Tout est prêt : une artillerie colossale, des contre-batteries écrasantes, une aviation à la hauteur...

— Des pontonniers prêts à jeter des ponts...

— Ah ! tu l'as entendu dire, toi aussi ?... Et de la cavalerie pour la poursuite. Vous riez, mais c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire : deux escadrons sont arrivés ce soir du Q. G. d'armée, avec des auto-mitrailleuses, des autos-canons, tout un bazar.

— Où va-t-on les mettre ?

— Au bois des V..., près de l'observatoire de l'état-major.

— Charmant endroit, d'ailleurs.

— Il y a du muguet.

— Et des fraises.

— Je changerais bien.

— Bertrand ?

— Mon lieutenant ?

— Où avez-vous acheté ce pinard ? Il est infect.

— C'est celui de l'ordinaire, mon lieutenant.

— Hum... Eh bien, ce soir, avant-veille d'attaque, je propose de boire du vin bouché. Aux voix !

— Oui, oui, oui !

— Entendu. Apportez-nous six bouteilles de n'importe quoi, pourvu que ça coûte 2 fr. 75. Et ceux qui les paieront, ce seront les raseurs qui parleront d'attaque ou de guerre avant le café. Adopté aussi ? Bon.

— C'est ça, parlons d'autre chose. Ah ! j'ai vu, à F..., une délicieuse petite femme.

— Je la connais.

— Parie que non.

— Parie que si.

— La mienne est blonde.

— C'est bien ça, châtain.

— Grande ?

— Oui, d'une bonne taille moyenne.

— De jolies dents, de jolis yeux.

— Jolie du haut en bas. C'est la mienne. Elle est vendeuse aux Elégants.

— Ah ! c'est Simone. Parbleu, nous la connaissons tous.

— Pas du tout, elle tient une papeterie derrière l'église.

— Alors, c'est Germaine, le béguin de Grégère. Oui, oui... Tu lui as acheté vingt-trois boîtes de papier à lettres en une semaine, ce n'est pas naturel.

— Achète des cartes postales, mon vieux, ça tient moins de place dans une cantine.

— Et méfie-toi des aviateurs.

— Oh ! il y a des aviateurs par là, Grégère? Diable !

— Pourquoi « diable » ?

— Parce qu'en amour, rien n'existe plus à côté d'un brassard qui porte deux ailes. Rien, — pas même un cavalier. Ainsi, mesure ton audace !

— Il faut être juste. Les aviateurs ont aussi des heures dures. Ces jours-ci, les Boches les sonnent terriblement au 105, quand il essaient de repérer pour nous les batteries de la cote 72. Avez-vous vu leurs photos ? Elles sont épatantes.

— Bertrand ?

— Mon capitaine ?

— Vous marquerez la première bouteille au compte de M. Vautier.

— Pourquoi ?...

— Tu as parlé de l'attaque, c'est défendu.

— Oh ! une allusion... Mais ça va bien : mon petit Ivan, je t'ai à l'œil, tu paieras la seconde.

— On a des nouvelles de Pelletier, vous savez ? Toujours patraque.

— Il exagère. Combien y a-t-il qu'il nous a quittés ?

— Six mois ; sa blessure est guérie, allez ; mais il s'endort dans les délices de Capoue.

— Capoue ? Tiens, je croyais qu'elle s'appelait Valentine.

— Vlan ! Ecoutez un peu les rosseries, comme elles dégringolent... Moi je vous dis que

Pelletier est plus touché que vous ne croyez.

— Faites silence, la Faculté parle.

— C'est moi qui l'ai pansé. J'ai bien senti que ça n'irait pas tout seul. Nous verrons si vous ferez le faraud, après-demain soir, quand on vous ramènera au poste de secours avec une balle dans la patte ou un morceau de ferraille dans une partie quelconque de votre individu.

— Président de table !

— Quoi ?

— La deuxième bouteille au toubib, qui me parle de l'attaque.

— La deuxième bouteille au compte du docteur, Bertrand.

— Et vous me marquerez la troisième. Il n'y a pas d'amende qui tienne, il faut que je savoure les délices qu'il m'a fait entrevoir : balle dans la patte, pansement, ambulance, train sanitaire, hôpital, — draps blancs, — repos, — béatitude... Des femmes se penchent à mon chevet... Moi, je ferme les yeux. Je fais semblant de beaucoup souffrir. On m'embrasse. C'est charmant.

— Sais-tu, Sorel, que cette aventure m'est arrivée, après ma première blessure?

— Oh ! oh ! Raconte-nous ça tout de suite.

— Ça n'a rien d'affriolant, allez; j'avais la mâchoire cassée, j'avais beaucoup saigné, j'étais bien bas. Il y avait dans ma salle une petite Croix-Rouge très gentille. Tous les blessés se sentaient mieux quand elle s'approchait en silence, posait sa main fraîche sur leurs fronts fiévreux, se penchait pour demander doucement : « Besoin de rien ? » Or, ce jour-là, je me sentais très faible, j'avais besoin d'être bercé ; je lui répondis comme je pus, en ânonnant : « Si, que vous m'embrassiez. » Elle se pencha tout simplement, me mit un baiser sur le front et dit : « Mon pauvre petit ! » Or, elle avait vingt ans peut-être, et moi trente. Mais un blessé, c'est souvent tout près d'être un enfant.

— Elle est très convenable, ton histoire.

— Je n'ai jamais annoncé le contraire.

— En tout cas, elle nous ouvre des horizons charmants. A nous les petites infirmières en linge frais, trois jours après l'attaque !

— Encore, Hébert ? Tu paieras la quatrième.

— Je paierai la quatrième, mais nom de

nom, je suis lancé, rien ne m'arrêtera. Et je donne rendez-vous à Nice pour la fin de la semaine à tous ceux qui auront, comme moi, la bonne blessure. Qu'ils lèvent la main, ceux qui auront la bonne blessure !

— Moi, moi, moi !

— Et la Croix de guerre ?

— Tous, tous !

— Et la croix de bois ?

— Hou !

— A l'amende !

— L'amende est accordée.

— Peuh ! Il est pourtant sûr que quelques uns ici sont marqués ; c'est fatal.

— Assez ! Qu'il sorte !

— Hébert, tu paieras aussi la sixième bouteille ; le vin donne des idées gaies.

— Et revenons à Simone et Germaine. Moi, j'aime mieux Germaine. Je suis sûr qu'elle gagne honnêtement cinquante pour cent sur chaque achat, mais elle a une façon de dire : « C'est trois soixante-quinze... » qui me remue le cœur.

— Oh ! pour être roublarde... Ainsi je l'ai vue...

— Pourquoi ne ris-tu pas avec nous, vieux Charles ?

— Je vous trouve joliment agités et nerveux, ce soir. C'est l'influence de l'attaque, sans doute.

— Mais puisqu'on n'en parle pas...

— Tu tu tu... Le mot revient toutes les minutes. Ah ! elles ont été vite payées, les six bouteilles ! Je n'aime pas cette trépidation nerveuse qui vous tient tous ; ça me rend triste.

— Il y a autre chose, allons. Tu as le cafard depuis trois jours.

— Eh bien ! oui, mais c'est idiot. Il y a que mon ordonnance m'a dit : « Mon lieutenant, je sens que cette fois la guerre va finir pour nous deux. » Et cette phrase ne me sort plus de la tête.

— Quoi, quoi ? Tu crois aux pressentiments, toi ?

— Hep ! R... et Leduc, debout ! Debout pour le toast !

— Messieurs, je lève mon verre au succès de l'attaque et à la grande déconfiture des troupes wurtembergeoises.

— Hurrah !

— Et à nos bonnes santés, si ça ne vous fait rien.

— Qui commande les grenadiers chez toi?

— Le petit Moreno.

— Et la première vague?

— Présent!

— Bon, ça va alors. Mais à ma gauche, j'ai les chasseurs, que je ne connais pas. C'est toujours embêtant d'être liaison entre deux divisions.

— Du café?

— Non, merci. Je veux dormir ma pleine nuit, savourer mon bon lit une dernière fois.

— On s'en va?

— On s'en va. Passe-moi mon calot, petit. Merci. Bonsoir, mère Legrand... Ah! le beau clair de lune!

— Au moins, on verra clair devant soi, quand on sera dans les positions boches.

— Et on pourra se tenir paré pour la contre-attaque.

— A moins qu'ils ne nous écrabouillent sous les marmites?

— C'est possible. Je vois très bien l'état de fatigue, d'énervement, d'exaltation dans le-

quel nous serons tous avant quarante-huit heures. Et la campagne, ce soir, est si calme !

— On n'entend que des cri-cris.

— Tiens, une rafale de 75 !

— Les Boches ne se doutent de rien.

— Crois-tu ?

— J'espère.

— Oh ! et puis claquer ici, ou dans trente ans, qu'est-ce que ça peut bien faire ? En pleine action, en plein élan, sans dire ouf ! Ça me va.

— Bonsoir, mes amis.

— Bonsoir.

— Bonsoir.

— Donne-moi du feu.

— Voilà mon briquet.

— « Bonsoir, madame la Lune... »

LE TROU D'OBUS

Autour de nous, dans la pénombre du poste de secours où des bougies dispersées brillent sans éclairer, des ombres s'agitent ; une odeur d'iode et de sang flotte dans l'air; les infirmiers sont en plein travail. L'aide-major en blouse blanche panse un de mes sergents assis devant lui. Le major rajuste à tout instant son lorgnon qui dégringole; le sergent, dont le haut du torse est nu, ne bouge pas ; il tient son cou baissé, ses yeux clos, dans une attitude bestiale et recrue de fatigue. Ses cheveux sont poissés et raidis. J'attends que vienne le tour de Grégère, blessé au côté ; Grégère, adossé au mur, regarde aussi la scène.

« Il est à bout, dit-il, mais il a été bien

énergique. Je voulais le ramener sur mon dos ; il a refusé, il a rampé sur ma trace, malgré son bras mort. C'est curieux, il a été touché à la tête et c'est du bras qu'il se plaint. Comment expliquez-vous ça, docteur ?

— Ah ça ! Grégère, si vous me parliez de vous, mon petit ? »

Je ne reconnais plus mon sous-lieutenant novice dans ce garçon à la voix décidée, un peu exaltée. Sa capote est boueuse et déchirée sur le flanc droit ; il y a dans ses yeux la fièvre de sa blessure et l'autorité que donne le danger à celui qui vient de le courir.

« Moi ? Ah ! j'ai repéré leur mitrailleuse, de mon trou. Je vous en ai fait un petit croquis que je vais vous donner. Entre les deux vieilles souches, près du buisson. Nous l'avions signalée bien trop à gauche.

— Commencez par le commencement, si vous voulez.

— Eh bien, quand j'ai été dehors, j'ai senti que ça n'irait pas tout seul et qu'il fallait faire vite. Je les voyais apparaître dans leur tranchée, nu-tête et en bras de chemise ; il faut croire qu'ils avaient chaud dans leurs

abris. Et ça s'est mis à claquer de tous les côtés. Puis, cla-cla-cla-cla... leur sacrée mitrailleuse s'est allumée dans le boqueteau. C'est à ce moment qu'un éclat d'obus m'a envoyé dans un trou de marmite. D'où venait-il ? Je n'en sais rien. Je ne m'étais pas aperçu que leur artillerie faisait un barrage. Bref, je me retrouve dans le creux, le côté engourdi, entendant les balles siffler au-dessus de moi. Je vois Delmas tombé sur le ventre, au bord du trou ; chaque coup de feu traçait un sillon dans la terre, près de lui ; on le visait. J'avais beau lui crier : « Tendez la main, venez ici, vous allez vous faire tuer ! », il ne répondait pas. Il était assommé. Alors je l'ai empoigné par un bras, comme j'ai pu, et je l'ai tiré vers moi ; ça l'a réveillé, car c'était son bras malade, et j'y allais fort, vous savez. Quand je l'ai eu, je l'ai étendu dans le fond du trou ; et comme j'entendais des ordres brefs, jetés en boche, j'ai craint qu'ils ne contre-attaquent tout de suite. J'ai pris mon revolver, — mais plus de barillet : une balle l'avait brisé dans mon étui. Alors j'ai rattrapé son fusil, j'ai décrassé vivement

la culasse tout enrayée par la terre, je l'ai rechargé et je l'ai posé devant moi sur mon mouchoir. Je pensais bien que je serais vite fixé : ou ils allaient sortir tout de suite, ou ils ne sortiraient pas du tout. Ils ne sont pas sortis. Mais ils continuaient à jeter des grenades, et ce n'était pas drôle. Je les voyais s'abattre en tournoyant à gauche, à droite ; leurs explosions ébranlaient la terre sans arrêt. Puis ça s'est calmé. Plus rien que le ciel gris, où s'en allaient les nuages. C'est extraordinaire, la disparition subite de cet horizon qui s'ouvrait tout à l'heure devant vous, vaste et libre, et qui se réduit brusquement au bord circulaire d'un entonnoir. Pourtant, en me soulevant un peu, en risquant un œil oblique sous le couvert d'une motte de terre, j'apercevais vers ma gauche un bout de leur tranchée et le damné petit bois qui nous a pris d'enfilade. Je les voyais bien, les Boches, aux aguets, le fusil levé, parfois découverts jusqu'aux épaules, tous des blonds. Pourquoi ne tiriez-vous pas ?...

— Là, dit le major en attachant une fiche à la capote du blessé. Monsieur Grégère, je

suis à vous. Si vous voulez vous dévêtir un peu...

— Pas moyen, dit Grégère avec une grimace. Le côté me fait un mal de chien.

— Eh bien, dit le docteur en lui dégrafant sa capote, je vais vous aider.

— Il s'en tirera ? demande Grégère en désignant des yeux le sergent que deux brancardiers emmènent, tête bandée et dodelinante.

— Oui, mais ce sera long. Il est bien touché. Levez les bras, je vous prie.

— En tout cas, il avait une sale mine dans le trou d'obus : un visage tiré, qui se décomposait à vue d'œil. Quand je l'ai redressé légèrement pour le panser, il s'est mis à vomir. Il avait dans le crâne un sillon, au fond duquel bougeottait une petite flaque rouge. Je lui ai entortillé la tête comme j'ai pu ; puis j'ai fendu sa manche pour regarder son épaule. Je n'ai rien trouvé. Mais c'est un début compliqué dans la médecine que d'opérer à plat ventre dans un trou d'obus, avec un morceau de ferraille dans le flanc. Oh ! vous me faites mal, docteur !... Quand j'ai eu fini,

je lui ai fait boire une bonne gorgée de rhum, ça l'a retapé. Puis j'ai regardé l'heure à ma montre : encore deux heures de jour. Croyez-moi si vous voulez, je me sentais très calme, très lucide, et prodigieusement intéressé par ce qui allait arriver. J'ai craint un instant que le 58 ou le 75 n'entreprenne de nous venger ; car nous étions admirablement placés pour prendre tous les coups trop courts, et un seul suffit. J'ai bien songé à organiser un des côtés de l'entonnoir, et j'ai même commencé avec l'outil de Delmas, mais ma blessure me gênait de plus en plus. Alors, pour tuer le temps, j'ai fait ce croquis que vous avez, et je me suis délecté à voir tourner au-dessus de nous ce Farman, qui volait si bas, et sur lequel les Boches ont brûlé, je crois bien, toutes leurs cartouches.

— Hé, dit le major en approchant la lampe, la plaie est pénétrante plus que vous ne le disiez. »

En effet, la chair, à la pleine lumière, apparaît labourée et saigneuse : avec une pince, le major en retire des débris effilochés de vêtement. Grégère, qui ne peut se courber et

dont le visage est maintenant invisible dans la pénombre, agite nerveusement la jambe. Il dit :

« Huit jours ?

— Ou huit semaines. Vous ferez de la suppuration.

— Vous allez m'évacuer ?

— Bien sûr. Préparez-moi donc l'alcool et un pansement A.

— Eh bien ! c'est gai, dit-il d'une voix piteuse. Juste au moment où je fais mes preuves devant mes poilus et où j'acquiers le droit de les commander ! Qu'est-ce qu'ils vont croire ?

— Grégère, vous ne m'avez pas dit comment vous étiez revenu ?

— Oh ! rien d'extraordinaire. Je n'ai pas voulu attendre la nuit complète, crainte d'être ramassé par une patrouille boche ou canardé par nos guetteurs. Je lui ai retiré son équipement, et entre chien et loup, à cette heure trouble où il n'y a encore ni tiraillerie ni fusées, je suis sorti à plat ventre ; il me suivait sur un coude. Nous avons passé à travers un réseau Brun, contourné des trous

et des cadavres ; j'ai aperçu une saignée dans la tranchée, avec un groupe de têtes casquées qui nous regardaient venir, qui nous appelaient et qui nous ont recueillis. Je ne croyais pas que vous m'enverriez à l'ambulance pour si peu !

— Attendez demain, dit le docteur avec sa voix tranquille, et vous verrez. »

Il n'est pas content de s'en aller, Grégère ; il a le mordant et l'ardeur de ces jeunes officiers récemment promus qui n'ont pas encore subi l'usure de la vie de tranchées ; et quand il me serre la main, appuyé sur son ordonnance qui porte tout son équipement neuf, il se mord les lèvres :

« Surtout, tenez-moi au courant ; je reviendrai vite.

— Bien sûr, mon petit », lui dis-je.

Et pour le faire rire :

« A moins qu'avant, je ne vous écrive qu'on les a eus... »



UN RÉGLAGE



Nous suivions machinalement une étroite piste de la forêt. Quelques mots dits par mon compagnon, ancien *x* qui commande une belle batterie de 105 dans ce coin d'Argonne, avaient réveillé nos souvenirs de Paris ; et nous y cédions avec un plaisir mélancolique. Le soir tombait, très calme. Les taillis devenaient sombres. La lumière qui envahit brusquement le sentier me fit lever les yeux ; partout, à travers les branches saccagées, ployées, rompues, le ciel transparaissait.

« Ils ont donc bombardé ici ? demandai-je.

— Comment, vous ne savez pas ? C'est dans cette clairière que Le Moël a été tué, avec trois servants et un pointeur. Et sa batterie y a

perdu deux pièces et deux caissons. Avancez un peu, nous allons en voir les débris. »

Sous les halliers, qui ont reverdi malgré leurs blessures, ce ne sont en effet que ferrures tordues. En avant du bois, au milieu de vagues haies, les casemates qui abritèrent les pièces étalent leurs ruines béantes et leurs rondins éclatés. Dans l'une d'elles, il y a un canon tragique, un 75 surpris par l'arrivée d'un obus lourd ; au choc, l'angle de la casemate s'est aplatie sur la roue gauche dont les rayons ont disparu ; le créneau s'est effondré, engloutissant l'extrémité du tube ; la roue de droite a gondolé sous l'effroyable charge. On a retiré les instruments de pointage, la culasse ; et la pièce est restée là, coiffée par l'éboulement comme un sanglier par des chiens. Le culot d'une cartouche qui n'a pas été percutée luit faiblement dans la chambre.

« L'affût pourrait servir ; les flasques en sont encore bonnes, dit l'artilleur en se penchant.

— Quel désastre !

— Il y a pire. »

Plus loin, un autre canon est étendu sur le

dos, sans frein, sans roues, réduit au tube, à l'affût et à la courte barre de son essieu qu'il ouvre en croix, à la façon d'un poisson vidé qui laisserait retomber ses courtes nageoires.

« C'est la pièce qui est cause de tout le mal, dit-il.

— Comment ça ? »

Alors il me conta la mort de Le Moël; mais je ne pourrai pas rendre le charme poignant de ce récit entendu dans les lieux mêmes où il fut vécu, devant la clairière qui fut jadis un enfer et qui s'étalait en avant de nous comme un lac d'ombre et de fraîcheur sous le crépuscule.

Nous avons tous connu Le Moël, un rouquin trapu, aux traits durs, au visage criblé de taches de rousseur, qui se portait toujours aux points les plus repérés des tranchées pour y régler le tir de sa batterie ; on eût dit qu'il les choisissait ; et il restait là, les machoires serrées, les sourcils froncés, jusqu'à ce qu'il eût logé son obus dans son objectif, fût-il pas plus grand qu'une cartouchière ; alors il riait silencieusement, pour lui tout seul, et allumait une cigarette. Son aventure en Cham-

pagne était légendaire, où, empêché d'observer par des balles, renversé par un éclatement de 77 au ras de sa tête, il avait continué à régler à genoux, en se servant d'un périscope, jusqu'à ce qu'un 105 arrivant de plein fouet le lui ait arraché des mains, coupant par surcroît derrière lui sa ligne téléphonique. Je l'ai entendu jurer, ce jour-là ; c'était quelque chose d'impressionnant : il ne craignait ni dieu ni diable, ayant roulé dans tous les bleds d'Afrique, à la suite des colonnes légères.

Donc Le Moël commandait cette batterie-ci en l'absence de son capitaine. Tous les soirs, à 17 heures, alors qu'elle commençait sa distribution quotidienne, on voyait apparaître dans le ciel un grand aviatik qui venait rôder au-dessus de la forêt, essayant de repérer la position de tir. Le capitaine avait conscience de sa situation aventurée en dehors des couverts ; il faisait cesser le feu, abriter les servants, et attendait. La batterie spéciale canonnait bien l'Allemand, mais, faute d'observateurs latéraux, les coups étaient trop longs ou trop courts ; et les petites fumées blanches qui se dévidaient en l'air loin de lui ne le

gênaient guère. Il ne s'en allait pas; ses ailes blanches, timbrées de croix noires, brillaient encore au soleil longtemps après que la forêt fût plongée dans l'ombre.

« Ah ça ! grognait Le Moël, pourquoi ne tire-t-on plus ? Il se f... de nous, ce client-là ! Et il se f... aussi des camarades qui pointent comme des sabots. Il faudrait faire sa police soi-même. »

Dès qu'il fut son maître, il la fit. Il fit enterrer profondément la bêche de la quatrième pièce, cala les roues, se construisit un observatoire à vingt-cinq mètres de là sur un arbre et, à 16 heures, commença des tirs de surprise avec les trois autres pièces, en guettant du coin de l'œil l'apparition du Boche. A 17 heures, il apparut.

Têtu comme un Breton, Le Moël ne fit pas cesser le feu. Il continua à dépêcher, de dix minutes en dix minutes, ses rafales de trente-six coups et, dans l'intervalle, il prenait à partie l'avion boche avec sa quatrième pièce. L'autre se tenait très loin, mais c'était tant mieux, puisque le canon ne pouvait tirer sous de très grands angles. Et il se passa ceci :

que le Boche découvrit la batterie en action aux courtes langues de feu qu'elle crachait à travers les haies. Sans doute avait-il la T. S. F. à son bord, car il se mit à régler sur elle pendant que Le Moël continuait à régler sur lui.

Dans le claquement des canons, on n'entendit pas arriver la première marmite ; mais tout à coup les artilleurs virent la terre éclater à cent mètres devant eux et du cratère une fumée noire monter en lourdes volutes. Il y eut quelques hésitations, paraît-il ; Le Moël y porta remède en criant d'une voix de tonnerre : « Voulez-vous bien continuer le tir, tas de jean-f... ! »

On continua, machinalement, en prêtant l'oreille aux froissements de l'air. Et les 150 pleuvaient. Encore un trop court. Puis trois trop longs. La terre tremblait profondément à chaque explosion ; les éclats d'acier, déchiquetés comme du mâchefer, grêlaient dans les branches.

« C'est bon, dit Le Moël. Les trois premières pièces, aux abris ! On va reprendre dans un quart d'heure. Et toi, Boquillon, con-

tinue comme ça, mon fils : deux tours au volant... Cette fois, tu le dégringoles ! »

Boquillon, c'était le pointeur de la quatrième pièce ; un casse-gueule dans le genre du lieutenant ; d'ailleurs un maître pointeur.

Et il arriva ce qu'il arriva. Personne n'a pu raconter la chose, car les servants ont été blessés à mort, et l'officier tué sur le coup. A travers les éclatements de 150 — et ils resserraient leur fourchette, broyant les arbres, remplissant l'air de fumée, de poussière et de cailloux, — les hommes abrités entendaient la voix têtue de Le Moël : « Augmente de 2... Bon ! Un tour au volant. Crénom, il a eu chaud ! » De son côté, l'aviateur devait penser la même chose. Car tout à coup, à la suite d'une explosion plus violente, les hommes virent un canon culbuté s'abattre devant leur abri. Le Boche avait fini le premier son réglage.

« Si vous voulez voir la tombe ? » me dit l'artilleur.

Nous avançâmes dans la clairière, parmi les grandes marguerites suspendues çà et là comme des papillons nocturnes. A vingt mètres en avant des pièces écrasées, au pied des

poteaux qui portaient les repères pour le tir de nuit, il y a une tombe improvisée dans un trou d'obus qu'on a remblayé aux dimensions du corps. La tombe classique du soldat : quatre obus aux angles, un casque posé sur le sol au pied de la croix, faite de deux planches étroites. A peine si j'ai pu lire, — il est vrai que le soir tombait :

LIEUTENANT LE MOEL, 21 B^ie du ... d'artillerie.

Mort pour la France.

Le 3 juin 1916.



LE CAHIER NOIR

« Où avez-vous trouvé ça, Roussel ?

— Près du petit pont, sur le bord du fossé, au milieu d'un tas de saletés qui traînaient. J'ai ramassé des boîtes de singe pour moi et ce cahier noir pour vous, mon lieutenant. Il y a un Boche dans le fossé, tout contre. Ça devait être à lui. »

Je feuillette avec curiosité ce cahier semblable aux cahiers de classe : couverture noire, tranches rouges. Il contient des notes hâtives, des adresses, des vers, des croquis même. Celui-ci doit être la coupe grossière d'une mine que l'homme a visitée dans le Nord...

« Traduisez donc cette poésie, Vautier, et voyons ce que ce Boche avait dans le ventre.

Maiengruss, cela veut dire : Salut de mai, je pense.»

Vautier se rapproche de l'escalier par où se retire insensiblement la lumière ; et il traduit, lentement, mais sans arrêt :

« *Dans un jardin perdu, un lilas tremble doucement, plongé dans un doux rêve de soir de printemps. Les innombrables boutons, gonflés de sève, se tendent, prêts à fleurir, vers le soleil de mai.*

» *J'ai connu un printemps rempli ainsi d'amour joyeux, et où mon espoir flambait vers le ciel ; où deux cœurs battaient à l'unisson sous un lilas blanc, en un rêve délicieux.*

» *Maintenant c'est le bruit des armes qui remplit le mois de mai jadis consacré à notre bonheur. Mais lorsque je vois des lilas en fleurs, mon cœur envoie te saluer ses plus douces chansons.*»

« C'est une jolie chose, dit-il avec une nuance de respect dans la voix. Langue musicale, sentiment tendre. Allons, cet Allemand-là n'était pas une brute. »

Il tourne la page et lit le titre suivant : *Soldatengrab, tombe de soldat.*

« Si nous sortions, Vautier, vous liriez mieux. »

Nous nous asseyons dehors, sur les pierres hâtivement entassées qui recouvrent notre abri. L'assourdissante canonnade du jour a cessé ; le soir est doux et calme. Autour de nous, les hommes de la compagnie prennent le frais, examinent les trophées ramassés çà et là : mannlichers, casques à plaques dorées, masques allemands qui leur font des têtes porcines et soulèvent leurs rires. Une lumière verte et dorée remplit le ciel qui transparaît à travers les branches. Et ce crépuscule amical et mélancolique accompagne comme une musique la lecture du lied que voici :

« *Je vis deux petits oiseaux se balançant doucement dans les airs, et je les écoutai chanter sur la tombe de mon frère.*

» *L'un d'eux avait des ailes grises, l'autre brillait couleur de rose ; ils chantèrent sur les coteaux où mon frère est tombé.*

» *Le premier chanta une chanson monotone*

et désolée qui s'écoulait tristement comme le sable sur du sable : « Ton frère est couché, abandonné en pays étranger et entre les mains de l'ennemi. »

» L'oiseau couleur de rose chanta d'une voix pure comme le son d'une cloche dans les airs : « Ceux qui sont morts reposent doucement dans la terre et entre les mains de Dieu !»

» Je pris une petite pierre, et l'oiseau gris s'envola au loin : que sa chanson ne te tourmente pas, mon frère, dans ta tombe silencieuse !

» Mais de mon pain de soldat je pris quelques miettes pour les jeter au petit oiseau couleur de rose, à l'oiseau du ciel ! »

Est-ce l'influence de l'heure et du lieu ? La tristesse enjouée de ce lied me rappelle les meilleurs d'Henri Heine. Faut-il y voir une copie ? Ou l'auteur véritable gît-il là-bas dans un fossé ? Je prends le cahier des mains de Vautier et le rouvre à la première page : « *Tagebuch für Karl D....* »

Vautier a compris ma pensée :

« On n'en peut rien conclure, dit-il. *Für,*

pour, à l'intention de... C'est un journal qu'il tenait *pour* lui-même. Mais de qui sont ces vers ? En tout cas, c'est très bien.

— Il y a là un mystère qui m'attire. Allons voir. Hô ! Roussel !... Conduisez-nous à l'endroit où vous avez trouvé le cahier.

— Oui, mon lieutenant, » dit Roussel.

Et il ajoute en ricanant :

« Et puis vous verrez le Boche. Il ne veut pas s'ensauver, non. Il est bien crevé. »

Pour gagner le petit pont, il faut suivre l'étroite voie du chemin de fer vicinal, qui serpente le long du ruisseau, au creux du vallon boisé. Des arbres fauchés, des branches rompues l'encombrent par endroits ; et les obus ont creusé partout de vastes entonnoirs à demi pleins d'eau. Il faut enjamber les arbres, contourner les trous ; cependant Vautier, intéressé comme moi, profite des vestiges de la lumière pour lire : *Auf dem Marsch*, — *En marche.*

« *Le bruissement de la forêt de chênes nous chante une chanson de marche où résonnent des accents de victoire et de retour. Il bourdonne cependant parfois comme un glas,*

et celui qui l'entend en a l'âme attristée.

D'autres y perçoivent un écho lointain et mélancolique du pays, et y entendent leur mère chanter : « Puissent tes ailes s'étendre au-dessus de mon fils ! »

» La forêt est baignée par la fin du crépuscule ; au bord de la route que nous suivons, une tombe nous salue : « Ici, un capitaine trouva une mort de héros, s'écrie notre lieutenant, découvrez-vous ! »

» Et nous allons toujours plus loin dans la nuit, dans cette nuit quelconque qui peut-être sera la dernière. Seigneur, que ta volonté soit faite ; dispose de moi ; mais veille sur ceux que j'aime.

» Nous faisons halte et nous nous couchons ; mon énergie est abattue, mais non mon âme : elle vole vers un but lointain, elle vole hors de cette nuit sombre, vers la lumière ! »

« Le ton s'assombrit ; la fin est bien étrange. Avait-il un pressentiment ?

— Ah ! dit Vautier, voilà un titre qui promet : *Gott mit uns.*

— C'est ici, » dit Roussel qui marche devant

nous, insouciant, les mains dans les poches.

Il fait presque noir. A peine un peu de jour se glisse encore par la mince et longue coupure que la voie ferrée ouvre dans les arbres : juste ce qu'il faut pour éclairer les rampes tordues du petit pont et le désordre que tout autour a laissé la bataille. Une odeur putride alourdit l'air.

« Le cahier était là, dit Roussel. Le Boche est dans le creux. »

Il y a là, en effet, une forme humaine, demi-assise, demi-écroulée. La tête, ronde et rase, est renversée vers le ciel ; une main fait le geste d'arracher les vêtements de la poitrine, l'autre est crispée dans l'herbe.

« Ecoutez ça », dit tout-à-coup Vautier d'une voix passionnée.

Et du petit pont où il est resté pour recueillir les restes de la clarté, il lit lentement ceci :

Gott mit uns.

» *Oui, c'est vous le Peuple ! Seuls vos canons répandent les lumières de la science, et votre javelot sanglant soutient le trône de Dieu.*

» *Oui, c'est vous le Peuple ! Sans honte et*

sans repentir, votre armée saccage le lieu sacré édifié aux époques de piété par un peuple croyant, avec son sang et sa sueur, au Dieu de la fidélité.

» *Oui, c'est vous le Peuple! Pour apparaître à tous comme le foyer et le soutien de la science et de la vertu, foulant aux pieds la vérité, vous jetez sur l'autel de l'amour votre glaive souillé.*

» *Mais nous, qui errons dans les ténèbres, nous crions : « Sachez, ce n'est pas Dieu que vous servez, mais l'Antéchrist! »*

» Oui, il y a cela :

» *Doch Wir, im Finstern irrend, rufen :*
[« *Wisst!*
» *Ihr dient nicht Gott, ihr dient dem Ante-*
[*christ!* »

Quel est cet homme? Je fais jouer ma lampe électrique en étouffant le plus possible la lumière, et je me penche sur lui. La figure est jeune et intelligente, les yeux très bleus sont ouverts, mais vitreux; les lèvres pâles sont à peine closes, mais elles ne livreront jamais leur secret; sur la pommette, une

grosse mouche se tient immobile. Etait-ce un rêveur ou un révolté ? A-t-il composé pour lui seul cette satire âpre et désespérée de l'orgueil et de l'hypocrisie allemande : *Ia wohl, ihr seit das Volk...* ? Ou parle-t-il au nom d'un peuple qui va s'éveiller ?

Quoi qu'il en soit, j'ai donné l'ordre d'enterrer décemment, à l'endroit où il est tombé, cet Allemand qui avait une conscience. Et j'agirai selon le vœu qu'il a inscrit en première page : quand la guerre sera finie, je renverrai pieusement le cahier noir, en souvenir de ce cri étrange de colère et de vérité, à quelqu'un qui attend maintenant sans espoir, dans une petite ville rhénane, *unter den Kastanien*, — sous les châtaigniers.



UN BRAVE

Au lieutenant E. Lhomme.



Ce petit soldat m'inquiète. Je ne le quitte pas des yeux.

Son visage blêmit et se contracte de plus en plus, à mesure que les minutes s'écoulent : visiblement l'angoisse qui l'étouffe grandit. Il sent ses forces défaillir ; il regarde ses voisins d'un air atone, et je devine sa pensée : où trouver le camarade assez fort pour lui prêter l'appui de sa force et le réconfort de son exemple ? Mais personne ne fait attention à sa détresse ; ces hommes équipés, couchés sur le sol humide dans l'attente de l'assaut, vivent avec leurs pensées l'heure qui s'écoule, peut-être la dernière... Il regarde ceux qui semblent dormir et qui, par instants, soupirent ; ceux qui, dans le lointain de l'étroite

galerie, fument en causant à voix basse ; il regarde son voisin, qui écrit une lettre sur son genou ; et le papier, mal éclairé par une bougie nichée dans la terre, l'absorbe un long moment. Il se sent seul, effroyablement seul, abandonné aux images de son cerveau surexcité et à l'angoisse qui le serre à la gorge.

Alors il se redresse, appuie la tête contre un étai et ferme les yeux ; chaque fois que l'abri souterrain tremble sous l'écrasement d'une marmite, il a une petite secousse nerveuse du jarret qui ne me semble pas de très bon augure. Sans doute il pense que tout à l'heure il devra quitter ce couloir où tant d'haleines et de fumées demeurent en suspens que les bougies brûlent sans rien éclairer, où l'on s'entasse, où l'on s'étouffe, — mais où l'on est protégé, — pour sortir dans la tranchée que l'artillerie ennemie martèle et bouleverse à coups de tonnerres ; et de là il devra se porter en plein champ à la rencontre des balles, s'offrir à la mort qui peut vous frapper ici, là, là, qui a mille façons de vous torturer... C'est vainement qu'il serre les mâchoi-

res. Il a peur de la mort. Il a peur de la souffrance. Il a peur.

Il est arrivé en renfort il y a quinze jours, quand nous étions au grand repos. C'est un jeune de la classe 16, tout mince, assez peu robuste, mais de très bonne volonté. Il s'est d'abord cru perdu dans ce milieu d'hommes faits qui l'ont baptisé d'emblée « la petite miss » à cause de son visage imberbe, et qui raillent rudement, à leur façon, ses manières douces. Au bout d'une semaine, je recevais une lettre de sa mère qui me le confiait en termes assez gauches, où se mêlaient un stoïcisme de commande et une inquiétude affreuse. « Qu'il fasse son devoir, mais empêchez-le de faire des imprudences. Je vous en supplie, monsieur l'officier », disait-elle. Je pense à cette pauvre lettre avec une involontaire ironie. Son devoir, saura-t-il seulement le remplir ?

Une triple explosion ébranle brusquement les étais. Quelques planches de ciel ont craqué du côté de l'entrée. Les hommes se retournent, s'exclament, grognent, sans égard pour la trépidation continue que le feu roulant de notre artillerie entretient depuis ce

matin : « Tiens, ils ont encore des obus ! — Et l'artillerie boche, quand c'est qu'on la musèle ? — Ah ! qu'est-ce qu'on va déguster tout à l'heure ! » Moreau les regarde tous d'un air hébété, puis il fixe la terre. Je suis sûr qu'il est en train de sacrifier mentalement un de ses membres pour conjurer le mauvais sort.

Koch, une mauvaise tête, gouailleur et peu discipliné, mais ardent et téméraire au combat, Koch s'est réveillé au bruit. Il a bâillé bruyamment, demandé l'heure, déclaré que cette fois il lui fallait une jumelle Zeiss à tout prix, puis il remarque l'air absent de Moreau ; tout-à-coup, il l'interpelle : « Eh, le bleu ! Choisis la patte, va, ça guérit moins vite que le bras. » Moreau ne répond rien, hausse les épaules et se recule dans l'ombre. Tout le monde a donc compris qu'il a peur ?

L'heure passe. J'oublie Moreau pour des soucis plus graves. Il est H — 45 minutes ; mais ces trois quarts d'heure suffiront à peine pour extraire les hommes des abris, tant le barrage est violent, et pour réaliser dans les tranchées étroites, peut-être écrou-

lées, le dispositif d'attaque. Je donne un coup de sifflet qui détermine jusqu'au fond des galeries un brouhaha et une agitation générale et je me place près de l'entrée, afin d'activer le débouché. Il y a de la lenteur, de l'hésitation ; c'est vraiment un rude métier que de pousser dehors, sans brutalité, mais sans faiblesse, ces gens qui défilent l'un après l'autre devant moi, le fusil à la main, courbant les reins pour éviter de heurter les cadres et, dès qu'ils atteignent la lumière, levant à demi la tête vers le ciel plein d'éclatements. Je répète : « Pressons ! Pressons ! » en modérant ma voix pour ne pas les énerver trop vite.

Moreau passe devant moi, le visage blanc, suant d'angoisse ; il va flancher, j'en suis sûr. Mais qu'y faire ? Il est très jeune, c'est son premier combat ; ce premier combat se présente mal. Je lui donne au passage une légère tape sur l'épaule : « Tu sais, petit, je compte sur toi. Cours vite et tape dur. » Il me regarde d'un œil indécis, mais déjà un autre le remplace.

Et quand tous sont sortis, je vais me placer

à mon tour dans la parallèle de départ, au point que j'ai choisi parce que de là je vois tout. La tranchée ennemie est bouleversée, mais quelques créneaux de sacs subsistent; je crains qu'une mitrailleuse ne s'y révèle. Il faut aller vite. « Vous voyez la tranchée? C'est dans une minute qu'il faut y être, dans une, vous entendez? Si vous en mettez deux, vous n'y arriverez jamais. » Nous voilà de nouveau suspendus entre la vie et la mort. Les yeux sur les aiguilles de ma montre, je suis l'écoulement des secondes : 50... 55... 60. Au signal convenu, — j'ai levé le bras, — les patrouilleurs débouchent en haut des échelles.

Ils vont, ils vont splendidement, et abordent bientôt à coups de grenades la tranchée allemande qui ne répond guère. Ma première vague se place à son tour. « Plus vite, plus vite ! » Je remarque brusquement, parmi les visages qui se succèdent avec rapidité devant mes yeux, celui du petit Moreau. Ah! mais... que s'est-il passé? Il a le teint enfiévré, les yeux démesurément ouverts, la bouche tordue par un rire forcé qui ne cesse pas; il tient

contre lui son fusil dont la baïonnette brille : il le serre à deux mains comme pour en broyer le bois ; et il me crie avec une résolution désespérée : « On les aura, mon lieutenant, on les aura ! » Bravo, petit bonhomme ! Il se grise, il s'étourdit ; pourvu qu'il ne se fasse pas tuer...

Je le suis des yeux à travers les taillis rompus. Il est sorti le dixième, il arrive le premier, serrant toujours son fusil, criant toujours à tue-tête. J'ai eu ce détail par l'adjudant qui le rattrape, s'efforce de le calmer. Mais tout-à-coup deux mitrailleuses se mettent à claquer, les balles sifflent entre les lignes, de lourds minen s'écrasent pesamment sur la tranchée conquise. J'arrête ma deuxième vague... Et vous n'attendez pas que je vous raconte la fin de cette attaque ratée. J'en avais oublié le petit Moreau ; ce n'est que plus tard, quand je rassemblai mes chefs de section — pas tous, hélas ! — que j'appris par eux sa conduite superbe : il avait combattu jusqu'au bout sans se ménager, tirant au fusil, lançant des grenades, ramenant dans nos lignes un camarade blessé.

Revenu au repos, j'ai rassemblé ma compagnie. J'ai commencé par faire les exécutions qu'il fallait, en quelques phrases qui valaient des sentences de conseil de guerre ; puis j'ai dit : « Moreau, sortez du rang. Venez ici. Regardez-le tous. Voilà un petit brave. C'était sa première affaire. Il tremblait de peur dans l'abri, il suait de peur, il crevait de peur... Si, si, je t'ai vu... Il a failli tomber quand il est sorti. Mais il est sorti. Et quand il a été dehors, il s'est conduit comme un homme. Il a empoigné son fusil, il s'est jeté en avant, il a crié pour s'étourdir; et il y est allé parce qu'il fallait qu'il y aille. Il n'a plus eu peur que de paraître avoir peur. C'est cela, la bravoure. Moreau, je demanderai pour toi la Croix de guerre. »

Il a rougi, s'est mordu les lèvres; mais, à cet âge, on se maîtrise mal ; les larmes sont venues quand même. Et les hommes de la compagnie ont eu un joli geste : ils ont applaudi.

EN RELISANT SYLVIE

A ma femme.

Je viens de relire *Sylvie* dans une édition minuscule, sous couverture d'étoffe à petits bouquets de fleurs roses. C'est ma façon, à moi, de commémorer l'anniversaire de la Marne.

J'aimais déjà cette idylle pour sa sensibilité voilée et sa grâce nonchalante, pour les noms harmonieux de ses villages et le doux air d'Ile-de-France qu'on y respire, et pour les chers souvenirs, indiscernables à tout autre, qui m'apparaissent à travers ses fictions et ses chimères. Je l'aime plus encore maintenant parce que, il y a deux ans, j'ai cru voir l'enfer engloutir à jamais cet ensemble enchanté, « le vieux pays de Valois où, pendant plus de

mille ans, a battu le cœur de la France », et le séjour de mon joli bonheur.

Le mercredi 2 septembre 1914, les ponts de l'Oise brûlaient derrière nous, et nous traversions, en pleine retraite, la forêt d'Halatte, puis celle de Chantilly. Les colonnes ennemies nous encadraient, nous devançaient à gauche, à droite, sans même daigner harceler nos flancs. Elles fonçaient droit devant elles, et tout en marchant parmi l'ardente poussière, nous écoutions en avant de nous leur canon qui s'acharnait déjà sur Senlis. Senlis, entrevue un matin qui baignait d'ombre bleue les murs, la cathédrale, le tympan merveilleux où tout un vol d'anges palpite au chevet de la Vierge... Nous sentions que, aussitôt la ville maîtrisée, nous serions pris dans la tenaille.

Quand le canon se tut, de vagues rousseurs s'élevèrent. Nul ne s'étonna. Après le canon, l'incendie ; c'est dans l'ordre. Mais c'était une chose affreuse que de rencontrer à tous les carrefours des groupes affolés d'enfants et de femmes, en vêtements de ville, nu-tête, qui tenaient des paquets à la main et qui nous

regardaient passer, le cœur battant. « Ils sont là... Ils incendient les magasins de fourrages... La cathédrale est en feu... — Ne restez pas là, venez.» Ils nous suivaient docilement, sans comprendre pourquoi ces soldats se retiraient et ne les défendaient pas. Et nous baissions la tête, en sentant peser sur nous cet obscur reproche.

Une jeune fille marcha un instant près de moi ; elle portait un mince bagage dans un mouchoir et pleurait, la main sur ses yeux. Elle ressemblait à Sylvie, — vous vous souvenez ?... «Sylvie, si vive et si fraîche, avec ses yeux noirs, son profil régulier et sa peau légèrement hâlée... Nous allions boire du lait à la ferme suisse et l'on me disait : « Qu'elle est jolie, ton amoureuse, petit Parisien ! »... Je la perdis vite dans la cohue, parmi tant d'autres que l'on coudoyait alors sur les routes, femmes de Belgique et de France fuyant les ignominies de l'esclavage.

Par les avenues magnifiques qui, jadis, avaient vu passer le cortège des rois, les régiments s'écoulaient. Les hommes, harassés par des étapes de cinquante kilomètres, mar-

chaient en titubant, le fusil en arrière, la mâchoire en avant, tendant les muscles de leur cou comme des cordes pour résister à la pesanteur du sac. C'était pitié de voir leurs visages maigres, suants et poudreux. Certains, les pieds en sang, n'avançaient plus qu'avec l'aide d'un bâton ; et j'en ai vu, de ceux-là, tomber à genoux, basculer d'un coup d'épaule leur sac dans l'herbe et s'étendre dessus, les bras en croix, comme des morts. Des voix avinées s'élevaient, parlant de 70, de trahison... Mais la plupart allaient en silence, trop fatigués pour parler.

Un avion allemand, sinistre oiseau aux ailes encrêpées, survola la forêt ; les balles tirées contre lui retombaient en sifflant dans les bocages. Des spahis marocains, brunis et farouches, sortaient par instant des halliers et marchaient dans nos rangs, la carabine sur la cuisse. Ils venaient de faire le coup de feu dans les prés de la Thève et de la Nonette, où Rousseau vieillissant cueillait la pervenche. J'avais la gorge serrée et les tempes bourdonnantes : il me semblait que je vivais

un rêve étrange qui mêlait sans raison les civilisations, les époques et les races.

Nous fîmes halte près d'une large étoile d'allées. Deux éclaireurs, exténués, s'endormirent devant moi sur l'encolure de leurs chevaux. Assis sur mon sac, je regardais au bout d'une perspective ombreuse une muraille de pierre qui semblait vaporeuse dans le soleil : c'était une aile de Chantilly. Et je donnais une dernière pensée au Salon Bleu, aux miniatures de Fouquet que je pensais bien ne plus revoir.

Oh ! la terrible journée, la plus terrible journée de la guerre, où l'on fuyait, talonné par l'ennemi, avec la pensée qu'on livrait la France, qu'on rendait Paris ! A l'heure douce du soleil couchant, nous atteignîmes les étangs de Comelle. Ils étaient paisibles, ils étaient roses comme au temps des jours heureux et des cygnes les parcouraient avec nonchalance, les ailes gonflées, semblables à des fleurs de magnolias tombées sur les eaux. Nous gagnâmes l'autre rive, puis nous la suivîmes vers Coye. De grandes flèches d'or

passaient sous les arches du viaduc. Le canon s'était tu. Dans le ciel glissaient toujours les rousseurs, les vapeurs blondes : Senlis s'en allait en fumée.

Il fallut presser les hommes en passant devant le pavillon d'un garde, où une femme donnait à boire, en vidant ses barriques dans des seaux : « Prenez, prenez, mes pauvres enfants, ne leur laissez rien. » J'y plongeai mon quart, car la fièvre me brûlait, puis je le tendis au capitaine M..., à côté de qui je cheminais. Nous regardions tous deux, sans trouver de paroles à la mesure de ce que nous éprouvions, les eaux claires, les urnes fleuries, les statues élégantes, et le joli château de la Reine-Blanche qui met sa note heureuse au bout des étangs. Nous remplissions nos yeux de cette mesure, de cette noblesse, de cette grâce unique au-dessus desquelles les nuées de l'incendie s'allongeaient déjà. Nous pensions que nous étions les derniers Français à passer par là et nous adressions un adieu chargé de remords à ces merveilles de la vieille France que nous n'avions pas su défendre. M... mordait sa mous-

tache, en répétant d'une voix sombre : « Pas assez d'enfants, pas assez de soldats, pas assez de canons... » Tout semblait s'effondrer. Oui, ce jour-là, j'ai failli désespérer.

Deux compagnies restèrent à la Reine-Blanche pour garder les rives des étangs. Mais les hommes, épuisés, tombaient à terre ; et les officiers durent veiller seuls toute la nuit, enveloppés dans leurs couvertures, devant les eaux sombres et les bois hostiles. Vers minuit, des shrapnells boches vinrent éclater çà et là sur la solitude des eaux : fleurs de soufre et de feu, qui parodiaient sinistrement les fêtes de Condé, dans ce paysage où Watteau rêva l'*Embarquement pour Cythère...*

Pour ceux qui vécurent ces heures de la pire angoisse, *Sylvie*, où est enclose la grâce de ces paysages qui ont failli mourir, aura toujours un prix inestimable. Il n'est d'amour complet que l'amour pour lequel on a tremblé.



EMBARQUEMENT DE NUIT

Serrez, allons, 28, 30 et 32... wagon 17. Bonjour, R.... Bonjour, Vautier. Ah ! mes amis, quel fourbi !

— C'est bientôt qu'on embarque ?

— Pas avant une bonne demi-heure. Ils m'ont donné un pont tout disloqué pour monter les voitures. Avec ça, leur quai est mal éclairé.

— Tu sais où l'on va ?

— Non. C'est-à-dire... »

Il nous emmène de l'autre côté des faisceaux et baisse la voix :

« Le commissaire de gare m'a parlé de Revigny. Gardez ça pour vous. A tout à l'heure. »

Et il repart, comptant au passage les hom-

mes qui sont alignés sur deux rangs interminables ; un sous-officier le suit, portant une lanterne : « Wagon 18 : 2, 4, 6... »

Encore une demi-heure ! Heureusement, la nuit est transparente et douce, et nous sommes tout près de la gare, dont nous voyons les clartés confuses au-delà des longues rames de wagons noirs. Les hommes s'intéressent à la locomotive qui manœuvre en faisant tressaillir les plaques tournantes, aux signaux verts et rouges qui chavirent et se dressent dans la nuit. Un bourdonnement joyeux et animé court tout le long de la route : joie de partir, joie de changer qui renouvelle la vie et coupe l'interminable monotonie de cette guerre.

On n'était pourtant pas mal, ici : à force d'habiter les mêmes tranchées, on connaissait les bons et les mauvais créneaux, les heures de calme et celles de marmitage, les endroits où ça tombe et ceux où ça ne tombe pas ; en arrivant au cantonnement, connu lui aussi dans ses moindres détails, on retrouvait tout de suite ses aises ; mais rien n'écœure comme l'incessante répétition des mêmes tranchées,

des mêmes cantonnements, des mêmes gens, des mêmes paysages. A l'idée de changer, le sang bat plus vite et plus joyeusement ; je sens en moi une petite fièvre heureuse.

« Vautier, toutes les possibilités sont ouvertes devant nous. Serons-nous dieux, tables ou cuvettes ?

— Hum ! dit Vautier, toutes, c'est trop dire : Revigny, c'est Verdun. »

En devisant, nous sommes arrivés aux quais. A l'entrée, contre un hangar, un gros sergent-major à galons blancs se tient planté entre deux tas inégaux, l'un de boules brunes, l'autre de boîtes brillantes ; il hèle d'une voix sonore tous les groupes qu'il voit s'approcher : « Les fourriers aux vivres ! » Et il donne des conseils aux hommes de corvée qui remplissent autour de lui les sacs à distribution : « Surtout, dites bien à vos camarades qu'il n'y faut toucher qu'au débarquement. » Au-delà, le quai s'élargit et s'étend très loin, sous la lumière alternée des lampes à arc et des quinquets à huile. Il est si vaste qu'il semble vide, malgré l'agitation qui le borde d'un côté : c'est là que sont rangés les

fourgons pour chevaux, les trucs pour matériel, et devant chacun d'eux, nos équipes d'embarquement travaillent. Mais l'autre rive est silencieuse; une longue suite de wagons de marchandises le borde; ils sont numérotés à la craie, béants et déserts, prêts pour la troupe.

Les chevaux sont presque tous embarqués; quelques-uns demeurent, que l'on amène tour à tour devant le plancher oblique; ils le tâtent du sabot, puis se décident aussitôt à monter derrière leurs conducteurs, en faisant tout trembler sous leurs grands pas raides et sonores. Avant d'avoir pu comprendre, ils sont casés, alignés, quatre d'un côté, quatre de l'autre; et ils promènent leurs gros yeux étonnés sur toutes ces choses.

« Tiens, dit Vautier, voilà Buisson qui vous fait des signes. »

Je reconnais, penché hors d'un fourgon, le visage jovial de Buisson, ancien cavalier, qui s'occupe de ma jument.

« Djali n'a pas trop fait de manières?

— Non, mon lieutenant, elle a été sage comme un mouton. Je l'ai placée dans un un coin, elle y est bien. »

Et il s'écarte pour que je puisse apercevoir le chanfrein neigeux, l'œil éveillé, les oreilles dressées de ma petite bête.

« Tu penseras à la faire boire?

— Oui, oui, n'ayez crainte. »

Nous nous attardons devant la manœuvre plus savante qu'exige l'arrimage d'un caisson de mitrailleuse sur un truc; du terre-plein où sont les voitures dételées, il faut l'engager à bras sur le pont, le conduire prudemment jusqu'à la plate-forme, le tourner, caler les roues : et tout cela ne peut se faire qu'avec des précautions disciplinées, au commandement du chef d'équipe. Dès que le truc est chargé, le mécanicien gagne d'une longueur de wagon, stoppe, et l'on recommence. Nous cherchons notre voiture de compagnie, reconnaissable à sa bâche neuve. Elle est tout au bout, près de la machine. Le chauffeur, accoudé sur la main-courante, nous regarde avec des yeux brillants que le charbon souligne.

« C'est vous qui nous emmenez?

— Oui, mon lieutenant.

— Vous savez où on va?

— Je sais que je dois faire du charbon à Compiègne. Alors, voyez plutôt.

— C'est tout vu, dis-je à Vautier. Compiègne, c'est le front de l'Oise, puisque les Anglais tiennent jusqu'à la Somme. Le tuyau sur Revigny est une facétie de Blondel. »

Un lointain brouhaha nous avertit que les compagnies pénètrent sur le quai. Voici le premier vagon, trente-deux hommes vaguement alignés derrière un sous-officier et qui marchent d'un pas de troupeau, avec les réflexions ordinaires :

« Ah, dis donc, on va être chic, ils ont mis de la paille !

— Ce qui me plait, c'est qu'il y a des ressorts. »

Plus loin, d'autres viennent, et par paquets, le bataillon s'amasse au pied des wagons ; les fusils, les sacs, passés de main en main, sont d'abord installés ; puis tout le monde grimpe, avec un murmure de foule où tranche joyeusement, par instant, un appel en fausset : « Oreillers ! Couvertures ! » Nous nous arrêtons devant notre compagnie, du wagon 8 au wagon 14 ; ils sont déjà déséquipés, grognent,

se poussent, s'interpellent d'une voiture à l'autre, allument des bougies dans la paille ; et je dois me fâcher pour qu'ils emploient les lanternes réglementaires. Peu à peu, tout se tasse ; les dormeurs se sont fait leur place : mais il reste près de la porte des gens fort éveillés, très excités par le changement, qui ont rabattu leur bonnet de police sur leurs oreilles, et ouvrent leurs boîtes de conserve, tailladent leurs boules de pain.

« Déjà en appétit ?

— Que voulez-vous ? mon lieutenant ; il faut passer le temps ! »

Ils vont manger pendant tout le voyage, par désœuvrement ; mais je l'ai prévu et mes précautions sont prises.

Une sonnerie de clairon : il faut monter. On ne voit plus que des gens qui se précipitent, qui s'agrippent aux vagons, qui escaladent les marche-pieds ; oui, mais pour redescendre tout de suite sur le quai. Car rien n'est plus mobile, plus agité que le soldat dans un train. « Voulez-vous remonter ! » hurle le sous-lieutenant qui commande la garde de police ; il se dépense tout

le long du convoi, refoulant ceux-ci, pendant que ceux-là redescendent. Un rude travail, que mes camarades, installés aux portières du wagon d'officiers que je regagne, suivent en riant :

« Hep ! R... et Vautier ! On vous a gardé deux coins ici. »

Et comme je m'installe :

« Tu sais, on sait où l'on va. Tuyau du chef de train, très sérieux : Le Bourget, par Epernay. »

Sorel frétille et se frotte les mains :

« A nous la défense de la tour Eiffel et l'organisation d'un réduit sur la butte Montmartre !

— Non, c'est pour nous reformer. Et de là, direction Salonique, *via* Marseille. »

Nouvelle sonnerie de clairon, puis des coups de sifflet ; tout-à-coup le train s'ébranle, comme s'ébranlent les trains militaires, avec une secousse terrible qui nous jette les uns sur les autres. En même temps monte une clameur joyeuse : de vrais enfants qui s'amusent de changer !

Quelques manœuvres, puis il prend de la

vitesse et roule maintenant sans à-coup. Nous sommes allongés chacun dans notre coin, les yeux clos, sauf Sorel, qui achève sa cigarette. Vers quel inconnu allons-nous ? Nous ne le saurons que demain, quand le commandant recevra, dans une gare lointaine, le pli secret où est indiquée notre destination. La raison dit : vers de nouvelles tranchées pareilles à celles-ci, vers de nouveaux marmitages, vers de nouveaux assauts. Mais l'imagination voit tout sous des aspects agréables, faciles et victorieux. Sorel a dû deviner la couleur de nos pensées, car il dit tout-à-coup d'une voix moqueuse, — et c'est le dernier mot que j'entends en m'endormant :

« *Le Rêve*, par Edouard Detaille. »



LES CAVALIERS SUR LA HAUTEUR



Le premier là-haut !

— Gare aux bûches !

— Ah, les fous ! »

Et le tumulte des chevaux qui plongent à plein poitrail dans l'herbe nous emporte en désordre vers le sommet de la colline.

Ivan me dépasse, agitant à la main son bonnet de police ; Sorel essaie vainement de maîtriser son petit arabe, qui s'acharne à gagner la tête ; Hébert jure, il a perdu un étrier. Pêle-mêle de cris, d'appels, de rires que je saisis mal dans le vent de la vitesse. Nous y voici : Ivan retient déjà sa bête et lève le bras droit pour que les suivants ralentissent ; les uns après les autres, nous parvenons sur le sommet au pied duquel s'étale un horizon large de dix lieues.

« Splendide !

— Ah, le beau paysage ! »

Mais avant de regarder, il faut calmer les bêtes frémissantes qui piaffent, s'agitent, secouent la tête, mâchonnent le mors.

Nous avons devant nous les vastes étendues du pays envahi ; et tout ce qui n'est pas lui, les bois tout proches, les tranchées distantes qui déroulent de l'est à l'ouest leur quadrillage serré, tout cela nous touche peu ; nos regards vont à ces plaines que quelques boyaux allemands sillonnent jusqu'à se perdre au premier ravin, au premier bois ; au-delà, plus rien d'hostile ; une campagne toute pareille à celle qui nous entoure, — coteaux mesurés, vallonnements pleins de grâce, villages épars, bois de chênes, rideaux de peupliers, — mais avec plus de douceur dans les contours, car la distance efface toutes les âpretés, et plus de délicatesse dans les couleurs, que l'atmosphère enveloppe. En vérité, nul pays au monde n'est plus harmonieux ni plus pacifique que le beau pays de France, pays des blés, des hameaux et des cathédrales.

« Tiens, dit quelqu'un, deux fusants sur la droite. »

Deux petits nuages blancs ont éclos brusquement au-dessus d'un bois roussi et déchiqueté ; ils demeurent là en suspens, sans qu'aucune détonation ne nous parvienne. Rien ne trouble le silence, sauf le chant d'un coucou caché dans les bois ; rien ne rompt l'immobilité du paysage que trois drackens allemands, étranges et maléfiques comme les oiseaux Rocks des contes arabes, surveillent du fond de l'espace.

« Ce clocher derrière ce bois noir, dit Ivan, qu'est-ce que c'est ?

— C'est V...

— Si près que ça ?

— Mais oui.

— Et derrière, la poignée de maisons jetée sur la pente ?

— C'est N... Et tout là-bas... Ah ! messieurs, qui veut voir les tours de Laon ?

— Où donc ? »

Les plus inattentifs se rapprochent.

« Juste au-dessus de V..., un bois carré à

l'extrême horizon. Au centre, trois fines aiguilles, couleur de soleil. »

Ces trois points minuscules, perdus à l'extrémité de l'étendue, effacent brusquement tout le paysage. Laon, cœur du pays envahi, rocher central, étoile des routes, capitale carolingienne devenue clef de la résistance allemande... Je me souviens d'une émotion pareille l'an passé, quand je découvris, à travers la brume que le soleil éclaircissait, les linéaments des fosses d'Angres, puis les toits pressés de Liévin, puis Courrières, puis des groupes de six à huit cheminées qui fumaient au bord de l'horizon vide et qu'on disait être les avancées de Lens. C'est toujours poignant d'apercevoir, dans les lointains que l'ennemi nous interdit, les villes qu'il nous a prises. L'espoir brusquement fait battre le cœur, mais il s'y mêle aussitôt beaucoup d'amertume et une secrète révolte. Ne savons-nous pas que le moindre effort tenté vers ces terres qui pourtant sont nôtres allumerait la fusillade tout le long de ces tranchées blanches et déchaînerait le tonnerre des batteries allemandes tapies dans les boutons

d'or de nos prairies et dans les muguets de nos bois?

Nous restons un instant silencieux, agitant des sentiments identiques que nous n'exprimons pas.

« Hein, dit Sorel, le beau jour que ce sera, le jour où nous les verrons refluer?

— J'ai déjà vu ça, moi, dit Hébert. Ah, mes amis, c'est une minute qui vaut la peine d'être vécue ! »

Nous savons tous qu'Hébert s'est battu sur l'Ourcq et nous devinons qu'il pense aux combats d'alors; mais il ne nous en a jamais parlé.

« C'était vers le début de septembre 1914, le 9, je crois. Mon régiment avait été solidement étrillé dans les plaines de Barcy; aussi nous avait-on placés en réserve au creux d'un grand vallonnement, artillerie, dragons, et ce qui restait de l'infanterie écharpée. Nous regardions les shrapnells floconner très loin dans le ciel; la nuit, nous nous endormions au pied des grosses meules en écoutant, sans comprendre, le claquement enragé des mitrailleuses qui disputaient le passage du canal de l'Ourcq.

Le 9 au matin, le colonel me fit appeler et me dit : « Vous allez vous installer en observation sur la crête au-dessus de nous. Vous me rendrez compte de tout ce que vous verrez. Je vous donne deux plantons et le télémètre d'une section de mitrailleuses. » J'allai donc m'installer à la crête, dans une belle tranchée rectiligne comme on en faisait alors, et qu'on avait prudemment laissée vide. Car elle était en pleine vue du vaste horizon qui s'étend depuis Barcy jusqu'à Betz ; les marmites se déversaient juste en avant, sur Marcilly blotti dans un creux, où je voyais s'épanouir à tout instant des fumées multicolores, couleur des tuiles, couleur des ardoises, couleur des pierres qu'elles effondraient. C'était le premier barrage prolongé d'artillerie lourde que les Boches faisaient devant nous ; il me semblait infranchissable.

Au reste, le pays était figé sous la pluie des sifflements qui rayonnaient tous d'un même point de l'horizon et se renouvelaient sans cesse : routes, ravins, contre-pentes étaient battus avec méthode ; toutes les minutes, un obus lourd tombait sur le clocher de Barcy,

réduit à l'état de squelette ; il en tombait dans un champ au-dessus de Marcilly, où était couchée une compagnie de chasseurs ; il en tombait dans un chemin creux, jonché par des chevaux morts ; il en tombait partout d'où nous avions chance de voir et de déboucher. D'infanterie ennemie, point ; elle s'en allait, l'infanterie, sous la protection de ses canons. A ma gauche, derrière un bois, une série de petites taches basses et grises se déplaçaient, s'arrêtaient, crachaient par instants des langues de flammes courtes et pressées : c'était du 75, qui s'efforçait d'atteindre dans leurs trous les batteries d'obusiers. Mais qu'y pouvait-il ? Trajectoires tendues contre trajectoires courbes. Il faisait un temps splendide, comme aujourd'hui. Et c'était un vrai crève-cœur, je vous jure, que de considérer ces vallons pleins de soleil, ces bois pressés et magnifiques que l'ennemi nous avait pris et que nous n'arrivions pas à lui arracher. En pleine bataille, on ne sait rien, n'est-ce pas ?...

Pourtant, je sentais confusément qu'on attendait quelque chose. Un peu en arrière

de la crête, un état-major était rassemblé autour d'un fanion d'armée, ses automobiles arrêtées sur la route ; un aéro passa très bas et jeta un papier lesté; quelques officiers à brassard vinrent jusqu'à moi. « Ça marche. Mais oui, ça marche mieux que vous ne croyez. Les aviateurs ont vu des choses bien intéressantes. Voyez, leurs canons se ralentissent. » Et mon tour à moi venait de voir...

Vers 14 heures, le tir cessa; une grande fumée blanche s'éleva à cinq kilomètres, devant les bois du Plessis-Trocy; je dirigeai le télémètre sur ce point mystérieux ; c'était un nuage de poussière qui gagnait vers la droite, masquant les arbres dans toute leur hauteur. Mais les boqueteaux plus rapprochés me gênaient; il me fallut attendre l'occasion d'une échancrure entre leurs cimes. J'aperçus d'abord, sur ce fond nébuleux, la silhouette minuscule d'un cavalier qui trottait; puis des attelages, si petits que je ne distinguais pas s'ils traînaient des pièces ou des caissons; mais c'était, à n'en point douter, de l'artillerie en mouvement. J'en rendis compte, et je restai à regarder la haute traînée de poussière

qui s'enfonçait vers l'Est, entre les masses de verdure. Dix minutes après, même nuage, même défilé : un carrousel, je vous dis. Le général me fit appeler, et je lui fis le récit exact de ce que j'avais vu. Tout le monde, en m'écoutant, approuvait de la tête. « C'est bien ça, vous avez bien vu, lieutenant. Ils s'en vont. » Ils s'en allaient, ils quittaient l'île de France, ils se retiraient sur l'Aisne ! Toutes les routes devenaient libres pour la poursuite... Ah, si vous saviez comme ce mot-là donne des ailes, et comme on fait allégrement les étapes, quand on mesure à chaque heure de marche les lieues de pays reconquis !

— Oui, une belle vision à léguer à ses enfants, dit Sorel, toujours imperceptiblement moqueur.

— Et qui nous paierait largement des dégoûts et des souffrances de ces vingt-trois mois de tranchées, dis-je. Ah ! quand ce moment-là reviendra-t-il ? »

LA PRISE DE L'ÉGLISE

En voilà une qui nous aura coûté cher ! Quand je pense aux hommes que j'y ai perdus, je me mords les lèvres et je n'ai pas envie de rire.

Un autre bataillon avait reconquis pied à pied le village ; on nous avait réservés, nous, pour l'église. C'était le dernier bastion de la résistance, et elle commandait une tête de ravin : aussi les Boches s'y cramponnaient comme des teignes. Ceux que nous vînmes relever pour l'attaque, par un chemin frayé — Dieu sait comment ! — à travers les murs des jardins, ne nous cachèrent pas leur joie. Ils nous décrivirent rapidement les murs organisés par l'ennemi, les créneaux de mitrailleuses camouflés au ras du sol, et com-

ment ils avaient tenté trois assauts, — vainement : puis ils s'en allèrent. Et nous restâmes face à face avec ces sacrées ruines, tâchant d'y comprendre quelque chose au clair des étoiles. Des montagnes de pierre, un pan de clocher taillé en sifflet, un lambeau de façade... Rien de vivant là-dessous. En apparence s'entend. Car de temps en temps une balle venait d'en face, tirée de si près qu'on entendait manœuvrer la culasse; et quand elle éraflait le pavé, il jetait une flamme.

« Hum ! dit Vautier, le morceau sera dur. Avez-vous de l'alcool? J'ai froid. »

Je lui passai mon bidon, et je lui dis :

« Nous sommes d'accord en tout, n'est-ce pas ? A deux heures dix, vous vous infiltrez dans la tranchée du cimetière, et vous vous rabattez à coups de grenades vers l'église. Dès que ce flanquement sera tombé, j'attaquerai de front. Mot de ralliement : Cambrai.

— Entendu, dit Vautier. Je parie que ces s... auront fortifié la sacristie. Mais je peux me tromper. Bonne chance. »

Il s'en va, et j'écoute avec inquiétude les

froissements des derniers préparatifs, le long des murs qui nous abritent. Bon Dieu ! Est-ce qu'ils ne pourraient pas prendre garde ? Une crosse résonne ; les baïonnettes rendent un bruit sec, à mesure qu'ils les ajustent ; des ordres courent : « Au coup de sifflet du lieutenant, tout le monde dehors. » Comment les Boches n'entendent-ils pas ?

La petite place que nous devons traverser fait à peine cinquante mètres. Je la regarde, avec la volonté d'en percer les ténèbres ; quand une fusée l'éclaire, on y voit bien des cadavres allongés. Interminables, ces minutes qui précèdent l'attaque ; pleines et vides à la fois : pleines dès qu'on s'abandonne aux entraînements de l'imagination, qui bâtit avec une précision hallucinante le tableau de la bataille, et brusquement vides quand on réagit par un effort de volonté. On retombe alors dans le silence qui est à lui seul une menace secrète et terrible. Je tends l'oreille vers la droite : deux heures douze... deux heures quinze... Toujours rien. Mon cœur bat fortement, et je m'en veux d'être énervé. Je me représente les hommes de Vautier

rampant sans bruit à travers ruines et cadavres, et qui peuvent être trahis par le moindre choc, la première fusée... Les Boches ne dorment pas, non. Ils ne doivent guère être en confiance, avec ce village hostile devant eux, et, derrière eux, le vide, les pentes rapides. Ah ! cette fois-ci, ça y est.

Un cri rauque et sourd vient de retentir, et je ne doute pas que la sentinelle allemande n'en tienne. Puis aussitôt des grenades, des coups de feu un peu fous qui claquent sur tous les murs, et des fusées, des fusées qui suspendent leurs clartés blafardes sur ces chicots de muraille; une d'elles, couleur de sang, égrène au milieu des autres des clochettes rouges.

« Ça y est, grogne mon voisin, on est bon pour le barrage. »

Il se déclanche, en effet, trop long pour nous atteindre. Les obus vont éclater à cinquante mètres derrière nous, dans les vergers. Mais à travers les sifflements et les explosions, je distingue toujours les explosions brutales et vibrantes des grenades, — et aussi des cris : cris de colère, de rage, de douleur

qui prouvent que des hommes tombent et meurent; aussi des commandements hurlés à pleine voix. Plus de balles, le fusil s'est tu : où en est l'attaque? Je ne le saurai jamais; inutile d'attendre; en tout cas, le désordre semble complet. Dans ces moments de crise, on sent en soi une force qui prend la place de la volonté et qui vous lance en avant. C'est elle qui me met debout au moment où une fusée retombe et s'éteint, qui me fait enjamber le mur; je lance deux coups de sifflet; au brouhaha et au cliquetis des fusils, je sens que mes hommes se lèvent... En avant! Arrive que pourra!

Nous faisons vingt mètres sans que rien ne bouge; et tout-à-coup des éclairs en face, le craquement d'une toile bien sèche qu'on fendrait à mes oreilles : à partir de cet instant, je n'entends plus rien. Je vois des hommes tomber, sans entendre leur cri ni le fracas de leurs armes; je vois la flamme saccadée d'une mitrailleuse jaillir au pied du mur, sans entendre le cla-cla-cla de ses balles; et les deux grenades qu'un de mes hommes colle dans le créneau, je ne les entends pas éclater. Mais

le créneau s'éteint... Nous voilà dans les pierres, contre les chevaux de frise où les mains se déchirent. J'envoie un coup de revolver dans une ombre agile qui fait par-dessus le mur le geste de lancèr quelque chose. L'ombre disparaît, mais le quelque chose explose, et en même temps je suis secoué comme une vitre au passage d'un train...

... « Réponds donc ; je te demande si tu es blessé. »

La voix me semble très lointaine; une main vigoureuse me soutient sous le bras. Pas blessé, que je sache, mais ahuri, certes.

« Hein, vieux, tu as eu chaud ?

— Oui. Où en est-on ?

— Ça va. Mais ils tiennent encore le fond de l'église, les v... ! »

Au moment où je veux escalader à mon tour les ruines de la façade, un homme hurlant en dévale, s'accroche à mon épaule et se laisse glisser face contre terre. Un autre, à ma gauche, bondit aussi en arrière. Diable, est-ce que ça va flancher ? Je franchis les éboulis, salué par des balles tirées au jugé qui semblent éclater contre les pierres. Il y a une

mitrailleuse dans le fond. Je me jette à terre, derrière un chapiteau.

J'ignore combien il me reste d'hommes ; je ne sais où ils sont ; quelques-uns, abrités parmi les décombres, tiraillent un peu : comment les atteindre? Je sens que les Boches se regroupent et que des renforts leur montent du ravin où notre artillerie tire sans arrêt ; par surcroît, le ciel s'éclaire imperceptiblement ; les ruines sont moins ténébreuses ; le jour vient.

« Qu'est-ce qu'on fait ? » chuchotent des voix anxieuses.

Je sens cruellement le prix de chaque minute qui s'écoule, entraînant avec elle un peu de la griserie de l'assaut. Il faut donner un ordre, à tout prix, pour fixer et raffermir les hommes. Lequel? Se retrancher sur place ? J'ouvre la bouche, quand un tumulte énorme s'élève dans le fond de l'église, détonations, explosions, hurlements... Voilà : c'est l'incident qui décide toujours des combats. En avant, les poilus qui restent !

Ils se lèvent partout en poussant la même clameur sauvage, les armes résonnent, les

pierres s'éboulent... Quand nous arrivons à la sacristie, baïonnettes basses, nous y trouvons Vautier et ses patrouilleurs, blancs de plâtras comme des meuniers, qui ont contourné l'église et assailli de flanc la mitrailleuse qui nous arrêtait. Ils organisent rapidement les décombres au-dessus du ravin. Derrière eux, trois cadavres gris sont étendus, les entrailles sur leur capote; et un quatrième Boche râle, à côté de la mitrailleuse dont le manchon crevé s'égoutte.

« Elle est à nous, l'église, dit Vautier d'un ton triomphant. Maintenant, il faut la garder.

— Ah! mon vieux, lui dis-je, je suis heureux de vous revoir, et fier de votre travail. Vous m'avez rendu un fameux service, et vous avez enlevé là un observatoire de premier ordre.

— Alors, dit Vautier, vous ne me refuserez pas une cigarette? »

A ce moment, je sens un frôlement très doux sur ma main, un contact tiède et sans force qui glisse sur le bout de mes doigts : c'est le Boche abattu qui a levé languissam-

ment la main vers moi et la porte ensuite à sa gorge traversée.

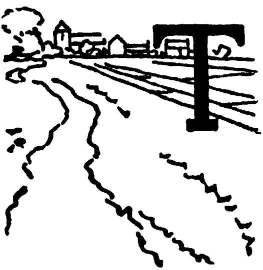
« Etendez-le, là-bas, près de la croix, dis-je. Il doit souffrir, le pauvre bougre.

— Un sale cochon, oui », dit Vautier, en battant le briquet.

Car il n'aime pas à paraître ému, Vautier.



LES CAMPAGNES COURAGEUSES



TEL je l'ai aimé au temps de la paix, tel il m'est apparu, ce petit village de Touraine que je suis venu revoir pendant un après-midi de ma permission. Voici les vieux toits, les grands peupliers, le moulin, les lessives qui sèchent, le ciel éclatant, le vent frais qui lave comme de l'eau les détours lointains de la vallée. Comment croire que la guerre a pénétré jusqu'ici et y a brisé tant de choses? Le grand garçon brun, dont la femme nous offrit un soir d'été deux bolées de lait, a été tué en Alsace; le fils de la mère Levraut est dans un camp, à Mayence; le fermier de Morfontaine, territorial, a été asphyxié sur l'Yser... Tant de deuils et tant de souffrances! Et pourtant la campagne, privée de ses

hommes, étale comme jadis des blés hauts et fournis, — blés légers de la Saint-Jean, pâles sans être blonds, encore gorgés de sève et déjà couleur de lumière.

« Qui vient vers nous, dans le sentier ?

— Tu ne reconnais pas ? C'est la jeune fermière des Rosaies. »

Elle nous sourit de loin, dans l'ombre de sa halette ; elle porte sur la hanche un gros faisceau de joncs ; à côté d'elle, un petit bonhomme, drôlement coiffé d'un calot, trottine en la tenant par la robe.

« Il me semblait bien aussi que c'était monsieur et madame. Vous voilà enfin en permission ? C'est joliment bon, hein ? J'ai eu le mien il y a un mois. Le petiot ne voulait pas le reconnaître, à cause de son casque. Mais notre dernière, qu'il n'avait pas encore vue, n'y a pas mis tant de façons ; elle lui a fait tout de suite son plus beau sourire. Ah ! il était content ! Et moi, donc ! »

Elle secoue la tête : « Si vous l'aviez vu manier ses outils, sa faux, sa charrue ! Un vrai enfant. Il n'en revenait pas, que je sache me servir de tout ça. Dès le premier matin,

il est allé voir les vignes, et le soir il a sulfaté. Il me disait : « Tu vois, Marie, les Boches nous ont arrosés avec du feu comme j'arrose ces ceps avec « la » sulfate. Est-ce possible, des horreurs pareilles ? C'est au Mort-Homme qu'il a pris ça. Huit jours, ils y sont restés. »

Elle soupire et reprend : « C'est-il dur, où vous êtes ? Oui, pardi, c'est dur partout. Ah ! faut-il qu'ils soient forts, ces Boches, pour n'être pas encore par terre ! Enfin, espérons, espérons... Bonne chance, monsieur, et que le bon Dieu vous garde ! Je m'en vais lier notre vigne. Je ne suis point en avance. On a tant à faire quand on est seule ! »

Et elle repart, avec cette démarche un peu tournante que la maternité donne aux paysannes. Ce doit faire un fameux soldat, son mari ; un petit homme leste, aux yeux très bleus et très francs, hardi et dur au travail. Nous leurs causions souvent, jadis...

« Tu te souviens de ce verre de prunelle que nous avons bu un jour dans leur ferme ?

— Oui. La bouteille était au frais derrière le linge de l'armoire. Il faisait beau comme

aujourd'hui. Même odeur de foin coupé. D'où vient-elle donc? Ah! de cette prairie fauchée où les peupliers couchent leur ombre. N'est-ce pas le pré du père Videau? Tu vois, je n'ai rien oublié. Et n'est-ce pas lui-même qui nous regarde venir?

— Si. Son fils est prisonnier. Ils l'ont cru tué, les pauvres gens. Il n'y a pas longtemps qu'ils savent. Du reste, il va te dire... »

Quelle terrible poignée de main il a, ce vieux paysan! Il y a mis tout le plaisir qu'il a de me revoir bien portant, et aussitôt la joyeuse nouvelle lui revient aux lèvres :

« Vous savez que le fils est prisonnier? Oui, vous le saviez? Votre dame vous l'avait dit. Elle vous a dit aussi dans quel état étaient les femmes depuis ces terribles combats de Champagne où il avait disparu? »

Les femmes, ce sont sa femme et sa bru, qui se sont rapprochées et l'écoutent avec des yeux brillants de bonheur. Elles ont l'air de s'entendre à merveille, et cela m'étonne. Car les deux vieux, soucieux de l'avenir de leur terre, n'avaient pas approuvé ce mariage avec

une fille de la ville; ni la bonne volonté, ni le courage de la jeune femme n'avaient désarmé leurs préventions. Il paraît que la guerre a fait le miracle.

« La mère pleurait toute la journée; ce qui la chagrinait surtout, c'était de ne pas pouvoir lui donner une sépulture convenable. Et sa femme, donc! Elle dépérissait à vue d'œil. Moi, dame, je tâchais bien de les remonter, mais quand on n'a eu qu'un garçon, c'est dur de se faire à l'idée qu'on ne l'a plus. Il y a deux semaines, j'étais aux champs et je ruminais toutes ces choses, quand j'aperçois le facteur qui arrivait sur la route; il était encore aux trois arbres qui sont là-bas, et il me montrait de loin un papier qu'il agitait au-dessus de sa tête. Cré nom! Mon sang n'a fait qu'un tour, j'ai couru au-devant de lui, il m'a crié : « C'est du fils! Une carte d'Allemagne! » Ah! je n'ai pas mis longtemps à revenir chez nous, malgré mes soixante-huit ans! Et quand je suis rentré et que j'ai crié : « Jean est vivant! Il est prisonnier! Il nous écrit! », voilà-t-il pas que la mère se trouve

mal, et que l'autre devient blanche, blanche comme la chaux de la muraille... Ça n'a point eu de conséquences ; des crises de larmes, après ça des embrassades. Les femmes, vous savez...

— Cause toujours, dit la vieille. Avec ça que tu n'en étais pas.

— Parbleu, dit le père Videau, quand on pleure autour de vous, ça vous gagne. Mais tu pouvais garder ça pour toi ; le lieutenant va me prendre pour une vieille bête. »

Je le rassure, et il ajoute, en montrant sa fourche :

« Voyez, je lui fais ses foins, au fils. Ah ! on a du cœur à l'ouvrage, maintenant qu'on sait qu'il reviendra. Tout le monde n'est pas comme nous, non. Vous savez que Marie-Louise a été appelée à la ville et qu'on lui a remis la Croix de guerre de son mari ? Mais ça ne le lui rend pas. »

Allons voir Marie-Louise, dans la petite ferme qu'elle habite toujours, nous dit-on, près de la grande mare, entre les hauts peupliers où le vent ruisselle. Nous la trouvons

devant son étable, en train de rincer un seau à traire.

« Oui, on m'a donné sa croix et un papier qui dit comment il l'a eue. C'est beau. J'ai laissé tout à la ville pour qu'on me l'encadre.

» Ah ! je craignais ce qui est arrivé ; il était trop téméraire. Il a voulu sortir pour se battre à la grenade ; il en a reçu une juste à ses pieds. Il a dû souffrir, n'est-ce pas ? C'est ce qu'on n'a jamais voulu me dire. Il avait un pressentiment, le pauvre chéri ! Ce fameux 2 août, nous étions aux champs, occupés à rentrer les blés. Il faisait orageux, il n'avait gardé que sa flanelle. On travaillait sans parler, car on pensait, on pensait... Le garde champêtre avait dit : « Si vous entendez le tocsin de la ville, c'est que ça y sera. » Et il y avait un grand silence ; les gens qui travaillaient dans les champs vaquaient à leur besogne sans bruit. Et tout d'un coup, à quatre heures vingt, — je m'en souviendrai ! — un grand coup de cloche, comme le premier coup d'un glas ; et puis d'autres, d'autres... Il m'a dit : « Tu entends ? Ça y est. » Il est

devenu tout pâle, et moi j'étais glacée. De tous les côtés, les gens cessaient l'ouvrage, s'appelaient dans les champs. Il a jeté sa fourche au loin, en disant : « Voilà, c'est fini pour moi, je sens que je n'y toucherai plus jamais. » Et c'était vrai, il ne devait plus y toucher jamais. Ah ! pauvre de nous ! Nous qui étions pour être si heureux de notre culture... »

Elle se mord les lèvres et des larmes montent lentement, qu'elle essuie en hochant la tête. Je hasarde, pour faire diversion :

« Où allez-vous vivre, maintenant? »

Elle me répond, avec des yeux étonnés :

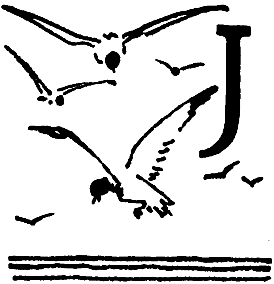
« Où irais-je? Je continue de travailler avec ses parents, donc, jusqu'à ce que le petit soit en âge de prendre la terre. »

Travailler : ç'a été leur mot à tous, qu'ils vivent dans l'attente des vivants ou dans le souvenir des morts. Maintenant qu'une fois encore les moissons vont mûrir sans le concours des jeunes hommes, il faut remercier les femmes et les vieilles gens de la campagne parce qu'ils n'ont pas désespéré. Nous, les

soldats, nous les saluons. Ne sont-ils pas nos frères? Comme nous, ils ne récriminent guère, ils interrogent peu, ils acceptent, ils disent : « Faut-il qu'ils soient forts, ces Boches!» Et ils travaillent. Cela vaut mille fois votre nervosité, ô gens de la ville! Ils se battent aussi, ces gens-là.



HORIZONS CLOS



Je m'apprête à monter à cheval, ayant en poche l'autorisation de passer ce dimanche de repos à la ville voisine, quand un tracteur automobile tourne l'angle de la rue et stoppe devant moi. A l'arrière, la porte s'ouvre et, sans descendre, Arnaud me crie à travers les trépidations du moteur :

« Hep ! Renvoie ton canard à l'écurie. Tu as ta journée ? Je t'emmène.

— Où ?

— A la mer ! Ça te va ? J'ai un prétexte unique : des pièces à changer au grand parc. Je passais pour te prendre, à tout hasard. Comme ça se trouve ! Tu es équipé, ça ne fera pas de retard. Assieds-toi ici, prends cette couverture. Allez, roulez. »

Et je n'ai pas encore eu le temps de bien comprendre, que déjà les dernières maisons du village glissent le long de la voiture et nous débouchons dans la campagne.

Un petit vent vif nous fouette le visage. Arnaud rit doucement de mon air effaré, puis de la joie folle qui me remplit à grands coups. Il me semble que nous laissons derrière nous la boue, le sang, les massacres, les souillures et les douleurs, tout le cauchemar de la guerre. La pensée de la mer balaie ces souvenirs comme de sinistres fumées. La mer, c'est la pureté, la délivrance, l'assainissement, l'irruption des grands souffles qui nettoient et des grands horizons qui renouvellent. S'y rafraîchir et s'y retremper, quel rêve ! Mon imagination s'élance joyeusement en avant de nous vers la liberté des flots.

« Je savais bien que ça te ferait plaisir », me crie Arnaud (car il faut crier pour s'entendre dans le vent). « Il m'a fallu du temps pour décider le commandant de l'escadrille ; mais n'importe, j'ai tous les papiers qu'il faut pour franchir les barrages de cavaliers, de G. V. C., de gendarmes, qui sont tendus

en travers de la route. Tu entends, Marcel ? Inutile d'écraser personne, aujourd'hui : nous sommes en règle. »

Marcel, au volant, fait signe qu'il a compris. Nous ne parlons plus, à cause de la vitesse de l'auto, qui file droit sur la route vide. Une allégresse intime, et dont je jouis en silence, me remplit à découvrir une campagne qui m'est déjà moins connue. Des deux côtés, elle s'éveille sous la brume, où une lumière très vague est dissoute. Par endroits, les ondulations apparaissent ensoleillées ; et tout un damier de tons ravissants, mauves, verts et roses, s'y révèlent.

« Quelle est cette vallée là-bas ?

— C'est la Canche, répond Arnaud qui suit sur une carte routière pour orienter le chauffeur. Là-bas, voilà Montreuil... Poitiers ! » crie-t-il à un gendarme qui s'avance du bord de la chaussée, la main levée. Mais le mot ne suffit pas ; il faut arrêter, exhiber le laisser-passer en règle ; il faut que le pandore le lise et le discute. Que de retards, bon Dieu !

J'amuse mon impatience avec les détails

pittoresques qui fourmillent autour de nous, car nous sommes dans la zone de l'armée britannique. Voilà, signalé de loin par son turban, un cavalier hindou, figure creuse et bistrée, qui nous regarde passer avec une indifférence hautaine; des Anglais, rasés de frais, rient sur des fourragères; des highlanders, en courts jupons et grands bérets, flânent par groupes dans les villages; à mesure que nous avançons, les uniformes kakis se multiplient.

« Il en arrive tous les jours, me crie Arnaud, et avec un matériel superbe. »

Mais plus qu'aux renforts anglais, je m'intéresse au paysage qui change : il s'aplanit peu à peu, le ciel devient immense, la Canche s'élargit et coule à pleins bords. Voici des bateaux de pêche échoués sur la vase, coques noires et mâtures grêles, qui me font penser aux flotilles cancalaises, entrevues il y a trois étés. Ah! des mouettes... Où êtes-vous, falaises de l'île d'Yeu, temps des vacances heureuses? Un phare monte, blanc et droit, surveillant l'immensité que déjà je respire. L'horizon se fragmente entre le sable grisâtre et la brume

diffuse ; çà et là apparaissent des groupes de pins, des bosses couvertes d'ajoncs, des villas biscornues qui semblent suspendues dans l'espace ; j'aime cette impression de vide qu'on éprouve toujours à l'approche de l'océan. On descend ici ? Tant mieux. Je grimpe un dernier ressaut, j'enfonce dans le sable qui glisse : c'est à deux, jadis, que nous y marchions en riant. Ah ! la voilà...

Le ciel est gris, la mer couleur du ciel et se confond avec lui, ton sur ton. Tout le long de la plage rectiligne, quasi déserte, les lames déferlent à petit bruit et plissent régulièrement une frange d'écume blanche. Une fumée au loin, deux ou trois voiles. Cette immensité saisit et paralyse. Nous ne parlons pas, étourdis par le calme absolu, respirant l'espace.

« Descendons au bord de l'eau », dis-je.

Il me semble que, plus près, j'en jouirai mieux. Nous allons jusqu'à la laisse de l'eau limpide, et des myriades de coquillages fraîchement lavés craquent sous nos pas. Je pousse du pied les méduses ternies, affalées çà et là comme des loques, — les petites algues noires, cornues comme des diablo-

tins. Y a-t-il quelque part au monde des Ouvrages Blancs, une tranchée des Saules ? La terre gorgée de sang et de cadavres, l'air meurtrier, la boue des boyaux, l'éclatement des obus, les cantonnements fastidieux, je veux les oublier ; je veux oublier la guerre ; je veux regarder la mer, et qu'elle me parle de délivrance, de liberté, de fantaisie, de bonheur. Mais mon imagination résiste et n'ose pas s'élancer. Une oppression étrange pèse sur l'étendue.

Vient-elle de moi et suis-je incapable de m'arracher aux horreurs qui m'attendent là-bas, à quatre-vingts kilomètres ? Il y a vraiment quelque chose de sévère et de mélancolique dans ce paysage désert qui appartient aux mouettes. Rien ne bouge à notre gauche où sont les villas ; sur la digue-promenade qui s'étend en avant d'elles, quelques Tommies flânent, regardant la grisaille qui couvre la Manche et leur dérobe la côte anglaise.

« Tiens, dit Arnaud, une épave. »

Et il touche du pied un bout de bordage qui garde encore des traces de peinture blanche.

« En voilà d'autres... d'autres encore. »

Ce sont des barils, des planches, une rame, une moitié de chaloupe. Naufrage, mine flottante ou torpillage? On ne sait plus. Tant de saletés lâchées par les Boches s'en vont à la dérive entre deux eaux! Ce sont elles que travaille à dépister cette fumée mince et basse, sans doute un torpilleur en croisière; et ces trois chalutiers, dont les courtes voiles semblent immobiles dans la grisaille, ne chassent peut-être pas le poisson.

Une pluie fine, ténue comme un brouillard, se mêle tout-à-coup à la poussière mouillée des embruns. Et je m'aperçois, à la vague déception qui remplace peu à peu mon allégresse, que je ne trouverai pas ici la délivrance espérée. Un changement de paysage, oui, mais c'est toujours la guerre : la mort rôde ici sur les eaux, sous les eaux, et pour n'être pas tachée de sang ni labourée d'obus, la mer n'en est pas moins meurtrière. Un périscope affleure peut-être et guette, dans cet espace circonscrit que mon regard embrasse; des mines se balancent dans les remous; des escadres, dociles aux ondes mystérieuses du

Marconi qui les dirige, les ramène et les relance, tiennent sans cesse les horizons sous la menace de leurs tourelles. Et sous la surface vivante où l'on se bat, les navires éventrés gisent à même les fonds limoneux : torpilleurs légers, sous-marins sournois, puissants vaisseaux de guerre bourrés de torpilles inutiles et d'obus que la rouille ronge, lourds cargos chargés de richesses, paquebots pacifiques chargés d'affections. Des morts encore, des morts partout, qui subissent, dans l'immobilité des profondeurs où la lumière n'atteint plus, ces transformations magiques en « quelque chose de riche et d'étrange » dont parle avec tant de grâce mélancolique la chanson d'Ariel.

Nulle part, décidément, la pensée ne peut s'évader du grand drame. Tant que la guerre pèsera sur nous, la mer sera triste, ses horizons seront clos.



TABLE DES MATIÈRES

LAUSANNE. — IMPRIMERIES RÉUNIES

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
BERKELEY

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

Books not returned on time are subject to a fine of 50c per volume after the third day overdue, increasing to $1.00 per volume after the sixth day. Books not in demand may be renewed if application is made before expiration of loan period.

Smyth

OCT 07 1989
AUTO DISC.JAN 24 '89

50m-7,'16

YB 2109

C005362767

U.C. BERKELEY LIBRARIES

D640
T78

394454

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY